

111
G
28
NAPOLI

83
C
32

111
G
28.

Digitized by Google



Digitized by Google

LE THÉATRE
DES GRECS,
PAR LE P. BRUMOY.
TOME IV.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre,
No. 30.

LE THÉATRE
DES GRECS;
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens des poëtes grecs, tragiques et comiques;

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc., etc.



A PARIS.
CHEZ Mme Ve CUSSAC.
M. DCCC. XX.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

La première représente un fragment d'urne, sur lequel on voit OEdipe au moment où il est chassé de Thèbes par ses propres enfans, Étéocle et Polynice. L'un d'eux retourne la tête avec colère du côté de la figure dont on n'aperçoit plus que le bras : l'autre paraît touché de compassion d'user d'une telle violence envers son père dans un état aussi affreux. OEdipe y conserve ses marques de royauté, le diadème et le long manteau. Le reste du bras qu'on aperçoit, a toutes les formes d'un bras de femme, d'où l'on peut conjecturer qu'on a voulu représenter une des filles d'OEdipe qui veut s'opposer à la cruauté de ses frères, et retenir son père. Derrière ces figures, on aperçoit une des portes de Thèbes.

(Ce sujet se rapporte à la tragédie d'*OEdipe à Colone.*) p. 133.

La seconde figure, qui s'y rapporte également, représente le sacrifice offert par Ismène. On y voit tout le costume propre aux sacrifices des Euménides, détaillé dans l'*OEdipe à Colone*, à cela près que cette antique représente OEdipe voilé,

présent à ce sacrifice; il est assis sur un siége de pierre; Sophocle nous dit, au contraire, qu'OEdipe ne put y assister, page 72.

Ces figures sont tirées de WINCKELMAN; *monumenti antichi inediti, fig.* 103 *et* 104.

Cette figure représente Philoctète dans le costume que lui donne Sophocle, p. 194. La jambe blessée est entourée de ligatures : il se soutient de la main gauche sur un bâton, et il porte dans sa droite son arc et son carquois rempli de flèches.

Cette figure est tirée de WINCKELMANN, *Monumenti antichi inediti*, *fig.* 119.

ŒDIPE

A

COLONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Si l'on en croit Cicéron et Valère Maxime, Sophocle composa cette piece âgé de près de cent ans : et toutefois elle suffirait seule pour lui donner le premier rang parmi les poëtes tragiques grecs. L'on n'en jugera pas tout-à-fait comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les intérêts des Athéniens, à qui ce poème devait être infiniment agréable, parce que le poëte établit chez eux le tombeau d'OEdipe, monument glorieux et politique [1], qui

[1] Long-temps après la composition de cet ouvrage, j'ai lu les savantes *Remarques* de M. l'abbé Sallier, sur l'*OEdipe à Colone*, tom. VI des *Mém. de Littérature*, p. 385. Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette pièce est du genre de celles qui étaient allégoriques, et dont les spectateurs voyaient les rapports aux affaires du temps. Mais j'avoue que l'incertitude de la date de cette pièce, et l'impossibilité d'expliquer et de délier les allusions à quelque événement précis de la guerre du Peloponnèse, m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'ose le faire au sujet d'Aristophane. Voyez la *dissertation* de M. l'abbé Sallier.

rendait les Athéniens formidables aux Thébains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit à ce sujet, ni le trait du sénat d'Athènes à l'occasion de cette pièce. [1]

OEdipe à Colone est la suite de *l'OEdipe* qu'on a vu précédemment. Ce roi aveugle, exilé de son pays, et contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hasard vers Athènes, et s'arrêta à un lieu nommé *Colone*, près du temple des Euménides. Là il se ressouvint d'un oracle que lui avait donné Apollon, à savoir qu'il y mourrait, et que son tombeau serait un présage de victoire, pour le peuple d'Athènes sur tous ses ennemis, particulièrement sur les Thébains, s'ils osaient l'attaquer. Sophocle fit cet ouvrage non-seulement en faveur d'Athènes, mais encore à cause du lieu de sa naissance; car il était de Colone. Les personnages qui jouent sont: OEdipe, Antigone et Ismène, ses filles; Polynice, l'un de ses fils, Créon, son beau-frère, Thésée, roi d'Athènes, un envoyé, et un chœur de vieillards athéniens. La scène est fixée à l'entrée du temple des *vénérables déesses*, pour parler comme l'antiquité, c'est-à-dire des furies.

[1] Voyez le troisième *discours*, première partie.

ACTE PREMIER.

On voit un temple, un bois sacré, des maisons et un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. C'est OEdipe qui arrive appuyé sur le bras de sa fille Antigone. Il se fait connaître, en demandant le lieu où ils arrivent, quel sera le terme de son exil, et qui daignera enfin recevoir un roi malheureux, rebuté de tous les hommes, qui demande peu, et que la fortune a trop instruit à se contenter de peu. Fatigué du chemin, il presse sa fille de le placer dans un endroit profane ou sacré, où il puisse apprendre en repos de quelle manière on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle voit une ville environnée de tours, qu'elle reconnaît pour être Athènes. A l'égard du lieu où ils se sont arrêtés, il lui est inconnu; mais il lui paraît sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer; elle fait asseoir son père sur un siége de pierre. Puis, comme elle s'avance pour reconnaître quels sont les habitans, un homme vient à sa rencontre, et dit à OEdipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il est assis, parce que c'est un bois sacré, qu'il n'est permis à aucun profane d'en ap-

procher, et qu'il est occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. OEdipe en conçoit un heureux augure, et il se met sous la protection de ces noires divinités.

Le passant effrayé, n'ose ni chasser de lui-même un inconnu d'un lieu sacré, ni taire ce qu'il a vu. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant OEdipe tire de lui la connaissance de cette contrée. Elle est toute consacrée à Prométhée et à Neptune qui fit sortir un coursier de la terre, frappée de son trident; et c'est pour cela qu'on le nomme *Colone l'équestre*. Un des boulevards d'Athènes est l'endroit où est OEdipe; on l'appelle la voie d'airain. Telle est la description de la scène, qui n'a plus rien d'intéressant pour nous. On apprend encore à OEdipe qu'Athènes est gouvernée par le roi Thésée. On sera surpris qu'un roi tel qu'OEdipe semble ignorer si un état assez voisin du sien était républicain ou monarchique. Mais il paraît qu'OEdipe fait cette question par une espèce de feinte pour ne pas se faire connaître, et pour être instruit plus à fond. Il prie quelqu'un des passans, (car on en suppose plusieurs, dont un seul parle pour tous) d'aller avertir Thésée pour le prier de se transporter vers lui, en l'assurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. « Hé! quel service, demande le passant, peut rendre à un roi un homme accablé de » misère, et privé de l'usage des yeux? » OEdipe

assure qu'il révélera des secrets essentiels à l'état. Le passant, étonné de la fermeté du vieillard, qu'il commence à regarder comme un illustre malheureux, court avertir les habitans de Colone, pour savoir d'eux si l'on doit l'écarter ou non d'un lieu si vénéré.

Quand il est parti, OEdipe s'adresse aux Euménides, et les prie de lui être favorables, de le recevoir, et de souscrire à l'oracle d'Apollon. Ce dieu lui a prédit que leur temple serait le terme de ses malheurs, et que sa présence y deviendrait un présage heureux pour ceux qui le recevraient. Il juge que les Euménides l'ont elles-mêmes conduit invisiblement, puisque le hasard lui a offert leur temple pour retraite, après un si pénible voyage. « Déesses, ajoute-t-il, accomplissez l'oracle, et,
» si les maux horribles qui ont fondu sur moi vous
» paraissent encore trop peu pour OEdipe, daignez
» lui faire goûter le doux repos d'une mort tant
» désirée : et vous, ô Athènes, ô ville si justement
» honorée, prenez quelque pitié de l'ombre d'un
» roi malheureux qui n'est plus. »

Antigone interrompt son père pour lui dire qu'elle voit une troupe d'anciens du pays qui arrivent. Le père et la fille se cachent dans l'épaisseur du bois pour entendre leurs discours. Ceux-ci, sans le connaître, le cherchent avec empressement,

comme un profane, un exilé, un coupable que sa mauvaise fortune a contraint de souiller par sa présence un lieu respectable aux regards mêmes des humains. Ils jettent les yeux de toutes parts avec inquiétude. Œdipe reparaît; et les vieillards, touchés de pitié à la vue d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ses malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refusent même de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint. Tout ce détail superstitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de théâtre, et montre combien les furies étaient respectées parmi le peuple athénien. « Il faut obéir, dit Antigone, » à son père. Étranger, vous devez honorer ou » craindre ce qu'on honore ou craint en ces lieux. » Les Grecs étaient en effet convenus de respecter les divinités et les lois du pays où ils voyageaient. Œdipe est donc contraint de céder. Il consent à quitter son asyle; mais il appréhende quelque affront. On le rassure; et il passe d'un autre côté pour s'asseoir encore sur une pierre, avec le secours d'Antigone.

Tout cela est écrit avec la dernière naïveté; et apparemment il était joué de même. Si nous n'y trouvons pas assez de noblesse, c'est que nos mœurs ont changé. La noblesse des sentimens n'est pas autre aujourd'hui que du temps de Sophocle. Il n'en est pas de même de celle des manières. Il faut donc croire que la dignité dans les manières est une

chose arbitraire et dépendante des temps, au lieu que celle des sentimens est toujours la même.

Les vieillards interrogent OEdipe sur sa patrie et sur ses malheurs. Mais il a honte de se faire connaître. « Hé! qu'avez-vous à redouter? lui dit sa » fille; n'êtes-vous pas arrivé au comble de l'in- » fortune? » Il consent donc à satisfaire la curiosité empressée du chœur · mais il le fait, comme Phèdre, peu à peu et avec beaucoup de confusion. *Tu connais ce fils de l'Amazone*, dit Phèdre à sa confidente; et OEdipe dit: « Vous connaissez » le fils de Laïus? » Le chœur jette un cri d'effroi, et lui demande s'il est véritablement cet OEdipe si fameux par ses malheurs. Il prie les vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui-même. Mais il ne peut les rassurer; et cette horreur qu'il excite par son nom seul, met le comble à sa misère. « Je suis » donc le plus malheureux des humains. Hé bien! » ma fille, que ferons-nous? » Il a en effet un juste sujet d'embarras. Car le chœur semble rétracter les assurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme si ces maux étaient contagieux et capables de causer le renversement des états où OEdipe aborde.

Antigone prend aussitôt la parole. « Athéniens, » qui respectez l'hospitalité, puisque la voix même » de mon père, moins coupable que malheureux, » vous fait frémir d'horreur, du moins ne vous

» montrez pas insensible à la mienne. Hélas! c'est » pour lui seul que j'emploie des prières. Ne rebu- » tez-pas une princesse [1] qui lit dans vos regards, » (satisfaction interdite à mon père) et qui, pour » lui, fait parler votre sang, et vous nous tenez lieu » des dieux. Ne nous refusez pas une faveur que je » vous demande par tout ce que vous avez de plus » cher. » Le chœur se sent touché, mais la religion l'emporte sur la pitié.

OEdipe parle à son tour, et montre aux Coloniates que, sous l'apparence d'une piété mal entendue, ils s'exposent à commettre un crime. « Quelle » tache pour les Athéniens, si renommés par leur » tendresse pour les étrangers malheureux, s'ils re- » jettaient un roi affligé par des forfaits involon- » taires! Oui, dit-il, c'est sans le savoir, que je » suis devenu criminel; et ceux qui m'ont si indi- » gnement exilé n'ont pas ignoré la noirceur de leur » attentat. Au nom des dieux, n'abusez pas, pour » m'outrager, de la foi publique, sur laquelle j'ai » compté en quittant cet asyle sacré. Sous le vain » prétexte d'honorer les dieux, n'allez pas les dés- » honorer en effet; et songez qu'ils jettent des re- » gards intéressés sur les justes et sur les impies;

[1] M. l'abbé Sallier donne un autre sens à ce passage, par une légère correction. « Écoutez au moins ce que vous demande pour » lui sa fille, elle que la colère du ciel ne semble pas vouloir per- » dre. » Voyez le tom. V. de l'*Acad. des Inscript.* pag. 81.

» sans que l'impiété ait encore pu échapper au sup-
» plice qui lui est dû. « Il ajoute enfin qu'il ne leur demande que quelques momens jusqu'à ce qu'il ait parlé à Thésée ; qu'il est venu vers Athènes purifié et comme consacré par les dieux, pour apporter à cette contrée des avantages sans nombre ; qu'enfin il saura bien récompenser la faveur qu'ils lui feront de ne pas violer en sa personne les lois de l'hospitalité. Le chœur, satisfait de ces raisons, se contente que le roi entre en connaissance de cette grande affaire ; grande assurément pour les Athéniens, mais très-petite pour nous ; et voilà, pour le dire encore, ce qui nous rend cette pièce (outre bien d'autres anciennes) assez peu intéressante, quoiqu'elle le soit véritablement beaucoup.

Tandis qu'Œdipe s'entretient avec le chœur, Antigone aperçoit une femme montée sur un coursier, et couverte d'un parasol à la thessalienne, qui accourt vers Colone. A mesure qu'elle approche, Antigone croit reconnaître sa sœur Ismène. C'est elle en effet qui descend, et qui embrasse avec empressement son père et sa sœur : reconnaissance d'autant plus vive et plus tendre, qu'Ismène a eu beaucoup de peine à retrouver leurs traces. Elle s'est dérobée secrètement du palais avec un fidèle écuyer qui l'a conduite, pour suivre la fortune d'un père malheureux. Il fait sentir lui-même la différence de ses filles et de ses fils. « Ceux-ci

» l'ont abandonné, et, semblables aux Egyptiens » chez qui les hommes font les ouvrages des femmes, tandis que celles-ci traitent les affaires, ils » se tiennent cachés dans leurs palais, et laissent » à leurs sœurs le soin de souffrir la faim, la soif, » la chaleur et le froid avec un père exilé. »

OEdipe demande quels troubles et quelles divisions agitent sa maison. Car il pressent qu'Ismène vient lui apporter de tristes nouvelles. Cette princesse, sans entrer dans le détail de ce qui lui en a coûté pour retrouver enfin son père, lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'il est exilé; elle dit qu'Etéocle et Polynice ont d'abord balancé s'ils ne feraient pas mieux de céder le trône à Créon leur oncle, que de s'exposer à attirer sur Thèbes des malheurs attachés à un sang incestueux; que, depuis ce temps, la passion de régner a tellement dévoré leurs cœurs, qu'ils ont conçu l'un pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur sang; qu'Étéocle a banni son frère aîné Polynice, et l'a forcé de se réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thèbes en proie aux Argiens. « Ce » ne sont point de simples bruits, ajoute-t-elle; » ce sont des faits atroces, et j'ignore quel terme » les dieux ont prescrit à nos malheurs. — Quoi, » reprend OEdipe, vous espérez que les dieux, de- » venus propices, terminent jamais nos maux !

» Oui, répond Ismène, et je me fonde sur leurs » oracles. »

ŒDIPE.

« Quels oracles ?

ISMÈNE.

« Les voici. Que vos peuples coupables de votre exil, vous rechercheront un jour, vivant ou mort. »

Elle apprend même à son père que Créon doit venir bientôt à ce dessein, déterminé à le conserver et à le retenir, non dans le pays thébain, mais sur la frontière, sachant bien que le tombeau d'OEdipe dans une terre étrangère serait funeste aux Thébains ; que des députés de Delphes ont publié cet oracle ; et que ses deux frères, Étéocle et Polynice, en sont instruits. « Les perfides, dit » OEdipe, ils le savent ; et l'ardeur de régner » étouffe en eux le regret d'un père ! » Il réitère ici les terribles imprécations qu'il a lancées contre l'un et l'autre. « Comment les barbares n'ont-ils » pas rougi de m'exiler ! Mais cet exil, diront-ils, » était volontaire. Frivole excuse. Devaient-ils » écouter les premiers mouvemens du désespoir » de leur père ? Le temps commençait à soulager » ses douleurs ; et c'est alors que les Thébains ont » exécuté cet arrêt inhumain. Des fils dénaturés » n'ont pas eu honte d'y souscrire. Ils ont préféré » l'éclat d'une couronne aux intérêts d'un père. » Par eux, il s'est vu réduit aux dernières extré-

» mités de l'ignominie et de l'indigence, trop heu-
» reux d'avoir eu une ressource dans la générosité
» de ses filles. Que Créon vienne donc, dit-il, ou
» quelqu'autre d'entr'eux. Ils ne gagneront rien
» sur mon esprit irrité. J'en atteste les oracles. O
» Athéniens! donnez-moi un asyle, et vous acquer-
» rez en moi un libérateur d'Athènes et le plus re-
» doutable ennemi de Thèbes. »

Ce discours et les oracles rendent OEdipe plus respectable aux yeux des Coloniates. Ils se sentent portés à lui vouloir du bien, et commencent par lui conseiller de faire les expiations nécessaires aux Euménides dont il vient de profaner le temple. Ces expiations consistent à faire des libations d'eau tirée de trois sources, à couronner des coupes sacrées de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis, à répandre de l'eau pure et non du vin, à verser entièrement et d'un seul jet la dernière libation, le tout en tournant le visage vers le soleil; enfin, il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier, nombre mystérieux, en prononçant une prière aux Euménides; après quoi la personne chargée de cette cérémonie se retirera en arrière. OEdipe, que son état rend incapable d'un sacrifice pareil, en charge ses filles. Ismène prend sur elle ce soin là, et confie à sa sœur Antigone, la garde de son père.

Le chœur, curieux de savoir le détail des aven-

tures d'OEdipe, le prie de les raconter, mais timidement. Il craint de rouvrir des plaies mal fermées. En effet, OEdipe s'en défend, et n'avoue son inceste qu'en frémissant. C'est un crime qu'il a commis sans le savoir, ou plutôt que Thèbes seule a commis, puisque c'est cette ville qui l'a placé sur le trône et dans le lit de sa mère. Le meurtre de Laïus n'est pas plus volontaire que l'inceste : enfin ce n'est que par des mots entrecoupés et pleins de la plus naïve confusion, que OEdipe se laisse arracher, plutôt qu'il ne raconte, ces deux horribles aventures : ce qui devait faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue et suivant nos manières.

ACTE II.

Thésée arrive à Colone; il fait à OEdipe un discours tel à peu-près que celui de Didon à Énée. C'est un roi qui sait compâtir aux malheurs d'un roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, et ses états pour retraite. « Contraint d'errer lui-» même, exposé à mille dangers, il a trop appris, » dit-il, par ses propres maux à devenir sensible » aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une loi » d'être le protecteur des étrangers et des mal-

heureux, persuadé que, selon le cours des cho» ses humaines, il peut devenir malheureux à son » tour, et que rien n'est moins assuré que ce que » nous prépare le jour qui doit suivre. » C'est la pensée de Didon :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.
VIRG. *Æneid.* l. 2, v. 630.

OEdipe, comblé de joie et pénétré de reconnaissance à cet accueil si obligeant, y répond par un remerciement sensé, et demande enfin, pour toute grâce, un tombeau. « C'est pour être le rem» part d'Athènes que j'apporte ici mes cendres; » mais on ne connaîtra le prix de mon bienfait » qu'après mon trépas. » Thésée reprend avec politesse : « Quoi! vous songez à un tombeau, et » vous négligez le soin de vos jours! Vous con» tentez-vous d'un si léger service de ma part? » OEdipe avertit Thésée qu'il lui en coûtera des combats, et que Thèbes le redemandera. « Mais » si elle vous redemande, dit le roi d'Athènes, il » ne vous convient pas de vivre en exilé. » OEdipe réplique que « cette ingrate patrie l'a banni lors» qu'il ne songeait plus à la quitter; » et comme il voit le roi d'Athènes étonné de sa fermeté dans la situation où il est : « Ah ! Thésée, lui dit-il, » vous voyez un roi accablé sous le fardeau de » mille maux! »

THÉSÉE.

Parlez-vous de vos anciens malheurs, dont.....

ŒDIPE.

Non ; ceux-là font l'entretien de toute la Grèce.

THÉSÉE.

Quoi donc? et quels maux plus funestes sont tombés sur vous?

ŒDIPE.

La douleur de me voir chassé par mes propres enfans, comme un parricide.

THÉSÉE.

Mais ils songent à vous rappeler.

ŒDIPE.

Un oracle les y contraint.

THÉSÉE.

Qui craignent-ils?

ŒDIPE.

Vous. Athènes leur sera funeste.

(Thésée en effet ôta le sceptre à Créon ; et il y a de plus ici quelque allusion aux affaires du Péloponnèse.)

THÉSÉE.

Hé! qui causerait cette révolution?

ŒDIPE.

Cher Thésée, les dieux seuls sont exempts des vicissitudes. Tout vieillit, tout meurt. Le temps,

d'une main toute-puissante, confond et renverse tout; la terre perd insensiblement sa fécondité: l'âge enlève aux corps leur force et leur vigueur; la fidélité même expire; et de ses cendres naît la perfidie. Le même esprit n'unit pas toujours les amis et les alliés : ce qui avait plu devient désagréable, et reprend ensuite sa première grâce. Tout change: Thèbes et Athènes sont aujourd'hui alliées et tranquilles; mais un jour viendra, et les années, en se succédant, l'amèneront enfin; jour fatal, où la discorde, brisant les nœuds de cette heureuse union, fera d'un sujet léger la matière d'une guerre cruelle! Alors, certes alors, ou Jupiter et Apollon ne sont pas dieux, ou comptez que mes froides cendres seront arrosées du sang thébain. Mais ne tirons pas le voile, et respectons les secrets des dieux. Je reviens à ma demande: conservez seulement la foi donnée, et, si les dieux sont fidèles, apprenez qu'Athènes ne se repentira pas d'avoir procuré un asyle à un étranger tel qu'OEdipe.

Le chœur assure que ce prince a tenu les mêmes discours en arrivant; et Thésée répond: « Qui » pourrait dédaigner une pareille alliance? Cet » autel consacré à l'hospitalité, et si cher à notre » culte, ne le permettrait pas. Les vénérables » déesses ont elles-mêmes donné un asile à OE- » dipe, qui les implorait. Il rend d'ailleurs à mes

» États et à moi un service trop signalé pour le » refuser de la main d'un héros tel que lui. Je lui » décerne donc le droit d'asyle dans mon royaume. » Choisissez, OEdipe, ou de fixer ici votre de» meure, et je charge ces habitans d'être vos dé» fenseurs, ou de me suivre dans mon palais [1]. Je » vous laisse le choix : et c'est ainsi que Thésée » tâche de reconnaître et de mériter vos faveurs. »

OEdipe témoigne sa reconnaissance, et préfère de demeurer à Colone, parce que c'est là que l'oracle a réglé qu'il se vengera des Thébains. Il ne veut pas même, selon l'usage, lier par des sermens Thésée, qui, de son côté, lui dit en grand roi, qu'en effet sa parole est plus sacrée que les sermens les plus authentiques : que, du reste, OEdipe n'a rien à redouter de Créon; que personne n'osera tenter un enlèvement; qu'il le laisse entre les mains de sujets fidèles; et que le seul nom de Thésée, quoiqu'absent, sera une garde assez sûre pour lui.

Les Coloniates, qui font le chœur, consolent OEdipe de son exil par les éloges du nouveau pays qu'on lui donne pour patrie. C'est le panégyrique de l'Attique. On en relève la fertilité, la beauté et les richesses. L'on n'oublie pas l'olivier dû à Mi-

[1] Ainsi Pélasgus laissa-t-il le choix aux Danaïdes, ou de son palais, ou d'une autre demeure. On l'a vu dans les *Suppliantes* d'Eschyle.

nerve, et garant de la protection de cette divinité, non plus que les chevaux dont l'Attique est redevable à Neptune, aussi-bien que de la marine, qu'elle possède par préférence aux autres nations de la Grèce. Cette peinture, flatteuse pour les Athéniens, fait le second intermède.

ACTE III.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuse, et bientôt elle distingue Créon. « C'est à » présent, dit-elle, ô Attique, qu'il faut mettre en » œuvre cette valeur si célébrée. » Les Coloniates rassurent la princesse; et Créon commence son discours, en protestant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injustice; qu'il redemande OEdipe au nom de tous les Thébains; qu'en son particulier, il se sent touché de voir un grand roi contraint d'errer accompagné d'une jeune princesse qui oublie son rang, pour mendier en quelque façon de quoi soutenir une vie languissante pour elle et pour son père. « Malheureux, ajoute-t-il, que ne puis- » je cacher cette tache faite à notre nom! Mais elle » est trop publique pour ne pas mériter qu'on nous » la reproche. Je vous conjure donc, au nom des » dieux, cher OEdipe, d'oublier le passé, de re-

» venir à Thèbes, et de dérober notre opprobre
» aux regards de la Grèce. Content de rendre grâ-
» ces à l'humanité de cette ville qui vous a offert
» son sein, suivez-nous, et souffrez que la tendresse
» pour votre patrie l'emporte sur la reconnaissance
» pour Athènes. »

On voit, par ce discours et par ce que nous avons déjà dit, qu'OEdipe et que tout exilé, fût-il roi, était réduit à peu près à l'état de Bélisaire, ou que du moins il en courait les risques, sur-tout OEdipe qui était chargé de l'exécration des hommes et des dieux. On voit de plus que cette harangue de Créon n'est qu'un artifice politique; aussi OEdipe y répond-il de cette sorte :

« Téméraire et artificieux prince, quel piège
» oses-tu me tendre encore? Prétend-on me rap-
» peler pour me surprendre et me livrer à de nou-
» velles infortunes? Accablé sous le faix de mes
» maux, et abandonné à mon désespoir, je deman-
» dai l'exil. Pourquoi me refusâtes-vous alors ce
» que je demandai comme une faveur? Pourquoi
» attendîtes-vous que ma douleur calmée eût fait
» place dans mon cœur à l'amour de la patrie, pour
» m'en chasser avec opprobre, sans que le sang qui
» nous lie pût amollir votre dureté? A présent que
» vous me voyez sous la protection d'un État flo-
» rissant, vous employez de trompeuses caresses
» pour me séduire et m'arracher de son sein; tant

» de bienfaits vous coûtent peu, quand on n'est pas » disposé à les recevoir! C'est offrir à un homme » riche des secours qu'on lui a refusés dans l'indi» gence, et dont il est en état de se passer. Que » penser d'un tel service? Telle est l'offre que vous » m'osez faire. Vous venez m'enlever, non pour » me rendre mon trône, mais pour me reléguer » sur la frontière de Thèbes. C'est que vous crai» gnez Athènes et l'effet de mon séjour dans cette » contrée. Non, non, je ne vous écoute plus. Mon » mauvais démon vous poursuivra toujours; et » mes fils ingrats n'auront du pays thébain que le » champ de leur combat et de leur mort. Vous » semblé-je assez instruit des destinées de Thèbes? » Jupiter et Apollon sont mes garants : portez ail» leurs vos séduisantes paroles; leur fiel caché re» jaillira sur vous, et vous n'aurez pas l'avantage » de me fléchir. Allez, laissez-moi vivre dans ce » fortuné climat; mon sort, tout malheureux qu'il » est, me paraît encore trop beau puisqu'il fait des » jaloux. »

Créon s'aigrit de ce refus : OEdipe répond; on le pique. L'on en vient aux menaces, et des menaces à la violence. C'est Créon qui la fait; et qui, découvrant enfin ses mauvais desseins, déclare qu'il a déjà surpris et enlevé Ismène, et qu'il va ravir encore Antigone à OEdipe. « Je vous atteste tous » (dit-il à eux et au chœur), que vous vous sou-

» viendrez de m'avoir offensé, si vous tombez en » mon pouvoir. » OEdipe, justement effrayé de ce qu'il vient d'entendre, implore du secours et proteste contre la violence. Les vieillards reprennent Créon contre son injustice : ils le menacent de la colère de Thésée, mais en vain. Il élève la voix, comme se sentant le plus fort, à cause du parti qu'il traîne à sa suite. Vainement lui représente-t-on combien son procédé est déraisonnable : il prétend être en droit de réclamer des princesses de son sang. Antigone a beau jeter des cris; malgré les faibles efforts du chœur, elle se voit entraîner. Cette scène devait être d'un jeu très-vif, à en juger par les paroles. Créon, devenu furieux par les obstacles des Coloniates, menace d'enlever OEdipe lui-même : celui-ci n'a de ressource que dans sa fermeté et dans les imprécations dont il accable son barbare beau-frère; et Antigone disparaît, sans qu'on lui permette d'embrasser son père.

Ensuite de cette violence, Thésée se montre à l'improviste. Il n'était pas éloigné; et, comme il faisait un sacrifice à Neptune, les Coloniates étaient allés promptement l'interrompre, et l'avertir de voler au secours d'OEdipe. A peine est-il instruit de l'acte d'hostilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ses officiers de rassembler à la hâte quelque cavalerie et quelque infanterie pour fermer

Digitized by Google

les issues, et pour couper le chemin aux ravisseurs. Il se tourne vers Créon, et lui dit que, s'il écoutait comme lui les transports de son courroux, il le traiterait en ennemi; mais qu'il se contente de le retenir en ôtage jusqu'à ce qu'on ait ramené les deux princesses. Il ajoute avec beaucoup de dignité : « L'action que vous venez de faire est offen- » sante pour moi, et peu digne de votre rang et » de votre patrie. Quoi! entrer dans une ville gou- » vernée par de sages lois, et en violer l'équité par la » violence et par le rapt! Avez-vous donc pensé que » l'Attique fût un état rempli d'esclaves ou de lâ- » ches? M'avez-vous regardé moi-même comme » un roi peu respectable? Ce n'est point à Thèbes » que vous avez puisé de si pernicieuses maximes: » les Thébains sont trop amateurs de la justice; » et quand ils sauront que Créon est venu dans » l'Attique bouleverser les lois, profaner les sa- » crés asyles, et enlever des Supplians déjà trop » malheureux, ils n'auront garde d'approuver un » semblable attentat, etc. »

Créon répond, d'un ton modéré, qu'il n'a pas eu de l'Attique l'idée qu'on lui impute; mais qu'il n'a pas cru que cet État voulût retenir des personnes de son sang malgré lui, ni donner retraite à un incestueux et un parricide. OEdipe, outré de ces noms, s'en justifie, comme il a déjà fait, et montre qu'il ne les a pas mérités; il confond en-

suite Créon sur ce qu'il ose lui reprocher la tache d'une épouse qui était sœur de Créon même. « C'est à mon insu et au sien, dit-il, qu'elle a » donné des fils à son fils. Le seul souvenir m'en » fait frémir d'horreur. Et c'est de sang froid que » vous avez l'audace de m'accabler d'un reproche » dont la honte retombe sur elle et sur vous. » Le chœur prend hautement le parti d'OEdipe, et Thésée termine la querelle en ordonnant à Créon (car il lui parle en juge) de venir lui remettre entre les mains les princesses, et promettant à OEdipe qu'il saura bien les lui rendre et le venger.

Après son départ, comme le chœur est peuple, il représente en effet l'inquiète politique d'un peuple qui saisit la moindre apparence pour semer des bruits de guerre, et s'en faire des sujets d'entretien. Il attend avec impatience le succès du combat qu'il imagine entre le parti thébain et les troupes de Thésée. Il s'en fait une peinture agréable qui l'occupe et qui l'amuse; il croit déjà voir les soldats aux mains, et les Athéniens victorieux qui enlèvent la proie des ravisseurs. Il voudrait être changé en oiseau pour aller être témoin de cette action, et il invoque les dieux pour l'heureux succès de cette entreprise, qui réussit en effet comme il l'a prévu, ce qui mène au quatrième acte.

ACTE IV.

Véritablement Thésée ramène Antigone et Ismène. La joie d'un père et de ses filles, qui se retrouvent inopinément, éclate dans toute sa naïveté. Il les embrasse et leur demande un récit court de leur aventure : « Car il sied, dit-il, à votre fortune et à votre jeunesse de parler en peu de » mots. » La brièveté et la force du discours sont assez souvent louées dans cette pièce, et dans les autres tragédies grecques. Cela n'est pas surprenant : les Grecs étaient par nature et par art d'excellens orateurs, et tous se piquaient de savoir manier la parole. Il y a même ici une bienséance singulière, c'est qu'OEdipe s'excuse à Thésée de ce qu'il s'étend peu sur les remercimens, et de ce que sa reconnaissance n'a éclaté qu'après sa tendresse. Cette tendresse même lui tient lieu d'excuse. Il prie Thésée de souffrir qu'un profane, qu'un coupable embrasse un roi si juste et si généreux. Thésée répond à ce discours et à cette civilité par des politesses mutuelles. Mais il le fait avec justesse et ce bon sens de paroles dont les Grecs se piquaient singulièrement. Il avertit en même temps OEdipe d'un nouvel accident qui, quoique

léger en apparence, mérite de n'être pas négligé. C'est qu'on est venu dire qu'un étranger s'était retiré à l'autel de Neptune, et demandait à voir OEdipe en sûreté.

Antigone et sa sœur devinent que c'est leur frère Polynice, et le disent à leur père qui refuse d'abord de le voir. Mais ces princesses se joignent à Thésée, pour l'engager à se montrer plus traitable, et à souffrir du moins la vue et le discours d'un fils qui ne vient pas l'insulter comme Créon, mais qui prend l'air et les manières d'un suppliant. OEdipe se rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder son ressentiment. Sur quoi le chœur fait une longue réflexion morale au sujet des passions humaines et des maux dont elles traversent la vie : d'où il retombe sur les misères de la vieillesse, et des âges différens qui y conduisent. C'est une petite ode aussi païenne que certaines autres françaises sur le même sujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naissent pas, ou qui finissent leur carrière peu après leur naissance. Ce petit intervalle est adroitement ménagé pour donner le temps à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat, les larmes aux yeux, approche en tremblant de son père, dont l'air morne et courroucé ne lui présage pas une réception favorable. Il s'adresse donc d'abord à ses sœurs. » Que ferai-je, dit-il, chères sœurs? pleurerai-je d'abord

» mes malheurs, ou ceux d'un père et les vôtres? »
Il est touché du triste état où il retrouve son père et son roi, qu'il voit dans un deuil conforme à ses infortunes, avec deux princeses, ses filles, que la misère a rendues méconnaissables, même aux yeux d'un frère. Il se plaint d'avoir appris trop tard la situation où il les trouve. Il va même jusqu'à se la reprocher, et à en demander un généreux pardon, sans pouvoir se pardonner à lui-même.
» Vous vous taisez, ô mon père! Parlez; ne déses-
» pérez pas un tendre fils. Ne remporterai-je, pour
» tout fruit de mon voyage, qu'un silence glacé,
» et que le courroux d'un père qui ne daigne pas
» m'en dire le sujet? O vous qui êtes ses filles ché-
» ries, efforcez-vous d'amollir son cœur, et faites
» qu'il ne renvoie pas avec dédain et sans réponse
» un fils qui est venu sous les auspices de Neptune,
» pour fléchir son indignation. »

La sœur aînée conseille à son frère de commencer par dire le sujet de son voyage, parce qu'en effet tout discours, soit qu'il excite la pitié ou quelqu'autre sentiment, force à la fin de répondre, ne fut-ce que par l'importunité. C'est la raison qu'elle apporte; et Polynice goûte cet avis.

« Hé bien, je parlerai, dit-il : et d'abord j'im-
» plore le dieu dont l'autel m'a servi d'asyle. C'est
» sous ses auspices et sur la parole de Thésée que
» j'ose me faire entendre en ces lieux sans rien

» craindre. Daignent les dieux toucher le cœur de » mon père, et le rendre favorable aux choses que » je vais lui déclarer! Sachez, ô mon père, que je » vis exilé de ma patrie; et la cause de mon exil » c'est d'avoir voulu régner comme aîné. Étéocle » ne l'a emporté ni par le droit de la naissance, ni » par la valeur, ni par les vertus. Ses intrigues » seules ont gagné les Thébains. Je ne puis donc » me cacher à moi-même que vos imprécations » me sont funestes; et les ministres des dieux ne » laissent pas lieu d'en douter. Arrivé dans l'Ar- » golide, et appuyé de l'alliance d'Adraste, dont » la fille est mon épouse, j'ai entraîné dans mes » intérêts tous les chefs de cette contrée. Ils ont » juré avec moi de périr à Thèbes, ou d'en chasser » l'usurpateur. » Polynice montre ici les sept chefs et les fait connaître. « C'est au nom de ces héros, » ajoute-t-il, que je viens vous demander votre » tendresse, et vous conjurer de réserver votre co- » lère pour un frère perfide qui m'a banni de ma » patrie. Si nous en croyons l'oracle, la victoire est » au parti que vous daignerez favoriser. Je redou- » ble donc mes prières, et je vous supplie par les » fleuves de Thèbes, et par les dieux de notre sang » de calmer votre courroux et de me rendre votre » bienveillance paternelle. Exilés l'un et l'autre, » et contraints de mendier des secours étrangers, » nous courons la même fortune, tandis qu'un traî-

» tre, qui s'est couronné de ses mains, jouit du » fruit de son usurpation, et insulte à nos communs » malheurs. Daignez le vouloir; et je triomphe. » Mais je ne triomphe que pour vous; je vous ré- » tablis sur le trône; je rentre dans ma patrie; j'en » bannis le tyran, et je me couvre d'une gloire » immortelle; au lieu que sans vous je n'ai plus » d'espoir de salut. »

Le chœur, sans se laisser prévenir en faveur de Polynice; attend la réponse d'OEdipe pour y souscrire. La voici : Il s'adresse d'abord au chœur sans regarder Polynice.

ŒDIPE, au chœur.

Qu'il rende grâces à Thésée. Si le roi ne l'eût exigé, le perfide n'aurait jamais entendu ma voix. En faveur de Thésée j'ai sacrifié ma répugnance. Mais le discours qu'il remportera de moi ne sera pas tel qu'il ose l'espérer. (*A Polynice.*) Misérable, quand tu occupais ce trône qu'Etéocle t'a ravi, n'as-tu pas toi-même exilé ton père; ne l'as-tu pas réduit à cet état dont la vue t'arrache à présent des pleurs intéressés? Car c'est un retour secret qui te les fait verser, bien moins sur moi que sur tes propres maux. Va, je ne pleure point sur les miens, je sais les supporter. Je vis; mais c'est pour détester un parricide tel que toi; toi, dis-je, qui m'as détrôné; toi, qui m'as mis dans la situation

où tu me plains; toi, qui m'as contraint de dépendre d'autrui pour traîner une vie infortunée, trop heureux d'avoir mis au monde des filles, ou plutôt des héroïnes, que leur humanité et leur courage ont rendues seules ma ressource et mon appui. Mais il n'a pas tenu à toi que je ne fusse abandonné et réduit à moi seul. Allez, barbares frères, vous n'êtes plus mes fils : et toi, traître, apprends que, si les dieux ne t'ont pas encore frappé, le supplice n'est pas loin. Tes alliés vont à Thèbes. Ne te flatte pas de t'emparer de cet état. Couple ingrat, vous périrez à la peine, baignés dans votre sang. Telles sont les imprécations [1] dont je vous ai chargés, et dont je vous accable encore aujourd'hui. Oui, furies, j'implore votre bras vengeur pour apprendre à des fils dénaturés quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds à l'égard d'un père malheureux, dont les filles seules ont respecté la misère. Ce seront-elles qui, en récompense de leur piété, monteront sur ce trône si avidement recherché. La déesse de la justice, toujours assise auprès de Jupiter, leur est garante de mes prédic-

[1] Platon parle en deux occasions de cette imprécation d'OEdipe contre ses enfans. Au *Dialogue* 2. d'Alcibiade, il compare à l'imprudent OEdipe ceux qui ignorent ce qu'il leur convient de demander aux dieux Au liv. II. des *Lois*, il dit que, puisque les imprécations des pères contre leurs enfans sont exaucées, comme il paraît par OEdipe, Amyntor, Thésée et plusieurs autres, à plus forte raison leurs vœux favorables seront écoutés.

tions. Va, fils exécrable, et couvert des malédictions d'un père, pars, et porte de ce pas aux enfers les foudroyantes paroles que je lance sur toi. Puisses-tu voir bientôt l'issue funeste de la guerre que tu vas porter dans le sein de ta patrie! Puisses-tu ne revoir jamais Argos! Puissiez-vous l'un et l'autre tomber entrelacés et entr'égorgés de vos mains! Puisse le noir Tartare être votre partage! Voilà le comble de mes derniers vœux. Terribles Euménides, et vous, Mars, qui avez empoisonné leurs cœurs de haines mutuelles, hâtez l'effet de mes désirs. Pars, encore une fois; fuis, dis-je, et dépositaire de ma dernière volonté, apprends aux Thébains et à tes fidèles alliés, quel est l'héritage qu'OEdipe outragé laisse par testament à des fils barbares. »

POLYNICE.

Voyage fatal! Trop malheureux alliés! sous quels auspices courons-nous à Thèbes! Non, je ne puis leur révéler cet horrible mystère; et il m'est encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeste secret. O mes sœurs! témoins de ces affreuses imprécations de mon père, au nom des dieux, si votre retour à Thèbes est aussi certain que mes malheurs, ne me privez pas du moins des honneurs funèbres. Par ce pieux devoir acquérez la double gloire de vous montrer aussi généreuses

sœurs, que vous avez paru filles remplies de tendresse et de piété pour un père.

ANTIGONE.

Ah! Polynice, daignez m'écouter.

POLYNICE.

Que voulez-vous de moi?

ANTIGONE.

Ramenez votre armée dans l'Argolide, et n'allez pas perdre votre patrie, et vous-même avec elle.

POLYNICE.

Je ne le puis. Hé! comment rassemblerais-je mes alliés, si je leur donnais le moindre signe de frayeur?

ANTIGONE.

Et quel fruit retirerez-vous de votre implacable haine? Que vous servira d'avoir renversé votre patrie?

POLYNICE.

Il me serait trop honteux de reculer et de devenir la fable d'un frère à qui je dois commander.

ANTIGONE.

Mais songez aux oracles que vous venez d'entendre. Tous leurs traits tombent sur vous; ils vous condamne vous et votre frère à la mort.

Digitized by Google

POLYNICE.

J'en sens tout le poids : mais il est trop dur de céder.

ANTIGONE.

Ah ! mon frère, et qui suivra vos drapeaux avec de pareilles prédictions ?

POLYNICE.

Je saurai taire ce qu'il faudra. L'art d'un général est de publier les heureux présages, et de cacher les mauvais.

ANTIGONE.

Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte ?

POLYNICE.

Le sort en est jeté : ne m'en parlez plus. Je vole avec fureur à cette expédition, toute funeste que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles, ou accomplir ma noire destinée. Daignent les dieux vous être propices, si vous rendez à un frère mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant sa vie ! Ne me retenez plus l'une et l'autre. Adieu, chères sœurs : c'est pour la dernière fois que vous me voyez.

ANTIGONE.

Ah ! malheureuse que je suis !

Digitized by Google

POLYNICE.

Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIGONE.

Hé! quelle sœur serait assez barbare pour ne pas pleurer un frère qui court de sang froid à la mort?

POLYNICE.

Hé bien ! s'il le faut, je saurai mourir.

ANTIGONE.

Non, cruel, il n'en sera pas ainsi, vous prêterez l'oreille à mes conseils.

POLYNICE.

Ne me conseillez pas une lâcheté.

ANTIGONE.

Hélas! nous serons donc privées de vous!

POLYNICE.

Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dépend pas de nous. Les dieux sont les maîtres de nos destinées. Je les conjure de rendre les vôtres aussi heureuses que vous le méritez toutes deux [1].

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots; et il faut remarquer que Thésée, par bien-

[1] Plus on examinera cette scène, plus on la trouvera charmante et remplie de la pure nature. Le sort des belles choses est d'être peu frappantes au premier aspect, de frapper davantage au second, et de paraître toujours plus belles, plus on les examine.

séance, n'a pas assisté à cette entrevue du fils et du père; ni à cette dernière scène, durant laquelle le frère et les sœurs s'étaient un peu séparés d'OEdipe qui n'est pas censé les entendre. Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre. Ils craignent que ce ne soit un présage de quelque malheur qu'OEdipe leur attire. Mais OEdipe, homme inspiré, regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine; de sorte qu'il presse ses filles et le chœur d'avertir promptement Thésée. Le tonnerre continue, et ses coups redoublés d'une manière plus frappante répandent une terreur religieuse dans le cœur des vieillards [1].

ACTE V.

Thésée est appelé. Il arrive, et demande si c'est OEdipe, ou l'orage subit qui cause la consternation où il voit toute l'assemblée. OEdipe prend

[1] « Sophocle (dit Longin, *Traité du Sublime*, traduct. de Boileau) n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on » le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'OEdipe » mourant et s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempête » prodigieuse; et dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition » d'Achille sur son tombeau (tragédie perdue), dans le moment » que les Grecs allaient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour » cette apparition, que jamais personne en ait fait une description » plus vive que Simonide. »

la parole, et annonce avec un air prophétique que les dieux l'appellent par la voix des foudres et des vents. Pour accomplir la foi qu'il a donnée à Thésée et à la ville d'Athènes d'être toujours leur défenseur, il va, dit-il, marcher sans guide, tout aveugle qu'il est, vers le lieu où il doit expirer. Thésée seul aura le secret de son tombeau, qu'il ne révélera que quand il sera proche de sa fin, et à son successeur, pour être transmis, avec les mêmes précautions, à tous les rois d'Athènes à venir. C'est à cette condition que le tombeau d'OEdipe deviendra le plus solide boulevard des Athéniens. « Mais je sens, continue ce prince, que les » dieux et les destins me pressent d'arriver au lieu » marqué. Partons, et mettons bas toute crainte. » Suivez-moi, mes filles; car je vous servirai de » guide, comme vous avez été le mien jusqu'à ce » jour... Qu'on me laisse.... Qu'on ne m'approche » pas... Seul, je trouverai l'endroit où la terre » doit m'ouvrir son sein... C'est par-là : suivez-moi. » Mercure et la déesse des enfers sont mes con- » ducteurs... O lumière du jour qui m'êtes désor- » mais devenue invisible, je te quitte pour aller » aux enfers. Cher Thésée, et vous, généreux » Athéniens, puissiez-vous être toujours heureux, » et dans votre prospérité vous rappeler quelque- » fois le souvenir d'OEdipe. »

Il part; et le chœur, en deux courtes strophes,

fait des vœux au ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étranger un passage doux et tranquille dans le séjour des morts. On va voir qu'il s'est passé trop de choses pour qu'elles aient pu vraisemblablement arriver dans un si court intervalle : et l'on ne peut justifier le défaut de cette précipitation, que par le chant qui a pu rendre l'ode plus longue, et par l'enchantement du spectateur, qui déjà étonné d'un prodige si peu prévu, en attend l'issue avec impatience.

Cette issue est la mort singulière d'OEdipe : l'acteur qui vient la raconter, dit qu'OEdipe est arrivé sans conducteur près d'un précipice, dans un chemin partagé en diverses routes, où Thésée et Pirithoüs s'étaient juré une fidélité éternelle; qu'il s'est assis sur un siége de pierre; qu'il a mis bas ses vêtemens de deuil; qu'il a ordonné à ses filles de lui apporter de l'eau puisée dans une source voisine; qu'après s'être purifié, il s'est revêtu d'une robe telle qu'on en donnait aux morts; qu'incontinent la terre a tremblé; que les princesses éplorées et se frappant la poitrine, n'abandonnaient point ce prince qui leur dit en les embrassant : « Mes filles, vous n'avez plus de père.
» J'achève de mourir en ce jour; heureux de vous
» épargner désormais des soins qui ont dû vous
» coûter, mais que votre tendresse pour moi a su
» vous adoucir. J'ai porté ma reconnaissance pa-

» ternelle aussi loin qu'elle a pu s'étendre... Mais
» je vous quitte enfin pour toujours. »

On ajoute qu'à ces mots tous les assistans fondant en larmes, ont jeté de grands cris qui ont été suivis d'un profond silence; qu'alors on a entendu une voix du ciel : « OEdipe, qu'attendez-» vous ? » Qu'aussitôt il appelle Thésée, et lui recommande les deux princesses, qu'il embrasse derechef en leur ordonnant de s'écarter pour n'être pas spectatrices d'une mort dont Thésée seul devait être témoin par l'ordre des Dieux; que l'assemblée congédiée ayant levé les yeux quelques momens après, n'a plus vu OEdipe, mais seulement Thésée qui se couvrait le visage, comme si ses regards eussent été éblouis d'un spectacle céleste; que pour OEdipe on ignore quel a été le genre de sa mort; mais que sans doute la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence et sans douleur.

Antigone et Ismène reviennent sur la scène, et paraissent inconsolables de la perte qu'elles ont faite d'un père si tendrement aimé. Elles veulent retourner sur leurs pas pour chercher son corps ou son tombeau. Mais c'est un devoir qui leur est interdit. Le chœur entreprend de les consoler : rien ne les touche que le souvenir d'OEdipe. Thésée vient; et, par sa présence et ses bons offices, il adoucit un peu leur douleur. La seule grâce

qu'elles demandent sur le refus nécessaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur père, c'est que du moins on les conduise à Thèbes, pour prévenir la guerre cruelle de leurs frères, et pour empêcher, s'il est possible, qu'ils ne se donnent mutuellement la mort. Thésée leur promet tout en faveur d'OEdipe, et le spectacle cesse.

Digitized by Google

ŒDIPE
A
COLONE,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

OEDIPE.

ANTIGONE, | filles d'OEdipe.
ISMÈNE, |

THÉSÉE, roi d'Athènes.

CRÉON, frère de Jocaste, mère et femme d'OEdipe.

POLYNICE, fils d'OEdipe.

UN COLONIATE.

LE CHOEUR. (Il est composé de Vieillards Coloniates.)

UN OFFICIER de la suite de Thésée.

La scène est sur le chemin de Thèbes à Athènes, près du bourg de Colone et du bois des Euménides.

Digitized by Google

ŒDIPE
A
COLONE[1],
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
OEDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, appuyé sur le bras de sa fille.

O ma chère Antigone! dis-moi où tes pas ont conduit ton père aveugle et accablé d'années? Dis-moi si le malheureux Œdipe peut se flatter de trouver ici de légers secours? La moindre chose doit suffire à celui qui n'est point accoutumé à recueillir le fruit de ses vœux; et ce sentiment est devenu pour moi une loi impérieuse que m'imposent mes malheurs, une longue expérience et

[1] Colone, petit canton près d'Athènes, du côté de la porte Dipyle: il prenait son nom d'une colline appelée Colone. C'est avant d'arriver à cet endroit qu'Œdipe s'arrêta auprès d'un bois voisin consacré aux Euménides.



un courage au-dessus des évènemens. Non, ma fille, je ne puis aller plus loin; informe-toi du lieu où nous sommes, s'il est sacré ou profane; car il faut que des étrangers n'omettent rien de ce qui convient aux lieux où ils se trouvent.

ANTIGONE.

Mon père, j'aperçois au loin des tours qui s'élèvent au-dessus des remparts d'une ville, et je croirais volontiers que ce lieu-ci est *sacré*. Les lauriers, les oliviers, les pampres multipliés, et le chant des rossignols dans des vallons voisins me le font conjecturer. Asseyez-vous sur ce débris de rocher; car les années ont dérobé la force à vos pas languissans [1].

ŒDIPE. Il s'assied.

Vois si je suis bien affermi, et ne t'écarte pas.

ANTIGONE.

Votre triste situation vous dispense de me le recommander.

ŒDIPE.

Peux-tu maintenant me dire quel est ce lieu-ci?

ANTIGONE.

Je reconnais bien dans l'éloignement la ville

[1] . . . . La fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
OEdipe chez Admète, tragédie de M. Ducis.

d'Athènes; mais pour cet endroit-ci, je ne le connais pas.

ŒDIPE.

Il est vrai que tous les voyageurs nous ont dit que nous étions dans l'Attique.

ANTIGONE.

Voulez-vous que j'aille prendre quelques renseignemens sur cet endroit en particulier?

ŒDIPE.

Va, ma fille, et sache si l'on peut s'y fixer.

ANTIGONE.

Mais, sans m'éloigner, je puis vous dire qu'il est habité; et je vois quelqu'un qui s'avance de ce côté-ci.

ŒDIPE.

Il vient à nous, dis-tu; et presse-t-il ses pas?

ANTIGONE.

Oui, mon père, le voici. Vous pouvez déjà vous en faire entendre : demandez lui ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN COLONIATE.

ŒDIPE.

O étranger, ma conductrice m'apprend que vous arrivez ici, et fort à propos pour nous instruire.

LE COLONIATE.

Mais, avant tout, écartez-vous de ce bois; il n'est permis à aucun profane d'en approcher.

ŒDIPE.

Quel est donc ce lieu? Ou auquel des dieux est-il consacré?

LE COLONIATE.

Il n'est pas permis, vous dis-je, d'en approcher, ni de l'habiter; car c'est le temple des redoutables déesses, filles du Jour et de la Nuit.

ŒDIPE.

Je pourrai du moins les invoquer, en apprenant de vous leur nom adorable?

LE COLONIATE.

Ce sont ces déesses qui portent par-tout leurs regards, *les Euménides*, comme on les appelle ici; car ailleurs on préfère leur donner d'autres noms.

ŒDIPE.

Je souhaite qu'elles veuillent me regarder d'un œil propice; car je suis décidé à ne pas sortir de la place que j'occupe.

LE COLONIATE.

Qu'entends-je!

ŒDIPE.

Hélas! c'est de quoi vous donner une idée de mes malheurs.

LE COLONIATE.

Je n'oserais, ni me taire sur ce que je vois, ni vous chasser de ce lieu, sans consulter mes concitoyens.

ŒDIPE.

Mais, je vous en conjure, au nom des dieux, ne dédaignez point assez un malheureux fugitif pour ne pas répondre à ses demandes.

LE COLONIATE.

Parlez; et n'appréhendez rien de semblable.

ŒDIPE.

Dites-moi donc où nous sommes?

LE COLONIATE.

Je ne veux pas vous laisser ignorer ce que je sais. Toute cette contrée est consacrée au titan Prométhée et à Neptune. La terre que vous foulez aux pieds, est la *voie d'airain* [1], boulevard d'Athènes. Tous les habitans se font appeler les

[1] « Il y avait depuis Athènes jusqu'à l'Académie, qui en était » éloignée de six stades, un chemin, nommé la *voie d'airain*, à » côté duquel, entre une colline et l'Académie, était le bois des » Euménides. Cette colline voisine, qui s'appelait *Colone*, don- » nait aux habitans de ce petit canton le nom de *Coloniates*. Nep- » tune y avait un temple, et était honoré sous le nom de *Neptune* » *hippien* ou *équestre*. » Telle est la description de la scène que j'ai tirée de M Dupuis, dans la savante *exposition* qu'il nous a donnée du sujet d'*OEdipe à Colone*. Cette description était nécessaire pour l'intelligence de cet endroit.

Coloniates, du nom de *Colone l'Équestre*. Mon récit, cher étranger, est exact, et ce qu'on dit de ce pays n'ajoute rien à ce que vous verriez vous-même, si vous le pouviez.

ŒDIPE.

Ce lieu est donc peuplé d'habitans?

LE COLONIATE.

Je viens de vous le dire, et de vous déclarer leur nom.

ŒDIPE.

Ce peuple se donne-t-il des lois, ou les reçoit-il d'un seul chef?

LE COLONIATE.

Tous ces lieux sont soumis à la domination du roi d'Athènes.

ŒDIPE.

Comment nommez-vous ce roi qui n'est pas moins supérieur, sans doute, par l'art de régner que par sa puissance?

LE COLONIATE.

Thésée, fils du roi Égée, est le nom de notre roi.

ŒDIPE.

Est-ce que quelqu'un de vous [1] ne pourrait

[1] OEdipe suppose qu'il était entouré de plusieurs passans.

point l'aller trouver de ma part pour l'engager à venir ici ?

LE COLONIATE.

A quel propos Thésée viendrait-il ici ? que voulez-vous qu'il dise ou qu'il y fasse [1] ?

ŒDIPE.

Il lui en coûtera peu, et tout l'avantage est pour lui.

LE COLONIATE.

De quelle ressource peut lui être un homme privé de la vue ?

ŒDIPE.

Ce que je lui dirai, portera la lumière dans son esprit, et ne se ressentira point des ténèbres où je suis plongé.

LE COLONIATE.

Mais savez-vous le parti à prendre pour ne point faire de fausse démarche ? [2] car vous m'intéressez et vous paraissez, autant qu'on peut en juger, d'après ce qu'on voit [3], né pour mériter

[1] J'ai suivi dans la question d'OEdipe et dans la réponse du Coloniate, l'interprétation de M. de Vauvilliers : elle est appuyée sur des corrections qui présentent un sens plus clair, et plus conforme aux vues d'OEdipe.

[2] M. de Vauvilliers veut qu'on fasse parler le Coloniate par interrogation : j'ai suivi son idée et son interprétation, d'où il m'a paru résulter un peu plus d'intérêt dans ce que dit le Coloniate.

[3] C'est là le vrai sens de ὡς ἰδόντι, comme l'observe très-bien M. de Vauvilliers.

un meilleur sort. Restez où je vous ai trouvé : attendez-y que j'aie consulté les habitans de ces environs; ils décideront bien, sans que j'aille à la ville, si l'on doit vous écarter ou non d'un lieu si révéré.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

Ma fille, cet étranger s'est-il retiré?

ANTIGONE.

Il ne reste plus que moi auprès de vous : parlez maintenant avec confiance.

ŒDIPE.

O vénérables et terribles Euménides, puisque le premier lieu où je m'arrête vous est consacré, ne me soyez point contraires en vous opposant aux oracles d'Apollon : je viens d'éprouver l'effet des funestes prédictions de ce dieu. Mais il m'a aussi annoncé qu'après un long espace de temps, je commencerais à jouir de quelque calme dès que, transporté dans des régions étrangères, je serais fixé dans un asyle consacré aux vénérables déesses, où leur temple serait le terme de ma vie et de mes malheurs, et où ma présence deviendrait un présage funeste pour ceux qui m'auraient chassé, heureux, au contraire, pour ceux qui me

recevraient. Il m'annonça de plus que je serais assuré du moment de ma délivrance par un tremblement de terre, par le tonnerre, ou par les éclairs. Maintenant, j'ose croire avec assurance que vous m'êtes propices, puisque j'ai pu choisir cette route qui m'a conduit en ce bocage sacré. Le hazard n'a pas pu faire que votre temple me fût offert pour première retraite après un si pénible voyage, et que moi, qui ai toujours vécu dans la sobriété, fusse accueilli par les déesses les plus sobres[1], et vinsse me reposer sur ce dur rocher. « Déesses, » accomplissez donc l'oracle; et, si les maux horri» bles qui ont fondu sur moi ne vous paraissent pas » encore trop peu pour OEdipe, daignez lui faire » goûter le doux repos d'une mort tant désirée. » O soyez-moi propices, filles des antiques ténè» bres[2]! et vous, ô Athènes, ô ville si justement » honorée, prenez quelque pitié de l'ombre d'un » roi malheureux qui n'est plus[3]. »

[1] On ne leur faisait jamais des libations de vin, mais seulement d'eau. Le feu ne servait point non plus dans les sacrifices qu'on leur offrait. » Note de M. Dupuis.

[2] Les poëtes ont feint que la Nuit était la plus ancienne fille du Chaos, et qu'elle était la mère de plusieurs monstres qui assiégeaient l'entrée des enfers. Hésiode dit : « qu'elle avait enfanté les » dieux, et qu'elle eut d'Érèbe, son frère, deux enfans, l'Æther » et le Jour. » *Théogon.*

[3] Tout ce qu'on trouvera marqué de guillemets, comme en cet endroit, est de la traduction du P. Brumoy. On n'oserait se flatter de le surpasser; et on est persuadé que les traductions des

ANTIGONE.

N'élevez plus la voix, mon père; j'aperçois une troupe d'anciens du pays, qui vous cherchent.

ŒDIPE.

Oui, taisons-nous, ma fille; mais faisons mieux, retire-moi d'ici, et cache-moi dans ce bois, d'où nous pourrons les entendre et nous régler d'après leurs discours.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, composé d'une troupe de vieillards coloniates.

Voyez donc où reste, où s'est retiré cet exilé, cet expatrié, cet homme le plus téméraire des mortels, et qui veut tout tenter. Jetez vos regards de côté et d'autre, observez, et appelez-le. Qu'êtes-vous devenu, ô vieillard errant et étranger? Vous ignorez que jamais mortel n'a osé s'approcher de ce temple des déesses invincibles. Nous redoutons de les nommer : nous passons même ici sans oser lever les yeux, sans prononcer aucun mot, sans en occuper notre pensée. Nous nous contentons d'exprimer nos vœux de bon augure par un simple mouvement des lèvres, sans rendre aucun son; sans articuler aucune syllabe[1].

pièces entières, seront d'autant meilleures qu'on pourra les enrichir d'un plus grand nombre des morceaux traduits par ce juste appréciateur des tragiques grecs.

[1] J'ai suivi dans cet endroit l'interprétation de l'ancien scho-

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE, LE CHOEUR.

ŒDIPE.

Me voici : car je conçois fort bien la force de vos discours.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! qu'il fait peine à voir, et comme sa voix affaiblie fait peine à entendre!

ŒDIPE.

Je vous en conjure, ne me prenez point pour un homme capable de ne respecter aucune loi.

LE CHŒUR.

O Jupiter protecteur, quel peut être ce vieillard?

ŒDIPE.

Ses malheurs, ô chefs de cette contrée, ne permettent pas qu'on le dise heureux. Vous le voyez assez, puisque j'ai besoin d'autres yeux que les miens pour me conduire, et que toute ma ressource, à mon âge, est dans cette jeune et faible compagne.

LE CHŒUR.

Hélas! autant que je puis en juger, vous pa-

liaste de Sophocle, qui est la plus conforme à la pensée de ce poëte, comme on peut le voir dans cette même pièce, v. 502.

raissez parvenu à une grande vieillesse, et peut-être êtes-vous privé de la vue dès votre enfance? Faites que vos malheurs ne retombent pas sur nous. Sortez, sortez de ce lieu, de peur que vous ne portiez imprudemment vos pas du côté de la fontaine sacrée, auprès de laquelle une coupe, toujours pleine d'eau et de miel, est prête pour les libations [1]; sortez, vous dis-je; venez à nous; nous sommes trop éloignés. M'entendez-vous, ô fugitif infortuné! Encore une fois, si vous faites quelque cas de nos avis, sortez de ces lieux, dont l'accès est défendu aux humains, et n'ouvrez la bouche, si vous avez quelque chose à nous communiquer, que lorsque vous serez auprès de nous.

ŒDIPE, bas à Antigone.

Que ferons-nous, ma fille?

ANTIGONE.

Mon père, il faut obéir, et se prêter aux mœurs de ce pays. Appuyez-vous donc sur mon bras pour que nous sortions.

ŒDIPE.

J'y consens...... (*Après s'être avancé.*) Je

[1] J'ai suivi l'interprétation du scholiaste. Il y avait sur le bord des fontaines consacrées aux dieux, des coupes toutes prêtes pour ceux qui voulaient faire des libations. C'est ce que nous apprend Sophocle lui-même dans cette tragédie, v. 458, et Homère, *Odyss.* XIII, 105. Je dois cette note à M. de Vauvilliers: *Notæ in OEdip. Colon.*

vous conjure, ô étrangers! de ne point m'outrager, quand, d'après vos conseils, j'aurai quitté cet asyle.

LE CHŒUR.

Soyez tranquille, respectable vieillard, personne ne vous fera aucune violence.

ŒDIPE.

Je puis donc avancer davantage ?

LE CHŒUR.

Oui, en toute confiance.

ŒDIPE, après avoir fait quelque pas.

Est-ce assez ?

LE CHŒUR, à Antigone.

Faites-le avancer un peu plus, vous, jeune compagne, qui comprenez ce que nous désirons.

ANTIGONE.

Efforcez-vous, mon père, de faire encore quelques pas pour me suivre. Étranger dans une terre étrangère, ô infortuné! vous devez honorer ou craindre ce qu'on honore ou craint en ces lieux.

ŒDIPE.

Je ne m'y refuse pas, ma fille; conduisez-moi où je pourrai, sans impiété, converser avec ces étrangers; car je ne veux pas lutter contre la cruelle nécessité.

LE CHŒUR.

Arrêtez-vous là ; et ne passez pas cette pierre que voilà devant nous.

ANTIGONE.

Comme cela donc ?

LE CHŒUR.

Oui ; c'est assez.

ŒDIPE.

Puis-je m'asseoir ?

LE CHŒUR.

Asseyez-vous sur le plan incliné de cette pierre, en vous penchant de notre côté.

ANTIGONE.

Ne craignez point, mon père, de vous pencher, et appuyez-vous sur le bras de votre tendre fille.

ŒDIPE.

O triste destinée !

LE CHŒUR.

Maintenant, ô vieillard respectable, que vous vous êtes rendu à nos désirs, faites-nous connaître la source de vos malheurs, votre origine et votre patrie ?

ŒDIPE.

Je suis, comme vous voyez, sans asyle ; et ne me demandez pas....

LE CHŒUR.

Comment! Vous ne voulez pas qu'on vous interroge ?

ŒDIPE.

Non : ne cherchez point à savoir qui je suis : contentez-vous de ce que vous voyez.

LE CHŒUR.

Mais pourquoi cela ?

ŒDIPE, à part.

O ciel!

LE CHŒUR.

Parlez, répondez-nous.

ŒDIPE, bas à Antigone.

Hélas !ma fille, que dirai-je ?

LE CHŒUR.

Dites-nous à quel sang vous devez votre naissance.

ŒDIPE.

Ah! ma fille, c'en est fait.

ANTIGONE.

» Hé! qu'avez-vous à redouter ? N'êtes-vous pas
» arrivé au comble de l'infortune ? »

ŒDIPE.

Je vais donc parler, car je ne puis plus rester inconnu.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

A part. Il se plaît à nous cacher ce qui le regarde. *A OEdipe.* Mais hâtez-vous donc.

ŒDIPE.

» Vous connaissez le fils de Laïus? »

LE CHŒUR.

Ah!

ŒDIPE.

De la postérité de Labdacus.

LE CHŒUR.

O dieux!

ŒDIPE.

Je suis le malheureux OEdipe.

LE CHŒUR.

Vous-même?

ŒDIPE.

Oui, moi-même; mais rassurez-vous; que ma présence ne vous effraie pas.

LE CHŒUR.

Quoi? quoi? c'est OEdipe.

ŒDIPE.

Infortuné que je suis!

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas!

ŒDIPE.

A quoi, ma fille, devons-nous nous attendre?

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Sortez ; abandonnez ces lieux.

ŒDIPE.

J'aurai donc inutilement compté sur votre parole ?

LE CHŒUR.

Va, retire-toi, de peur que ta présence n'attire sur nous les maux que ta malheureuse destinée traîne après elle. On n'est point parjure en rompant des engagemens qui peuvent causer notre perte : et apprends par-là que la perfidie tourne toujours au détriment de son auteur.

ANTIGONE.

« Athéniens qui respectez l'hospitalité, puisque » la voix de mon père, moins coupable que mal- » heureux, vous fait frémir d'horreur, du moins » ne vous montrez pas insensibles à la mienne. » Hélas, c'est pour lui seul que j'emploie des priè- » res. Voyez à quoi je suis réduite : Voyez une » princesse à qui l'extrémité de sa misère donne » l'assurance de lever les yeux sur vous, contre la » bienséance de son sexe [1], et qui pour lui fait » parler votre sang; oui le sang des Grecs. Nous » n'avons de ressource qu'en vous ; et vous nous » tenez lieu de dieux. Ne nous refusez pas une

[1] J'ai suivi dans cette phrase-ci la version de l'ancien éditeur.

» faveur que je vous demande par tout ce que vous » avez de plus cher. » Vous savez d'ailleurs qu'aucun mortel ne peut éluder les arrêts du ciel.

LE CHOEUR.

O fille d'OEdipe! la religion l'emporte sur l'intérêt que nous prenons à votre sort, et sur la pitié que nous inspire votre père. Nous sommes contraints par la crainte des dieux, à ne rien changer de nos dernières dispositions.

ŒDIPE.

Pourquoi donc compter sur la renommée, ou sur les titres les plus flatteurs, puisque les effets n'y répondent pas? O Athéniens, si renommés par votre tendresse pour les étrangers malheureux, serai-je donc seul forcé de vous reprocher votre dureté? Quoi! après m'avoir fait sortir sur votre parole de cet asyle où je respirais un instant, vous me chassez inhumainement de votre pays. Vous vous obstinez à maudire mon nom seul, oui mon nom seul; car rien autre chose ne le mérite en moi, dont les forfaits, après tout, ont été involontaires. Mais eussent-ils été réfléchis et médités: aurait-on pour cela le droit de me traiter de meurtrier et de pervers? La fin funeste de mon père et de ma mère vous saisit d'horreur, je le sais. Vous ne devez cependant pas ignorer leur cruauté à mon

égard [1]. Au reste, c'est sans le savoir que je me suis creusé l'abîme où vous me voyez; « et ceux » qui m'ont si indignement exilé n'ont pas ignoré » la noirceur de leur attentat. Au nom des dieux, » n'abusez pas, pour m'outrager, de la foi pu- » blique, sur laquelle j'ai compté en quittant cet » asyle sacré. Sous le vain prétexte d'honorer les » dieux, n'allez pas les déshonorer en effet, et » songez qu'ils jettent également leurs regards sur » les justes et sur les impies, sans que l'impiété » ait encore pu échapper au supplice qui lui est » dû. » Quelle tache pour la gloire d'Athènes, si, prétendant respecter la religion, vous alliez outrager la nature? Soyez donc fidèles aux promesses que vous avez daigné me faire, et épargnez les tristes restes du plus infortuné des hommes. Je suis venu vers vous, purifié et comme consacré par les dieux, pour apporter à cette contrée des avantages sans nombre que vous allez connaître par la conversation que j'aurai avec votre chef, dès qu'il sera arrivé. Je vous en conjure, en atten-

[1] On s'aperçoit aisément ici qu'Œdipe fait allusion à l'ordre cruel que donnèrent Laïus et Jocaste pour le faire périr aussitôt qu'il eut vu le jour. Il prétend qu'il aurait pu s'en venger, sans être criminel, quand même il en aurait connu les auteurs.

Je n'ai pas suivi, dans tout ce qu'Œdipe vient de dire, la traduction du P. Brumoy : il y a entièrement défiguré le texte, comme l'observe très-bien M. Dupuis.

dant, de ne pas violer en ma personne les lois de l'hospitalité.

LE CHŒUR.

Respectable vieillard, vos raisons, auxquelles on ne peut s'empêcher d'avoir égard, me décident à me contenter que le roi entre en connaissance de cette grande affaire.

ŒDIPE.

Mais où fixe-t-il sa demeure?

LE CHŒUR.

Il n'en a pas d'autre que celle de ses ancêtres. On lui a député la même personne qui nous a fait venir ici.

ŒDIPE.

Croyez-vous qu'il veuille se déplacer un instant, et qu'un vieillard aveugle puisse espérer quelques égards, quelques bontés de sa part?

LE CHŒUR.

Votre nom ne le laissera pas indifférent, soyez-en assuré.

ŒDIPE.

Qui s'est chargé de l'en instruire [1]?

LE CHŒUR.

D'ici à Athènes, où il reste, le chemin est

[1] Cette question et la réponse du chœur supposent que la personne députée à Thésée, était partie avant qu'OEdipe eût déclaré son nom.

assez long : les propos des allans et des venans se répandent de toutes parts, et on ne s'entretient que de vous ; votre nom est maintenant dans la bouche de tout le monde, et il n'aura pas plutôt frappé l'oreille de notre prince, fût-il plongé dans le sommeil, qu'on le verra promptement accourir où vous êtes [1].

ŒDIPE.

Puisse-t-il arriver dans des dispositions favorables à mon bonheur et à celui de ses sujets! Au reste, on n'en a jamais d'autres quand notre propre avantage nous détermine.

ANTIGONE.

O dieux! que vois-je!... Mon père, je ne sais que dire, que penser!

ŒDIPE.

Qu'as-tu, ma fille?

ANTIGONE.

J'aperçois une femme montée sur un coursier, ayant sur la tête un chapeau à la Thessalienne,

[1] M. de Vauvilliers observe avec raison que la chose est de si grande importance, et fait tant de bruit qu'elle doit réveiller l'homme le plus profondément endormi, et l'obliger d'aller à la découverte. C'est ce que Virgile nous peint dans ces vers :

Tùm verò Æneas, subitis exterritus umbris,
Corripit è somno corpus. . . . .

Æneid. IV. v. 571.

qui accourt vers Colone. Eh quoi! est-ce bien celle que je me figure?... Ne l'est-ce pas ?... Me fais-je illusion?.. Hélas! que je suis malheureuse! Tantôt oui, tantôt non; je ne suis sûre de rien. Mais ce n'est pas une autre qu'elle : l'air riant avec lequel elle fixe ses yeux sur moi, à mesure qu'elle s'approche, me dit assez que ce ne peut être que ma tendre et chère Ismène.

ŒDIPE.

Que viens-tu de dire, ô ma chère Antigone ?

ANTIGONE.

Oui, mon père, je vois ma sœur, je vois votre fille arriver. Sa voix va tout à l'heure se faire entendre à vous.

SCENE IV.

LES MÊMES, ISMÈNE.

ISMÈNE.

O mon père! et vous ma sœur, que j'ai de plaisir à vous retrouver! Et quelles peines je me suis données pour un si triste spectacle!

ŒDIPE.

Hé! quoi, c'est toi, ma fille?

ISMÈNE.

O mon père!.....

ŒDIPE.

O toi, que les destins ont fait naître du même sang que moi!

ISMÈNE.

O! quelle source de malheurs rappelez-vous-là!

ŒDIPE.

Comment! as-tu pu retrouver nos traces?

ISMÈNE.

Ah! ce n'est pas sans beaucoup de peines.

ŒDIPE.

Embrasse-moi, ma fille.

ISMÈNE.

J'en embrasse deux à la fois.

ŒDIPE.

Antigone et moi?

ISMÈNE.

Voilà une infortunée de plus réunie à vous.

ŒDIPE.

Mais qui t'a contrainte de suivre la fortune d'un père malheureux?

ISMÈNE.

Mon père, c'est le désir de vous être utile...

ŒDIPE, avec précipitation, et interrompant presque sa fille.

Me regrettais-tu donc?

ISMÈNE.

Et je voulais vous apprendre moi-même des choses qui ne pouvaient se confier à personne. Je me suis dérobée du palais avec un fidèle serviteur qui m'a conduite ici.

ŒDIPE.

Et qu'y font vos frères, que leur jeunesse rend propres à tout entreprendre ?

ISMÈNE.

Ils sont malheureux où ils sont; d'étranges divisions agitent leur maison.

ŒDIPE.

Leur conduite, comparée avec la vôtre, mes chères filles, est bien extraordinaire. « Sembla- » bles aux Égyptiens chez qui les hommes font les » ouvrages des femmes, tandis que celles-ci trai- » tent les affaires, ils se tiennent cachés dans leur » palais, et laissent à leurs sœurs le soin de souf- » frir tous les maux à la fois avec un père exilé. » Depuis qu'Antigone, l'une de vous deux, a pu m'être de quelque utilité, elle s'est attachée à moi, et a été ma seule compagne et le seul soutien de ma vieillesse : uniquement occupée de me conserver une triste existence, elle a méprisé toutes les commodités de la vie de Thèbes, pour souffrir la faim avec moi, et me suivre à travers des forêts

hérissées de ronces et d'épines, toujours nu-pieds et toujours exposée aux injures de l'air. Et toi, ma chère Ismène, tu as aussi tout quitté pour venir, à l'insu des Thébains, me communiquer les oracles dont je suis l'objet. Quelque message semblable t'amène sans doute encore aujourd'hui auprès de ton père? Quelque motif secret t'aura fait abandonner ma maison? Tu ne viens pas, je ne l'augure que trop, sans avoir de tristes nouvelles à m'apprendre?

ISMÈNE.

Daignez souffrir, mon père, que je n'entre point dans le détail de tout ce qu'il m'en a coûté pour vous retrouver; ce serait faire revivre des peines passées et oubliées : j'ai à vous entretenir de choses plus essentielles, des maux affreux qui accablent vos malheureux fils, Étéocle et Polynice. Aussitôt que vous avez été exilé, ils ont d'abord balancé s'ils ne feraient pas mieux de céder le trône à Créon, leur oncle, que de s'exposer à attirer sur Thèbes des malheurs attachés à un sang incestueux. Mais, depuis ce temps, la passion de régner dévore tellement leurs cœurs, que tous les deux, pressés je ne sais par quelle furie, veulent s'emparer de la souveraine autorité. Étéocle retient le sceptre, et s'est seul couronné, bravant, sans respect, Polynice, son aîné, qu'il a forcé de se réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé

d'une nouvelle alliance, livrer Thèbes en proie aux Argiens, ou se sacrifier avec ses nobles alliés. « Ce ne sont point de simples bruits, mon père; ce » sont des faits atroces; et j'ignore quel terme les » dieux ont prescrit à nos malheurs.

ŒDIPE.

« Quoi donc, espères-tu que les dieux, devenus » propices, terminent jamais nos maux? »

ISMÈNE.

« Oui, mon père; et je me fonde sur leurs oracles.

ŒDIPE.

« Quels oracles?

ISMÈNE.

« Les voici : Que vos peuples, coupables de » votre exil, vous rechercheront un jour vivant ou » mort. »

ŒDIPE.

Quel avantage tireront-ils d'un homme dans ma position?

ISMÈNE.

Ils font consister en vous seul toute leur force.

ŒDIPE.

Quoi! mes propres débris vaudront mieux que moi-même?

ISMÈNE.

Les dieux veulent signaler leur pouvoir à vous relever autant qu'ils vous ont abaissé.

ŒDIPE.

Se peut-il qu'une vieillesse utile et respectée, soit la suite d'une jeunesse humiliée et avilie!

ISMÈNE.

Apprenez que Créon, convaincu de ce que je vous dis, va bientôt arriver ici.

ŒDIPE.

Mais, ma fille, dans quel dessein?

ISMÈNE.

Pour se rendre maître de vous, et pour vous conserver et vous retenir, non dans le pays Thébain, mais sur la frontière.

ŒDIPE.

Eh bien! alors, de quel avantage prétendent-ils que je leur serai?

ISMÈNE.

Ils savent que votre tombeau, dans une terre étrangère, leur serait funeste.

ŒDIPE.

Il n'y a qu'un dieu qui ait pu procurer ces connaissances.

ISMÈNE.

Et c'est pour cela qu'ils veulent s'assurer de vous, et vous fixer sur les confins de leur pays.

ŒDIPE.

M'y donneront-ils aussi la sépulture?

ISMÈNE.

Le meurtre de votre père ne le permettra pas.

ŒDIPE.

D'après cela, ma fille, non, jamais je ne serai à leur disposition.

ISMÈNE.

Cette résolution leur causera la plus grande peine.

ŒDIPE.

Qu'est-ce qui peut donc produire, chez eux, un pareil changement à mon égard?

ISMÈNE.

Ils redoutent les effets de votre indignation après votre mort.

ŒDIPE.

D'où sais-tu, ma fille, tout ce que tu me dis là?

ISMÈNE.

C'est un oracle rapporté par des députés revenus de Delphes.

ŒDIPE.

Apollon a rendu cet oracle à mon sujet?

ISMÈNE.

Ce sont les termes mêmes des députés.

ŒDIPE.

Cet oracle est-il venu à la connaissance de l'un de mes fils ?

ISMÈNE.

Tous les deux en sont instruits.

ŒDIPE.

« Les perfides ! ils le savent, et l'ardeur de » régner étouffe en eux le regret d'un père ! »

ISMÈNE.

J'en suis pénétrée de douleur.

ŒDIPE.

Ah ! plaise aux dieux que la rage qui les anime l'un contre l'autre, n'ait jamais de relâche ; que le fer partage continuellement mon sanglant héritage ; que celui qui est maître du sceptre en soit privé lui-même, et ne le laisse jamais reprendre par celui qui est exilé ! Fils dénaturés, qui m'ont vu, avec la plus grande indifférence, forcé de sortir ignominieusement de mes états ! Il y a plus : ils n'ont pas rougi de m'exiler eux-mêmes, et de m'abandonner à mon malheureux sort. « Mais » cet exil, disent-ils, était volontaire. Frivole ex- » cuse ! » Dans le premier mouvement de mon désespoir, faisais-je d'autres vœux que pour la mort ? ne désirais-je pas qu'on m'eût arraché la vie en me lapidant ? Personne cependant n'a cru devoir

exaucer mes vœux. C'est [1] lorsque le temps avait commencé à soulager mes douleurs, lorsque j'avais exercé sur moi la plus cruelle vengeance que les Thébains me repoussent de leur ville. Mes fils, ces enfans dénaturés, pouvant s'y opposer, me laissent être le jouet de la populace. Je suis par eux, pour un seul mot, réduit aux dernières extrémités de l'ignominie et de l'indigence, trop heureux d'avoir trouvé une ressource (proportionnée à ce que leur sexe permettait) dans la générosité de mes filles; tandis que leurs frères ont pré-

[1] M. Ducis a très-bien profité de ce bel endroit de la tragédie grecque. Voici comme il fait parler Œdipe à Polynice lui-même :

Eh! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare; il te chasse à ton tour.
Eh! dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques?
Quand mon âme lassée, après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls, d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie:
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père:
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.

féré l'éclat d'une couronne aux intérêts d'un père. Qu'ils ne comptent pas que je fasse jamais rien pour eux, ni qu'ils jouissent en paix de mon empire. J'ai pour garant de cette terrible menace contre eux les nouveaux oracles, qui sont en cela conformes aux anciens. Que Créon vienne donc ou quelque antre puissant Thébain : il ne gagnera rien sur mon esprit irrité. O Athéniens! et vous, vénérables déesses, protectrices de ces lieux, donnez-moi un asyle, et vous acquerrez un libérateur d'Athènes, et le plus redoutable ennemi de Thèbes.

LE CHŒUR.

Vos discours, OEdipe, et les oracles que vous venez de rapporter, vous rendent, vous et vos filles, respectables à nos yeux ; et, puisque vous nous promettez d'être le bienfaiteur de ce pays, je vais vous donner un témoignage certain de ma bonne volonté pour vous.

ŒDIPE.

Aidez de vos conseils un homme disposé à se prêter à tout.

LE CHŒUR.

Je vous conseille de faire des expiations aux déesses, dont vous venez de profaner le temple.

ŒDIPE.

Apprenez-moi, ô étranger, la manière de faire ces expiations.

LE CHŒUR.

Commencez par puiser de l'eau de la fontaine sacrée avec des mains pures.

ŒDIPE.

Après que j'aurai puisé cette eau des libations ?

LE CHŒUR.

Vous couronnerez les bords et les anses des coupes, habilement travaillées, qui sont auprès de la fontaine.

ŒDIPE.

Sera-ce avec des feuilles ou de la laine, ou autrement ?

LE CHŒUR.

Avec de la laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis.

ŒDIPE.

Que me restera-t-il à faire après cela ?

LE CHŒUR.

Vous ferez vos libations, le visage tourné vers l'orient.

ŒDIPE.

Me servirai-je des vases dont vous me parliez à l'instant ?

LE CHŒUR.

Ils y sont pour cela. Vous verserez de l'eau des trois sources : pour la dernière libation, vous remplirez entièrement une coupe.

ŒDIPE *A COLONE.*



Libations faites aux Euménides.

NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒDIPE.

Que ferai-je de cette coupe pleine ?

LE CHŒUR.

Vous y ajouterez du miel, et point de vin.

ŒDIPE.

Quand ces libations seront finies ?

LE CHŒUR.

Vous offrirez, des deux mains, trois fois neuf branches d'olivier, en adressant une prière aux déesses.

ŒDIPE.

C'est cette prière qu'il m'importe le plus de savoir.

LE CHŒUR.

Nous ne les appelons Euménides, que parce qu'elles daignent se montrer propices et favorables. Adressez-leur donc, ou vous-même, ou tout autre pour vous, vos vœux à voix basse et sans beaucoup de discours, et retirez-vous aussitôt après. Ces cérémonies finies, ô illustre étranger, je m'approcherai de vous sans crainte.

ŒDIPE.

Mes filles, tout ce détail vous regarde.

ANTIGONE et ISMÈNE.

Nous l'avons très-bien compris : nous n'attendons plus que vos ordres.

ŒDIPE.

Pour moi, mon âge et mon état me rendent incapable d'offrir un sacrifice pareil. Qu'une de vous s'en charge : elle pourra suffire seule, avec de la bonne volonté. Je désire seulement qu'on se hâte, et qu'on ne perde pas de temps, pourvu que l'on ne m'abandonne pas ; car mes infirmités ne me permettent plus de rester sans aide, ni sans guide.

ISMÈNE.

Votre fille Ismène, mon père, prend sur elle le soin du sacrifice. Mais je voudrais savoir en quel lieu il doit se faire ?

LE CHŒUR.

Allez à l'autre extrémité de ce bois, vous trouverez-là quelqu'un qui vous indiquera tout ce qui vous sera nécessaire.

ISMÈNE.

Ma chère Antigone, je vous laisse seule auprès de mon père : je vais de mon côté exécuter ses ordres. Nous ne pouvons trop multiplier nos soins ; mais on ne doit jamais faire valoir les peines que l'on prend pour un père.

SCÈNE VII.

LE CHOEUR, OEDIPE, ANTIGONE.

LE CHŒUR.

Je crains, ô étranger, de r'ouvrir des plaies

mal fermées. Je suis néanmoins curieux de savoir le détail de vos malheurs.

ŒDIPE.

De quoi voulez-vous me parler?

LE CHŒUR.

De cette privation affreuse de la vue dont vous êtes affligé.

ŒDIPE.

Je vous en conjure par l'hospitalité dont vous daignez m'honorer, n'allez point à la source de pareilles horreurs; car j'en suis accablé.

LE CHŒUR.

Je voudrais ne rien ignorer des motifs qui vous ont rendu et qui vous rendent encore si célèbre.

ŒDIPE, à Antigone.

Ah! ma fille!

LE CHŒUR.

Ne vous y refusez pas, je vous le demande en grâce.

ŒDIPE.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

Soyez assuré de trouver en nous la juste récompense de la complaisance que vous nous témoignerez à cet égard.

ŒDIPE.

Je suis chargé, ô étranger, des plus grands

crimes ? oui, j'en suis chargé ; mais les dieux me sont témoins que je les commis sans les avoir !

LE CHŒUR.

Qu'entendez-vous par-là ?

ŒDIPE.

Toute une ville entière m'a fait partager, sans que je le susse, une couche qui me rendait coupable du crime le plus affreux.

LE CHŒUR.

Quoi ! Thèbes vous aurait-elle placé dans le lit de votre mère, comme cela se dit de toutes parts ?

ŒDIPE.

Oh ! ne me rappelez pas un souvenir plus cruel que la mort ! Ces deux jeunes vierges sont le fruit de ce funeste hyménée.

LE CHŒUR.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

Oui, les dieux ont à l'innocence attaché l'infamie.

LE CHŒUR.

O dieux !

ŒDIPE.

La même mère nous a donné le jour.

LE CHŒUR.

Le même père peut donc les appeler ses filles et ses sœurs ?

Digitized by Google

ŒDIPE.

Il n'est que trop vrai.

LE CHŒUR.

O infortuné!

ŒDIPE.

Quel abyme de malheurs!

LE CHŒUR.

Où vous êtes tombé!

ŒDIPE.

Sans cependant être criminel.

LE CHŒUR.

Mais n'avez-vous pas osé souiller vos mains?

ŒDIPE.

Jamais ce reproche ne pourra m'être fait à juste titre.

LE CHŒUR.

Quoi donc?

ŒDIPE.

Je me suis laissé placer par une ville entière dans un lit, où plût aux dieux que je n'eusse jamais pris place!

LE CHŒUR.

Mais ne vous êtes-vous pas rendu coupable d'un homicide?

ŒDIPE.

Qu'entendez-vous par-là? de quoi voulez-vous parler?

LE CHŒUR.

Du meurtre de votre père.

ŒDIPE.

Abîmez-moi donc de confusion en rappelant mes deux plus horribles aventures.

LE CHŒUR.

Est-il vrai que vous ayez versé son sang?

ŒDIPE.

Oui, cela est vrai; mais on ne peut me le reprocher.

LE CHŒUR.

Comment?

ŒDIPE.

Non; on ne peut me le reprocher, ma justification est facile

LE CHŒUR.

Comment, vous dis-je?

ŒDIPE.

Écoutez-moi. La mort de Laïus n'est pas plus volontaire que l'inceste que j'ai commis. La loi m'absout, puisque j'ignorais tout ce qui pouvait me rendre coupable.

LE CHŒUR.

Mais voici Thésée, ce fils d'Égée, attiré par le bruit que fait ici votre présence.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE UNIQUE.

LE CHOEUR, THÉSÉE, OEDIPE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

O fils de Laïus, qui vous êtes cruellement privé de la lumière, vos malheurs ont retenti jusqu'au sein de mon palais [1] : vous ne pouvez

[1] Rien n'est plus touchant que la manière dont Phénix, dans la tragédie de M. Ducis, annonce à Admète l'arrivée d'OEdipe auprès du temple des Euménides :

Seigneur, vers ces cyprès, vers ces rochers arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil, tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, par ses soins généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte :
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille;
Et tout enfin, Seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit, dont vous m'avez parlé.

m'être inconnu, et depuis que je suis en route pour venir vous trouver, je n'entends parler que de vous. Il m'est facile dans ce moment de vous reconnaître à votre air, et par les traces de la cruauté que vous avez exercée sur vous-même. C'est, ô infortuné OEdipe ! la plus tendre pitié qui me fait accourir à votre secours : dites-moi avec confiance ce que vous désirez de moi, ce que je pourrais faire pour vous et pour votre jeune et infortunée compagne. Il faudrait que la chose fût impossible, si vous me trouviez insensible à vos vœux. Car je me rappelle fort bien que j'ai passé comme vous par les plus cruelles épreuves. Mon enfance, comme la vôtre, a été confiée à des mains étrangères, hors de ma patrie; contraint d'errer moi-même, exposé à mille dangers, j'ai trop appris, par mes propres maux, à devenir sensible aux infortunes d'autrui. Je me suis fait une loi d'être le protecteur des étrangers et des malheureux, persuadé, comme je le suis, que, selon le cours des choses humaines, je peux redevenir malheureux; car rien n'est moins assuré que ce que nous prépare le jour qui doit suivre.

ŒDIPE.

Thésée, la noblesse et la beauté de vos sentimens se manifestent dans le peu de paroles que vous venez de m'adresser. Les informations que

vous avez prises à mon sujet m'épargnent le triste récit que j'aurais à vous faire de ce que je suis, de mon origine et de ma famille; et, sans me permettre d'entrer dans le détail affligeant pour moi des motifs qui peuvent toucher votre pitié, vous exigez seulement que je vous expose en peu de mots mes besoins.

THÉSÉE.

Ne différez donc pas de me les faire connaître.

ŒDIPE.

Je viens mettre en votre possession mon triste corps qui n'offre rien de précieux aux regards, quoique vous deviez vous en promettre les plus grands avantages.

THÉSÉE.

Et quels sont-ils?

ŒDIPE.

Vous le saurez avec le temps; le moment n'est pas encore venu.

THÉSÉE.

Mais quand connaîtra-t-on publiquement le prix de votre bienfait?

ŒDIPE.

Ce n'est qu'après mon trépas, et lorsque vous m'aurez accordé un tombeau.

THÉSÉE.

« Quoi! vous songez à un tombeau, et vous » négligez le soin de vos jours! »

ŒDIPE.

Tous les services que vous pourriez me rendre se bornent là désormais.

THÉSÉE.

« Vous contentez-vous d'un si léger service ? »

ŒDIPE.

Au reste, voyez : je vous préviens qu'il en coûtera des combats.

THÉSÉE.

Parlez-vous de vos enfans et de moi ?

ŒDIPE.

Thèbes me redemandera.

THÉSÉE.

« Mais si elle vous redemande, il ne vous con-
» vient pas de vivre en exilé ? »

ŒDIPE.

L'ingrate patrie m'a banni lorsque je songeais le moins à la quitter.

THÉSÉE.

Dans l'infortune, la vengeance n'aboutit qu'à de vains efforts.

ŒDIPE.

Attendez un moment, et ne me condamnez pas sans m'entendre.

THÉSÉE.

Parlez, en effet, pour que je ne sois pas exposé à prononcer sans connaissance de cause.

ŒDIPE.

« Ah ! Thésée, vous voyez un roi accablé sous » le fardeau de mille maux.

THÉSÉE.

» Parlez-vous de vos anciens malheurs, dont...

ŒDIPE.

» Non ; ceux-là font l'entretien de toute la » Grèce.

THÉSÉE.

» Quoi donc? et quels maux plus funestes sont » tombés sur vous?

ŒDIPE.

» La douleur d'être, par mes propres enfans, » chassé de ma patrie, sans espoir d'aucun retour, » comme un parricide.

THÉSÉE.

» Mais ils songent à vous rappeler.

ŒDIPE.

» Un oracle les y contraint.

THÉSÉE.

» Qui craignent-ils?

ŒDIPE.

» Vous. Athènes leur sera funeste.

THÉSÉE.

» Hé, qui causerait cette révolution?

ŒDIPE.

» Cher Thésée, les dieux seuls sont exempts des » vicissitudes. Tout vieillit, tout meurt : le temps, » d'une main toute-puissante, confond et renverse » tout. La terre perd insensiblement sa fécondité. » L'âge enlève aux corps leur force et leur vigueur. » La fidélité même expire; et de ses cendres naît » la perfidie. Le même esprit n'unit pas toujours les » amis et les alliés. Ce qui avait plu devient dé- » sagréable et reprend ensuite sa première grâce. » Tout change. Thèbes et Athènes sont aujourd'hui » alliées et tranquilles. Mais un jour viendra, et » les années en se succédant l'amèneront enfin, » jour fatal où la discorde, brisant les nœuds de » cette heureuse union, fera d'un sujet léger la ma- » tière d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, ou » Jupiter et Apollon ne sont pas dieux, ou comptez » que mes froides cendres seront arrosées de sang » thébain. Mais ne tirons pas le voile, et respec- » tons les divins secrets. Je reviens à ma demande : » conservez seulement la foi donnée; et si les dieux » sont fidèles, apprenez qu'Athènes ne se repen- » tira pas d'avoir donné asyle à un étranger tel » qu'OEdipe. »

LE CHŒUR.

Nous l'avons entendu tenir les mêmes discours en arrivant.

THÉSÉE.

« D'après cela, se pourrait-il qu'on dédaignât » une pareille alliance? Cet autel consacré à l'hos- » pitalité, et si cher à notre culte, ne le permet- » trait pas. Les vénérables déesses ont elles-mêmes » donné un asyle à OEdipe qui les implorait. Il » rend d'ailleurs à mes états et à moi un service » trop signalé pour le refuser de la main d'un héros » tel que lui. Je lui décerne donc le droit d'asyle » dans mon royaume. Choisissez, OEdipe, ou de » fixer ici votre demeure, et je charge ses habitans » d'être vos défenseurs, ou de me suivre dans mon » palais. Je vous laissse le choix; et c'est ainsi que » Thésée tâche de reconnaître et mériter vos » faveurs. »

ŒDIPE.

O dieux! reconnaissez de si généreux soins!

THÉSÉE.

Lequel préférez-vous des deux partis que je vous propose? Venez-vous dans mon palais?

ŒDIPE.

N'étant pas libre dans mon choix, je me fixe ici.

THÉSÉE.

Je ne m'opposerai à rien de ce que vous désirez: mais que prétendez-vous faire ici?

ŒDIPE.

M'y venger des outrages des Thébains.

THÉSÉE.

Je compte toujours sur les avantages que nous procurera votre présence en ces lieux.

ŒDIPE.

Ne doutez point de l'effet de mes promesses, si vous êtes fidèle aux vôtres.

THÉSÉE.

Je suis incapable de vous trahir et de manquer à mes engagemens.

ŒDIPE.

Aussi ne veux-je point, selon l'usage, vous lier par des sermens.

THÉSÉE.

Ma seule parole en effet est plus sacrée que les sermens les plus solennels.

ŒDIPE.

Mais cependant quels sont les moyens que vous emploierez ?

THÉSÉE.

A quel sujet me demandez-vous cela ?

ŒDIPE.

Soyez assuré que les Thébains vont venir m'assaillir de toutes parts.

THÉSÉE.

Je me repose du soin de votre garde sur ces braves Coloniates.

ŒDIPE.

Puis-je en outre vous prier de ne pas m'abandonner ?

THÉSÉE.

Ne vous inquiétez nullement sur tout ce que j'aurai à faire à votre égard.

ŒDIPE.

La crainte est inséparable de pareilles inquiétudes.

THÉSÉE.

Quant à moi, je crois n'avoir rien à redouter.

ŒDIPE.

Savez-vous les menaces ?

THÉSÉE.

Je sais que personne n'osera tenter de vous enlever malgré moi. Toutes les menaces, toutes les atrocités qu'exhale un transport violent, ne laissent dans l'esprit, une fois redevenu calme, que les traces du bruit qu'elles ont produit[1]. C'est ce qui arrivera aux Thébains. Ils réfléchiront sur le

[1] Un moment pousse et rompt un transport violent;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude.
CORNEILLE, *Mort de Pompée*, act. IV, scène Ire.

projet de vous enlever, dont ils se sont vantés, et seront effrayés des difficultés. D'ailleurs, sans que j'aie besoin de vous le représenter, pouvez-vous manquer de confiance, puisque vous êtes ici d'après les ordres d'Apollon même? En un mot, je sais que le seul nom de Thésée, quoiqu'absent, vous mettra à l'abri de tout outrage.

INTERMÈDE.

LE CHOEUR, OEDIPE, ANTIGONE.

STROPHE I.

Les dieux vous ont conduit, ô étranger, dans le séjour le plus délicieux de l'Attique, à Colone, redevable à Neptune des beaux chevaux qu'on y admire. Le rossignol y fait retentir ses doux accens de tous côtés, dans des vallons verdoyans, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver; les vents n'y font point sentir leur bruyante haleine; et les rayons ardens du soleil y sont interceptés par des arbres chargés de fruits et par d'épais feuillages, que des pampres de lierre marient par-tout ensemble. Le riant Bacchus et ses joyeuses compagnes y fixent à perpétuité leur séjour [1].

[1] Voici ce qu'on lit dans Plutarque, au sujet du commencement de cette strophe: Traité, *si l'homme d'âge se doit encore entremetre et mesler des affaires publiques*, ch. IX, p. 240 du 15e vol. de la nouvelle édit. in-8°. Nous allons citer d'après la traduction d'Amyot: « On dit que Sophocle étant appelé en justice par ses

ANTISTROPHE I.

Le narcisse y étale en tout temps, à côté du safran doré, son calice odorant; fleurs qui servirent autrefois de couronne aux grandes déesses [1] : le Céphise [2], par mille canaux divers, promène ses eaux à travers de gras pâturages, et féconde les campagnes. Lieux charmans, lieux enchanteurs, où le chœur des muses vient souvent former le brillant cortége de l'éclatante Vénus.

» propres enfans, qui lui mettoient sus qu'il radotoit, et estoit » retourné en enfance pour son grand aage, afin que, par authen- » ticité de justice, il lui fust baillé curateur, leut, devant les juges, » l'entrée du chœur de sa tragédie que l'on surnomme *OEdipus en Colone*, qui se commence ainsi :

Estranger qui as faict entrée
En cette fertile contrée,
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol fait le boccage
Des vaux verdoyans résonner,
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt sonner.

» Et, pour ce que le cantique en pleut merveilleusement à l'assis- » tance, chacun se leva, l'accompagna et le renvoya jusques en » sa maison, avec grandes acclamations de joye et battements de » mains à son honneur, comme on faisait au sortir du théâtre, » quand il avait fait jouer quelqu'une de ses tragédies. »

[1] Proserpine et Cérès. Les couronnes de la première se faisaient avec le narcisse, et celles de la seconde avec le safran.

[2] L'on conçoit qu'il ne s'agit ici que du Céphise de l'Attique.

Digitized by Google

STROPHE II.

Mais ce qui contribue sur-tout à la gloire de ce lieu délicieux, c'est qu'il produit sans culture et sans soins cet arbre précieux que l'on ne trouve ni dans les vastes plaines de l'Asie, ni dans l'île de Pélops [1], l'olivier, la force des athlètes, la terreur des ennemis et le prix des vainqueurs. Personne, ni jeune, ni vieux, n'a droit de toucher à cet arbre consacré à Minerve et garant de sa protection; et, sans cesse, d'un œil attentif, elle veille, ainsi que Jupiter, à nous le conserver.

ANTISTROPHE II.

Nous ne devons également pas taire la gloire qui rejaillit sur toute l'Attique, par la faveur insigne de Neptune, qui a daigné accorder à Athènes les chevaux, les écuyers et la marine qui lui ont procuré de si magnifiques triomphes. O fils de Saturne, puissant dieu des mers, oui, c'est à vous que les Athéniens sont redevables de la gloire d'avoir les premiers su dompter les coursiers, et se servir habilement de la rame pour voguer sur l'onde avec la vitesse des Néréides.

[1] Le Péloponnèse, presqu'île qui tire son nom de Pélops, fils de Tantale, maintenant la Morée. Les Doriens se rendirent très-puissans dans cette partie de la Grèce : c'est ce qui fait que Sophocle l'appelle ici la *grande île dorique de Pélops*.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

« C'EST à présent, ô Attique! qu'il faut mettre en » œuvre cette valeur si célébrée. »

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il donc, ma fille?

ANTIGONE.

Mon père, je distingue dans l'éloignement Créon, qui arrive avec une suite nombreuse.

ŒDIPE.

O chers Coloniates ! daignez montrer aujourd'hui que vous m'êtes de puissans protecteurs.

LE CHŒUR.

Soyez assuré que vous ne recevrez aucun outrage. Si notre grand âge ne peut vous inspirer de confiance, comptez au moins sur la valeur qui est héréditaire dans ce pays, et que le cours du temps ne peut affaiblir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON, au chœur.

Illustres habitans de ce pays, je suis désolé de voir à votre air l'inquiétude et peut-être les soupçons que vous occasionne ma présence en ces lieux. Je vous prie de vouloir bien m'entendre, et de ne pas concevoir des idées de mauvais augure à mon sujet. Je puis vous protester que je suis incapable des violences dont vous me supposeriez le coupable projet. Un âge avancé ne me permettrait pas de tenter rien de semblable, auprès d'une ville sur-tout qui, dans toute l'Attique, jouit de la réputation de valeur la mieux méritée. Mais je viens, au nom de tous les Thébains, avec les seules armes de la persuasion, tâcher de déterminer OEdipe à rentrer dans ses anciens états; je lui tiens d'assez près pour qu'on n'ait pas dû croire qu'aucun autre pût avoir ou plus d'intérêt ou plus de motifs que moi, pour le toucher et l'émouvoir sur sa triste situation. (*A OEdipe.*) Daignez donc, ô infortuné OEdipe, être sensible à ma démarche; tout le peuple thébain vous redemande; mais je vous redemande moi-même avec d'autant plus d'empressement, à moins que vous ne me supposiez le plus vil des mortels, que j'ai sous mes yeux le tableau affligeant de vos misères. Quoi! à votre âge, en

être réduit aux tristes ressources de l'hospitalité, toujours errant, manquant souvent du nécessaire, enfin n'ayant d'autre appui que le bras d'une jeune princesse, que je n'eusse jamais prévu devoir essuyer les outrages auxquels elle est exposée, depuis qu'elle vous prodigue ses tendres soins! Que de refus n'a-t-elle pas reçus en implorant, pour vous nourrir, les secours d'une avare pitié? A quelles insultes, de la part du premier venu, j'en frémis! n'a-t-elle pas été exposée, elle qui se refuse aux douceurs et aux avantages d'un hymen auquel sa naissance, sa beauté et son âge lui donneraient droit de prétendre[1]? « Malheureux, que ne puis-

[1] Voici le tableau qu'Antigone fait elle-même de sa position, dans l'*OEdipe chez Admète*, de M. Ducis.

ANTIGONE, à OEdipe.

Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai soutenu vos pas; j'ai recueilli vos larmes.
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultans d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule, au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennemis sont miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons consolés l'un par l'autre,

» je cacher cette tache faite à notre nom! Mais elle » est trop publique pour ne pas mériter qu'on nous » la reproche. Je vous conjure donc, au nom des » dieux, cher Œdipe, d'oublier le passé, de re- » venir à Thèbes, et de dérober notre opprobre aux » regards de la Grèce. Content de rendre grâces à » l'humanité de cette ville qui vous a offert son sein, » suivez-nous, et souffrez que la tendresse pour vo- » tre patrie l'emporte sur la reconnaissance pour » Athènes.

ŒDIPE.

« Téméraire et artificieux prince, quel piége » oses-tu me tendre encore? Prétend-t-on me rap- » peler pour me surprendre et me livrer à de nou- » velles indignités? Accablé sous le faix de mes » maux, et abandonné à mon désespoir, je deman- » dai l'exil. Pourquoi me refusâtes-vous alors ce » que je demandais comme une faveur? Pourquoi » attendîtes-vous que ma douleur calmée eût fait » place dans mon cœur à l'amour de la patrie, pour » m'en chasser avec opprobre, sans que le sang » qui nous lie pût amollir votre dureté? A pré- » sent que vous me voyez sous la protection d'un » état florissant, vous employez de trompeuses ca-

L'Univers nous oublie : ah! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbes à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

» resses pour me séduire et m'arracher de son sein, » tant les bienfaits vous coûtent peu, quand on n'est » pas disposé à les recevoir! C'est offrir à un homme » riche des secours qu'on lui a refusés dans l'indi- » gence, et dont il est en état de se passer. Que » penser d'un tel service? Tel est cependant l'offre » que vous osez me faire. » Rien; en apparence, de plus obligeant que votre proposition; mais elle cache les desseins les plus perfides. Je veux les dévoiler à ces braves Coloniates, pour qu'ils connaissent toute la noirceur de votre cœur. « Vous venez » en effet m'enlever, non pour me rendre mon trône, » mais pour me reléguer sur la frontière de Thè- » bes. C'est que vous craignez Athènes et l'effet de » mon séjour dans cette contrée, » d'où sortiront tous les maux qui vous accableront un jour. Non, je ne me prêterai à rien de ce qui pourrait les écarter. Je souhaite que toute l'Attique s'élève pour votre perte. « Oui, mon mauvais démon vous pour- » suivra toujours; et mes fils ingrats n'auront du » pays thébain que le champ de leur combat et de » leur mort. Vous semblé-je plus instruit que vous » des destinées de Thèbes? Vous ne pouvez en » douter, d'autant plus que Jupiter et Apollon » sont mes garants. J'ai pénétré tout le fiel caché » sous vos séduisantes paroles; mais il rejaillira » sur vous, et vous n'aurez pas l'avantage de me » fléchir. Allez, laissez-moi vivre dans ce fortuné

» climat. Mon sort, tout malheureux qu'il est, me
» paraît encore beau puisqu'il fait des jaloux. »

CRÉON.

Pourriez-vous donc croire que votre résistance me serait plus funeste qu'à vous-même?

ŒDIPE.

Je me croirai du moins au comble de mes vœux, si ni moi, ni les étrangers que vous pouvez voir auprès de moi disposés à me mettre à couvert de tout outrage, ne nous laissons séduire par vos trompeuses paroles.

CRÉON.

C'est donc ainsi, ô malheureux, qu'après avoir été toujours ennemi de toute raison dans le cours de votre longue vie, il ne vous reste plus dans votre vieillesse, que la folie en partage?

ŒDIPE.

Vous êtes dur dans vos discours. Au reste vous êtes excusable; car je n'ai encore rencontré aucun homme, quelque sage qu'il fût, à qui il n'échappât quelquefois des expressions peu mesurées.

CRÉON.

Il est en effet bien différent de parler beaucoup, ou de ne parler qu'à propos.

ŒDIPE.

Votre observation est juste; elle a le mérite de la briéveté, et d'être elle-même fort à propos.

CRÉON.

Ce dernier avantage ne peut être senti que par des esprits moins dérangés que le vôtre.

ŒDIPE.

Allez; retirez-vous. Je vous le déclare en présence des nobles étrangers qui m'entendent. Ne restez pas davantage à m'observer, et ne vous arrêtez [1] pas dans le même air que je respire.

CRÉON, aux Coloniates.

Vous avez vu, respectables étrangers, l'accueil qu'il a fait à mes propositions amicales? (*à OEdipe*) Oh! si jamais je vous ai en mon pouvoir....

ŒDIPE.

C'est ce qui n'arrivera point : ces braves Coloniates sont chargés de ma défense.

CRÉON.

Mais on trouvera bien les moyens de vous porter des coups qu'ils ne pourront parer.

[1] J'ai suivi l'interprétation de M. de Vauvilliers sur le mot *ἐφορμῶν*, qu'il dérive de *ἐφορμέω*, *je demeure*, *je m'arréte*. Jusqu'à présent, les interprètes et traducteurs l'avaient fait dériver de *ἐφορμάω*, *je conseille*. D'où il résultait un sens moins analogue à la disposition où doit être OEdipe en répondant aux injures de

ŒDIPE.

Que signifient ces menaces?

CRÉON.

Oui, je vous priverai de l'unique ressource qui vous reste. Je viens de faire enlever une de vos filles, et je vais donner l'ordre pour que celle-ci le soit dans l'instant.

ŒDIPE.

Ah! malheureux, malheureux que je suis!

CRÉON.

Vous allez encore avoir bien plus de sujet de vous récrier.

ŒDIPE.

Ismène est en votre pouvoir?

CRÉON.

Et dans le moment Antigone aura le même sort.

ŒDIPE, aux vieillards.

O généreux étrangers, resterez-vous dans l'inaction? Allez-vous me livrer à ce traître? Vous ne le chasserez pas de votre contrée?

LE CHŒUR.

Étranger, retirez-vous sans délai : ce que vous

Créon. Car alors il faudrait traduire : « Ne restez pas davantage » ici à m'observer, et à me donner des avis sur le lieu où je dois » me fixer. »

avez fait et ce que vous vous proposez de faire n'est ni juste, ni convenable.

CRÉON, à ceux de sa suite.

Voilà le moment de vous saisir d'Antigone, si elle ne veut pas vous suivre de plein gré.

ANTIGONE.

Eh! malheureuse que je suis, à quelle extrémité suis-je donc réduite! Réclamerai-je le secours des dieux ou des hommes!

LE CHŒUR.

Prenez garde, étranger, à ce que vous voulez faire.

CRÉON.

Je ne prétends exercer aucune violence contre cet homme; mais je réclame une princesse de mon sang.

ŒDIPE.

O chefs de cette contrée!

LE CHŒUR.

Etranger, votre procédé est déraisonnable; vous violez ici toute loi.

CRÉON.

Point du tout.

LE CHŒUR.

Comment?

CRÉON.

J'use de mes droits sur une parente.

ANTIGONE.

O Citoyens!

LE CHŒUR.

Quoi donc! étranger, vous ne laisserez-pas cette jeune princesse? Voulez-vous qu'on se mette en devoir de repousser la force par la force?

CRÉON.

Gardez-vous en.

LE CHŒUR.

Soyez assuré que nous ne suivrons pas votre conseil, si vous ne vous rendez à nos représentations.

ŒDIPE.

Athènes elle-même se chargera de venger les outrages que vous me ferez.

LE CHŒUR, à OEdipe.

C'est ce que nous lui avons déjà représenté.

CRÉON, au chœur qui retient de force Antigone.

Ne retenez pas plus long-temps cette jeune personne.

LE CHŒUR.

Nous n'avons point d'ordre à recevoir de vous.

CRÉON.

Ne la retenez pas, vous dis-je.

LE CHŒUR.

Et moi, je vous dis de vous retirer d'ici. O ha-

bitans de cette contrée, accourez à mon secours; accourez, et venez vous opposer à la violation de votre territoire.

ANTIGONE.

O Coloniates, chers Coloniates, voilà qu'on m'entraîne.

ŒDIPE.

Où es-tu donc, ma chère fille?

ANTIGONE.

On m'emmène malgré mes cris et mes efforts.

ŒDIPE.

O ma chère fille, prends ma main.

ANTIGONE.

Je ne le puis pas.

CRÉON, à ceux de sa suite.

L'éloignerez-vous enfin?

SCÈNE III.

CRÉON, OEDIPE, LE CHOEUR.

ŒDIPE.

O malheureux, malheureux que je suis!

CRÉON.

Vous voilà enfin seul, et dorénavant vous n'aurez plus vos deux filles pour guider et soutenir vos pas chancelans. Nous verrons maintenant com-

ment vous viendrez à bout d'humilier votre patrie et vos amis; eux dont j'ai assez respecté les sentimens qui vous les attachent, pour condescendre à leurs désirs, jusqu'à me charger, tout roi que je suis, de vous engager à revenir parmi eux. Le temps viendra, je n'en doute pas, que vous vous repentirez de votre opiniâtreté, qui a toujours affligé ceux qui prenaient à vous un véritable intérêt. Asservi à vos ressentimens, vous ne prenez jamais que des moyens fâcheux et funestes à vous-même.

LE CHŒUR, à Créon qui veut s'en aller.

Ne vous éloignez pas, étranger.

CRÉON, il croit qu'on veut lui faire violence.

Prenez garde de me faire ici aucune violence.

LE CHŒUR.

Mais je ne vous permettrai pas d'enlever ces deux jeunes personnes confiées à ma garde.

CRÉON.

Vous m'obligerez à porter mes vues plus loin, et à vous donner une plus ample matière de vous récrier.

LE CHŒUR.

Quelles seraient donc vos prétentions?

CRÉON.

Je ne vous laisserai pas même Œdipe.

LE CHŒUR.

Vous oseriez?...

CRÉON.

Sachez que dans l'instant j'en viendrai à bout, si je n'y trouve les plus puissans obstacles...

ŒDIPE.

Tu oserais, impudent, mettre les mains sur moi?

CRÉON.

Vous ferez mieux de vous taire.

ŒDIPE.

Non, je ne me tairai pas; et les déesses de ces lieux, qui exigent le plus religieux silence, ne m'empêcheront pas elles-mêmes de charger d'imprécations un monstre comme toi, qui m'enlève la seule ressource qui me restait. Oh! plaise au soleil, cet œil de la nature, que tu sois exposé, toi et toute ta postérité, à être vu de chacun des tiens, pendant une longue vieillesse, languissant et accablé des mêmes maux qui m'oppriment!

CRÉON.

Vous voyez, généreux Coloniates!....

ŒDIPE.

Oui, ils sont témoins de ce qui se passe entre nous; et ils voient que de simples menaces sont là

seule vengeance que je tire des outrages réels que tu me fais.

CRÉON.

Je ne suis plus maître de moi-même. Ses discours m'irritent au point de me donner assez de force pour l'enlever moi seul malgré mon âge.

ŒDIPE.

Oh! quel comble de malheurs!

LE CHŒUR.

Quelle est votre témérité, ô étranger, si vous êtes venu avec de pareilles dispositions?

CRÉON.

Oui, je me suis proposé d'enlever ce vieillard.

LE CHŒUR.

Si vous y réussissiez, je renoncerais à croire à la gloire d'Athènes.

CRÉON.

La justice favorise tous les jours les projets du plus faible, contre la violence du plus fort.

ŒDIPE.

Vous l'entendez?

LE CHŒUR.

Il peut dire ce qu'il voudra : il ne réussira pas.

CRÉON.

Les dieux seuls peuvent prononcer sur le succès.

LE CHŒUR.

C'est nous outrager que de parler ainsi?

CRÉON.

J'en conviens; mais il faut le souffrir.

LE CHŒUR.

O peuple, ô chefs de cette contrée, accourez, hâtez-vous! l'injure est portée à son comble.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Que signifient les cris que j'entends? Qu'y a-t-il? Dites-moi qui a pu vous effrayer au point de me forcer à interrompre le sacrifice que j'offrais à Neptune, dieu protecteur de cette contrée? Je suis accouru avec une précipitation forcée pour être instruit et vous secourir.

ŒDIPE.

O Thésée (car je reconnais votre voix), mon unique soutien, défendez un roi outragé jusque dans vos états.

THÉSÉE.

Que voulez-vous dire? Parlez. Par qui avez vous été outragé?

ŒDIPE.

Par ce Créon, que vous devez voir auprès de

vous, qui vient de m'enlever mes deux filles, ma dernière resssource.

THÉSÉE.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

Le récit fidèle du surcroît de malheurs qui vient de m'accabler.

THÉSÉE.

Je ne souffrirai pas que vous soyez ainsi outragé dans mes états. (*A ceux de sa suite.*) Que quelqu'un de vous aille promptement au lieu prochain où j'offrais un sacrifice ; qu'il y rassemble à la hâte quelque cavalerie et quelque infanterie ; que tout le peuple accoure sans ordre au lieu le plus propre pour fermer les issues et couper le chemin aux ravisseurs. Je ne veux point avoir promis à ce respectable étranger une protection vaine et trompeuse. Allez, exécutez mes ordres sans délai ; et, si dans ce moment je ne retenais les mouvemens de colère dont je suis agité contre cet audacieux, je tirerais vengeance, tout à l'heure, sur lui-même, de sa témérité. Mais contentons-nous de lui faire sentir que nous pouvons autant que lui. Oui, je jure qu'il ne jouira point du fruit de son attentat. (*A Créon.*) « L'action que vous venez de faire est offensante » pour moi, et peu digne de votre rang et de votre » patrie. Quoi! entrer dans une ville gouvernée » par de sages lois, et en violer l'équité par la

» violence et par le rapt! Avez-vous donc pensé » que l'Attique fût un état rempli d'esclaves ou de » lâches? M'avez-vous regardé moi-même comme » un roi peu respectable? Ce n'est point à Thèbes » que vous avez puisé de si pernicieuses maximes. » Les Thébains sont trop amateurs de la justice; » et, quand ils sauront que Créon est venu dans » l'Attique bouleverser les lois, profaner les sacrés » asyles, et enlever des supplians déjà trop malheu- » reux, ils n'auront garde d'approuver un sem- » blable attentat. » Avec les plus justes raisons du monde, je ne me fusse jamais comporté ainsi sur votre territoire. J'aurais su respecter vos lois. Votre conduite est un opprobre pour votre patrie, et pour vous chez qui elle montre que la sagesse n'a pas suivi le progrès des années. Je vous l'ai déjà dit, je le répète : ordonnez qu'on me ramène dans l'instant les deux jeunes filles d'OEdipe, à moins que vous ne consentiez à rester ici en otage. Je ne vous parle que d'après une résolution fermement prise.

LE CHŒUR.

Voyez, ô étranger, à quoi vous réduisent vos procédés. Votre noble origine ne vous met point à l'abri de l'infamie que l'on peut vous reprocher.

CRÉON.

O fils d'Egée, je n'ai pas eu de l'Attique l'idée

défavorable que vous m'imputez, et ce n'est point de moi-même et sans aveu, que j'ai exécuté mon projet. Je n'ai jamais pu croire que cet état, ému d'une pitié rare, voulut retenir des personnes de mon sang malgré moi, ni donner retraite à un incestueux et un parricide. J'ai toujours pensé que l'Aréopage, conduit par les lois les plus sages, ne permettrait jamais que des vagabonds se mêlassent au milieu des citoyens d'Athènes. C'est d'après cette idée, que j'ai cru pouvoir me saisir de ma proie; et, sans les imprécations d'OEdipe contre ma famille, je ne me fusse peut-être point encore porté à ces extrémités : les injures m'ont fait oublier la modération; car la vengeance est de tout âge : la mort seule nous rend insensibles à tout. Maintenant que vous savez les motifs de ma conduite, faites ce que vous voudrez. La justice de ma cause ne me rendra pas plus fort, seul, comme je le suis, contre une multitude entière. Mais, malgré mon âge, je repousserai, autant qu'il sera en moi, la force par la force.

ŒDIPE.

Sur qui, imprudent, prétends-tu faire retomber les injures que tu viens de nous faire entendre? N'as-tu pas à craindre qu'on t'en fasse rougir aussi bien que moi [1]? Tu triomphes de m'objecter des

[1] Il ne faut pas oublier que Jocaste, mère et épouse d'OEdipe, était sœur de Créon.

meurtres, des incestes, des malheurs, comme si j'y avais trempé volontairement? Peut-on se dissimuler que j'aie été la triste victime, qui aurait payé pour toute notre famille à la justice des dieux peut-être depuis long-temps irrités? Car j'ose défier qu'on puisse me reprocher, à moi en particulier, aucune action qui ait attiré tous ces malheurs. Dis, par exemple, si je dois répondre de la mort de mon père? Les oracles lui ont prédit qu'il périrait de la main d'un de ses fils. Je n'étais pas encore né pour lors, pas même formé dans le sein de ma mère. Le moment fatal de voir le jour, luit enfin pour moi, j'acquiers de la vigueur avec un peu d'âge; je rencontre mon père; j'en viens aux mains avec lui, il succombe; je ne puis ni ne dois le reconnaître : quel est donc mon crime? Quant à ma mère, tu ne rougis point de m'obliger à parler du malheur que j'ai eu d'en faire mon épouse? C'était ta sœur. Tu veux donc que j'en parle? Hé bien! j'en parlerai, puisque tu n'as pas craint de souiller ta bouche de toutes sortes d'horreurs. Elle m'a donné le jour, oui, elle m'a donné le jour. « C'est à mon insu et au sien, qu'elle a » donné des fils à son fils. Le seul souvenir m'en » fait frémir d'horreur! et c'est de sang froid que » tu as l'audace de m'accabler d'un reproche dont » la honte retombe sur elle et sur toi. » Oui, je l'ai épousée sans le savoir; je n'en parle qu'avec

les plus vifs regrets, et je n'ai point à redouter qu'on puisse me traiter, à plus juste titre, d'incestueux que de parricide. Au reste, pour ma justification je n'ai qu'une seule chose à te demander. Quel parti prendrais-tu, si tu voyais venir fondre tout à coup sur toi quelqu'un qui voulût t'arracher la vie? Étoufferais-tu le premier mouvement de la vengeance, pour t'informer si l'assassin ne serait pas ton père? Ah! la réclamation de ce sentiment, si peu que tu tiennes à la vie, serait bien faible contre la pressante nécessité de la défendre. Les destins ont cependant voulu que telle ait été ma position : j'en attesterais mon père lui-même, s'il était parmi nous. Vois donc, avec la liberté que tu prends de me faire toutes sortes de reproches devant ces étrangers, comme tu es fondé à me les faire? J'aime bien après cela t'entendre, te faisant parade de principes d'équité, louer Thésée, et rendre hommage à la sagesse des lois par lesquelles Athènes est gouvernée. Et pourquoi oublies-tu de faire des sujets de Thésée un éloge qui leur est particulièrement dû? Ignores-tu que nulle part les dieux ne sont honorés avec autant de dévouement qu'en ce pays, d'où tu te proposes d'arracher un vieillard malheureux et suppliant, pour le mettre en ton pouvoir, ainsi que ses filles, dont tu t'es emparé? Mais j'ose avoir quelque confiance dans les déesses protectrices de ces lieux, et accoutumées à se mon-

trer propices aux prières qui leur sont adressées. Je vais implorer leur puissante assistance, et les supplier d'accorder aux braves citoyens qui m'ont donné l'hospitalité, de soutenir la haute opinion dont ils ont toujours joui, et que le roi seul paraîtrait ignorer.

LE CHŒUR.

Quelle noblesse de sentimens, seigneur, dans cet étranger? De combien de malheurs il a été assailli, et qu'il mérite bien de trouver des protecteurs!

THÉSÉE.

Mais ne nous arrêtons pas à ces éloquens discours. Les ravisseurs des filles d'OEdipe ne perdent pas ainsi leur temps.

CRÉON.

Qu'exigez-vous dans ce moment de moi, qui suis destitué de tout soutien?

THÉSÉE.

Passez de ce côté, je vais vous suivre. Je veux que vous me montriez les faibles compagnes de ce vieillard, si vous les faites garder dans quelqu'endroit prochain; car, si on les emmène, je puis me reposer du soin de les ramener sur ceux que j'ai chargés de mes ordres à cet effet; et jamais ces indignes ravisseurs ne seront tentés de se savoir gré d'avoir osé former et exécuter l'infâme projet de

s'évader avec leur proie [1]. Marchez le premier ; et sachez que vous êtes réduit au sort que vous faites subir aux autres ; en les privant de la liberté, vous perdez la vôtre. On ne jouit pas long-temps du fruit d'une conquête injuste. C'est ce que vous allez éprouver par vous-même. Je pense bien cependant que vous n'en serez pas venu aux excès que vous vous êtes permis, sans l'assurance d'être soutenu dans l'exécution d'un pareil projet. C'est ce qui me reste à examiner, parce que je ne dois pas exposer une ville entière à tomber dans les embûches qui lui seraient tendues par un seul homme. Vous comprenez cela sans doute. Vous parais-je assez bien juger de la circonstance présente, et des dispositions où vous deviez être lorsque vous méditiez votre entreprise ?

CRÉON.

Je n'ai rien à vous répondre. Vous avez droit de tout dire ici. Je saurais ce que j'aurais à faire, si j'étais à Thèbes.

THÉSÉE.

Allez, allez, gardez vos menaces pour un autre temps. Pour vous, OEdipe, restez ici sans aucune inquiétude ; et soyez assuré que je vais tout mettre en œuvre pour vous rendre vos filles, à moins que

[1] J'ai suivi le sens très-clair que présente l'interprétation de Mugde.

la mort ne vienne m'arrêter dans l'exécution de mes desseins.

ŒDIPE.

O Thésée, que les dieux daignent récompenser la noblesse de vos sentimens, et la justice que vous m'accordez!

INTERMÈDE.

LE CHOEUR, OEDIPE.

STROPHE I.

Que ne puis-je me transporter dans le lieu que le bras des vaillans combattans va faire retentir du cliquetis des armes! J'envie le bonheur de tout ce qui sera témoin des coups violens qu'ils vont se porter : soit que l'action se passe auprès du temple d'Apollon, soit qu'elle se passe sur les rivages qui réfléchirent autrefois la lumière des torches ardentes de Cérès, où les vénérables prêtresses initient les mortels aux sacrés mystères, célèbres par le secret le plus inviolable recommandé aux prêtres qui y sont préposés sous le nom d'Eumolpides. C'est là, oui c'est là, je l'imagine, que le courageux Thésée et les ravisseurs des deux jeunes princesses qui n'ont encore connu aucun époux, vont faire entendre leurs cris bruyans.

ANTISTROPHE I.

Peut-être qu'ils ne se rencontreront qu'auprès d'OEgalée, dans le canton occupé par la tribu

Æantide? Mais combattront-ils à cheval ou sur des chars? Au reste, de quelque manière qu'ils viennent à se heurter, l'étranger succombera; il cédera à la valeur des habitans, et encore plus à celle que Thésée a héritée de ses ancêtres. Déjà je vois les chevaux parés de leurs harnois éclatans, et tous les habitans de ce canton, dévoués au culte de Minerve et de Neptune, fils chéri de Rhée, se hâter de monter leurs coursiers pour s'avancer au combat.

STROPHE II.

L'affaire est-elle engagée, ou est-elle différée? Il me semble déjà voir Créon nous ramener Antigone, princesse malheureuse, et malheureuse par ses plus proches. Hélas! Jupiter seul accorde les heureux succès; je ne puis que les augurer. Que n'ai-je en ce moment l'aile de la colombe! D'un vol rapide je me porterais dans les airs au-dessus des combattans, pour y observer si je ne suis point trompé dans mes espérances.

ANTISTROPHE II.

O Jupiter, souverain des dieux, dont les regards se portent par-tout, remplissez nos chefs de courage pour que la victoire leur soit facile! Soyez-leur favorable aussi, ô vous belliqueuse Minerve, vénérable fille de Jupiter; vous, Apollon, et vous, Diane, sa sœur, qui d'un pas léger aimez

à presser le cerf, remarquable par sa vîtesse et par la couleur tachetée de sa peau. Réunissez tous votre puissante protection en faveur de ce pays et de ses généreux habitans.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, OEDIPE.

LE CHŒUR.

O ÉTRANGER, vous ne pourrez à présent m'accuser de vous donner de vaines et trompeuses espérances. J'aperçois les princesses vos filles qui accourent ici : les voici.

ŒDIPE.

Où sont-elles?.... Répétez?.... Quoi?....

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTIGONE, ISMÈNE, THÉSÉE.

ANTIGONE.

O mon père, mon père, que nous serions heureuses si vous pouviez voir le bienfaiteur qui nous ramène auprès de vous!

ŒDIPE.

O mes filles! est-ce bien vous?

ANTIGONE.

Oui, nous-mêmes. Nous devons notre retour à la valeur de Thésée et des braves combattans qu'il avait sous ses ordres.

ŒDIPE.

Approchez, mes chères filles; qu'il me soit permis de vous presser entre mes bras. Hélas, je me croyais pour toujours privé de ce bonheur.

ANTIGONE.

Qu'il nous est doux de nous rendre à vos vœux!

ŒDIPE.

Approchez, où êtes-vous donc?

Antigone et Ismène se jettent dans les bras d'OEdipe.

ANTIGONE.

Nous voici, nous voici toutes deux.

ŒDIPE.

O chers rejetons!

ANTIGONE.

Tout est cher à un père.

ŒDIPE.

O mon unique ressource [1]!

ANTIGONE.

Bien faible pour vos malheurs.

[1] Dans l'*OEdipe chez Admète*, Antigone parle ainsi à OEdipe, qu'un habitant venait d'outrager indignement.

. . . . Mon père, entends ma voix!
Reçois encor mes soins pour la dernière fois;
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille.

ŒDIPE.

J'embrasse ce que j'ai de plus cher au monde. Il me semble que le poids de mes malheurs est plus supportable : maintenant la mort même n'a plus rien d'effrayant pour moi. Soutenez-moi, mes chères filles, chacune de votre côté; ne me quittez pas un instant, et procurez quelque calme à un infortuné proscrit et chassé de sa patrie. Mais faites-moi un récit court de ce qui vient de se passer; il sied à votre jeunesse de parler en peu de mots.

ANTIGONE.

Nous ne pouvons mieux vous satisfaire de toutes manières, qu'en vous priant d'écouter Thésée, notre libérateur.

ŒDIPE, à Thésée.

Pardonnez, noble étranger, si ma reconnaissance n'éclate qu'après avoir donné un libre cours à ma tendresse. Hélas! je le sais parfaitement, le plaisir que je goûte en cet instant, c'est à vous seul et point à d'autres que j'en suis redevable. Oui, vous-même et aucun autre mortel n'a le droit de se glorifier d'avoir rendu la liberté à mes filles. Plaise aux dieux de combler les vœux que je forme pour vous en particulier et pour toute cette contrée; car je n'ai trouvé nulle part autant de sensibilité, d'équité et de fidélité qu'ici. Je rends témoignage

à des sentimens dont j'ai fait l'heureuse expérience.

La consolation dont je jouis, je vous la dois et ne la dois à nul autre. Daignez donc, ô prince généreux, me donner votre main, et souffrez, s'il est possible, que je vous embrasse. Mais que dis-je, hélas! Hé quoi! un profane, un coupable comme moi, oserait porter ses mains sur un homme qui n'a rien à se reprocher de tout ce qui traîne ordinairement après soi la misère et l'infortune? Non, je ne prendrai pas avec vous.... Non, certes, je ne peux me permettre une telle liberté. Mes filles seules, compagnes de mes malheurs, doivent me témoigner qu'elles les partagent avec moi. Recevez donc mes remercimens sans vous approcher davantage, et continuez d'en user à mon égard avec cette bonté équitable dont jusqu'à présent j'ai tant à me féliciter.

THÉSÉE.

J'ai admiré, sans en être étonné, et sur-tout, sans en être offensé, le plaisir que vous avez eu de vous entretenir avec vos filles, et l'empressement que vous leur avez témoigné de les entendre avant moi. Vous pouvez m'en croire; je cherche moins à me distinguer par de belles paroles, que par mes actions. Je viens de vous en donner la preuve. J'ai accompli tout ce que je vous a

sais qu'une seule chose ; c'est que, d'après ce qu'on me dit, il demande à vous voir en particulier.

ŒDIPE.

Que veut dire cela ? l'endroit où il s'est réfugié indique assez une affaire grave et sérieuse.

THÉSÉE.

Son projet est de vous entretenir, et de se retirer en sûreté.

ŒDIPE.

Mais quel peut-être un homme qui prend ainsi la précaution de se mettre sous la protection des dieux ?

THÉSÉE.

Rappelez-vous si vous n'auriez pas à Argos quelque parent jaloux de vous entretenir.

ŒDIPE.

O prince, digne de toute ma reconnaissance, restez auprès de moi !

THÉSÉE.

Mais qu'avez-vous ?

ŒDIPE.

Ne me le demandez pas.

THÉSÉE.

Qu'est-ce qui peut vous faire parler ainsi ?

ŒDIPE.

Vous venez de me mettre sur la voie de reconnaître l'homme dont vous me parlez.

THÉSÉE.

Quel est son nom ? et qu'aurais-je à lui reprocher à mon tour ?

ŒDIPE.

O Thésée, c'est mon fils ! ce fils que j'abhorre, le seul avec qui je frémisse d'avoir un entretien.

THÉSÉE.

Quoi ! vous ne pourriez l'entendre, et lui refuseriez ce qu'il vous demanderait ? d'où viendrait pareille répugnance ?

ŒDIPE.

O prince, la voix d'un tel fils doit être odieuse à un père. Ah ! ne me contraignez pas, je vous en conjure, de me prêter à ses désirs.

THÉSÉE.

Cependant, voyez auparavant si je puis me dispenser de vous en faire une loi. Le respect dû au dieu qu'il invoque ne l'exige-t-il pas ?

ANTIGONE.

Mon père, permettez-moi, malgré ma jeunesse, de vous faire des observations qui me sont dictées par mon cœur. Ne vous opposez pas aux désirs de Thésée, et à la volonté de Neptune. Souffrez que

notre frère vienne se jeter à vos genoux. Soyez assuré qu'on ne vous forcera point à des partis qui ne vous conviendraient pas. Que craignez-vous de l'entendre? On fait souvent, en s'expliquant, les plus heureuses découvertes. Vous êtes son père: c'est pourquoi, eût-il commis contre vous les plus grandes horreurs, vous ne devez pas user de représailles à son égard. Recevez-le donc. Vous n'êtes pas le seul qu'un juste courroux anime contre ses propres enfans. Pourquoi les vôtres, comme ceux de tant d'autres, ne seraient-ils pas sensibles aux tendres avertissemens de leurs amis? Pour vous faire comprendre les suites fâcheuses d'une opiniâtreté à laquelle on s'abandonne sans réserve, ai-je besoin de vous rappeler tous les maux qu'ont attirés sur vous les auteurs de vos jours? Vous en avez une preuve trop frappante dans la privation affreuse de la vue, à laquelle vous vous êtes réduit. Enfin, cédez à nos instances : car il est honteux de laisser long-temps attendre ce qu'on a droit de demander; et il le serait encore plus pour vous de refuser un service après en avoir reçu vous-même.

ŒDIPE.

Mes chères filles, il m'est doux de céder à vos instances : non, je n'ai rien à vous refuser. (*A Thésée.*) Je vous prie seulement, Thésée, si cet étran-

Digitized by Google

ger m'approche, de ne pas souffrir qu'il se rende maître de ma personne.

THÉSÉE.

Il suffit que vous me le recommandiez une fois, respectable vieillard. Je ne le dis pas pour me faire valoir; mais sachez que vous resterez ici sain et sauf, tant que quelque divinité prendra soin de mes jours.

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté THÉSÉE qui s'est retiré.

LE CHŒUR.

STROPHE.

J'ose affirmer qu'on doit regarder comme un homme dangereux quiconque se détermine, au mépris de l'aimable médiocrité, à suivre les lois impérieuses d'une ambition déréglée. Par exemple, n'y aurait-il pas de la folie à désirer une longue suite d'années qui ne s'accumulent qu'avec les infirmités? Non, il ne peut y avoir de vrai bonheur pour celui qui ne sait pas modérer des désirs insatiables, dont le cruel aiguillon tourmente et presse jusqu'à cet âge, où le sentiment émoussé ne goûte plus ni les douceurs de l'hyménée, ni les sons flatteurs de la lyre, ni les mouvemens joyeux de la danse; jusqu'à la mort, en un mot [1].

[1] La Fontaine a dit, *la mort en somme*. Mais non-seulement il

ANTISTROPHE.

C'est un bonheur de ne pas naître, ou de rentrer dans le néant aussitôt qu'on a vu la lumière du jour [1]. Car on n'a pas plutôt touché au temps où la jeunesse sème notre vie d'écueils, que tous

a rendu l'expression du poëte grec; il s'est même approprié l'idée de cette strophe (*Fables choisies*, liv. VIII, fab. Ire, *la Mort et le Mourant*). Voici la manière dont *la mort* réplique au *mourant* qui se plaint d'être trop précipitamment contraint de partir :

Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe;
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus;
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

[1] C'était la façon de penser de Théognis de Mégares. Voici sa pensée, rapportée par Plutarque (*Des communes conceptions des stoïques*, traduction d'Amyot) : « Ils réputent totalement le poëte Théognis, homme de bas, lâche et vil courage, parce qu'il dit :

Pour pauvreté fuir et éviter,
En pleine mer se fault précipiter,
Voire du haut des rochers plus sublimes.

Voyez les *conseils de Théognis*, édition de M. Brunck, dans son charmant recueil, intitulé : *Gnomici poetæ græci*, page 6, v. 117.

Ausone a renfermé la pensée de Théognis dans un seul vers latin.

Non nasci esse bonum, aut natum cito morte potiri.

les maux fondent en foule sur les misérables mortels. De quel genre d'affliction, en effet, ne sont-ils pas assaillis ? ils se voient de toutes parts entourés de tous les fléaux divers ; trahisons, durs travaux, malédictions. A travers ce torrent de maux ils parviennent à la vieillesse qui est un mal mille fois plus fâcheux encore. Alors, sans frère, sans ami, sans soutien, ils n'ont plus que l'expression de leur misère à faire entendre [1].

Tel est cependant le sort que nous partageons tous avec cet infortuné OEdipe : semblable à un rocher au milieu d'une mer orageuse, continuellement battu par les flots mugissans, il est accablé de toutes sortes de calamités qui fondent sur lui de l'orient, de l'occident, du midi et du haut des monts Riphées.

[1] M. Ducis a imité ainsi cette antistrophe, en mettant ces vers dans la bouche d'OEdipe, s'adressant à Antigone :

D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes ;
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau ;
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, OEDIPE, POLYNICE, dans l'éloignement; LE CHOEUR, ISMÈNE.

ANTIGONE.

Mon père, nous voyons cet étranger qui approche seul, en tremblant et les larmes aux yeux.

ŒDIPE.

Quel est cet étranger?

ANTIGONE.

C'est celui sur qui nous avons jeté nos conjectures. Le voici, c'est Polynice lui-même.

POLYNICE, à ses sœurs.

Malheureux que je suis! que ferai-je, mes chères sœurs? pleurerai-je d'abord mes malheurs ou les vôtres, ou ceux de mon père? Ciel! dans quel triste état je le retrouve avec vous, accablé sous le poids des ans! comme la misère et l'infortune ont changé son visage! Quoi! sa tête, déjà privée de la vue, n'a, pour se défendre des injures de l'air, que quelques cheveux épars, triste jouet des vents? Dans une situation aussi misérable, quelle peut être sa nourriture? Oh! mon père! je m'aperçois trop tard que je suis le plus coupable des fils, d'avoir négligé de pourvoir à vos besoins. J'ai bien d'autres reproches à me faire à votre sujet, j'en

conviens. Mais permettez qu'un remords sincère, me ramenant à vos pieds..... Jupiter, lui-même, au milieu de sa grandeur, daigne bien se montrer indulgent et pardonner aux mortels. Ma faute est grave ; mais enfin je peux me rendre digne de pardon. Vous ne répondez rien, ô mon père! « parlez, ne désespérez pas un tendre fils. Ne remporterai-je pour tout fruit de mon voyage, qu'un silence glacé, et que le courroux d'un père qui ne daigne pas m'en dire le sujet? O vous qui êtes ses filles chéries, efforcez-vous d'amollir son cœur, et faites qu'il ne renvoie pas avec dédain et sans réponse un fils qui est venu sous les auspices de Neptune, pour fléchir son indignation!»

ANTIGONE.

Laissez l'histoire des crimes dont vous vous êtes rendu coupable : bornez-vous à dire le sujet de votre voyage; parce qu'en effet tout discours, soit qu'il flatte, soit qu'il choque, soit qu'il excite la pitié, force à la fin de répondre, ne fût-ce que par l'importunité.

POLYNICE.

Je sens la force de ce conseil. « Hé bien je parlerai : et d'abord j'implore le dieu dont l'autel m'a servi d'asyle. C'est sous ses auspices et sur la parole de Thésée que j'ose me faire entendre en ces lieux sans rien craindre. » Daignent les

dieux toucher votre cœur, ô étrangers, et celui de mes sœurs, et de mon père, et vous rendre tous favorables à ce que je viens demander. Je vais donc, ô mon père! vous instruire des motifs de mon voyage. « Sachez que je vis exilé de ma patrie; et la » cause de mon exil, c'est d'avoir voulu régner » comme aîné. Étéocle ne l'a emporté ni par le droit » de la naissance, ni par la valeur, ni par les ver- » tus. Ses intrigues seules ont gagné les Thébains. » Je ne puis donc me cacher à moi-même que vos » imprécations me sont funestes, et les ministres » des dieux ne laissent pas lieu d'en douter. Arrivé » dans l'Argolide, et appuyé de l'alliance d'Adraste, » dont la fille est mon épouse, j'ai entraîné dans » mes intérêts tous les chefs de cette contrée, » distingués d'ailleurs par leurs exploits guerriers. Sous leurs ordres, j'ai conduit devant Thèbes une armée, composée de sept corps de troupes, et commandée par autant de chefs particuliers. Ils ont juré avec moi de périr à Thèbes, ou d'en chasser l'usurpateur. Mais après ces détails suffisans, j'en viens au sujet qui m'amène à vos pieds. Daignez, ô mon père, m'accorder mon pardon et m'exaucer; je vous en conjure au nom de mes alliés. A leur tête est le vaillant Amphiaraüs, si habile à tirer des augures du vol des oiseaux : viennent après lui l'Ætolien Tidée, Étéocle d'Argos, Hippomédon, envoyé par son père Talaüs, Capanée, qui se flatte

de détruire Thèbes de fond en comble, le bouillant Parthénopée [1], célèbre par sa mère Atalante: le dernier rang est occupé par moi, par votre fils. Mais que dis-je? je suis indigne de l'être; je n'en porte que le nom. Tels sont les chefs qui commandent l'armée campée actuellement sous les murs de Thèbes. C'est au nom de ces jeunes héros recommandables par leurs dignes ancêtres, que je viens » vous redemander votre tendresse, et vous con- » jurer de réserver votre colère pour un frère per- » fide qui m'a banni de ma patrie. Si nous en » croyons les oracles, la victoire est au parti que » vous daignerez favoriser. Je redouble donc mes » prières, et je vous supplie par les fleuves de » Thèbes, et par les dieux de notre sang de calmer » votre courroux et de me rendre votre bienveil- » lance paternelle. Exilés l'un et l'autre, et con- » traints de mendier des secours étrangers, nous » courons la même fortune, tandis qu'un traître, » qui s'est couronné de ses mains, jouit du fruit » de son usurpation, et insulte à nos communs » malheurs. Daignez le vouloir, et je triomphe. » Mais je ne triomphe que pour vous, et je vous » rétablis sur le trône; je rentre dans ma patrie;

[1] « On donnait par excellence le nom de Parthénos (vierge) » à Atalante, célèbre par la rapidité de sa course, avant qu'elle » eût épousé Hippomène. Parthénopée signifie *fils de Parthénos.* » Note de M. Dupuis, p. 120, tom. II.

» j'en bannis le tyran. » J'ose me flatter de ces succès si vous acquiescez à ma demande; « au lieu « que sans vous je n'ai plus d'espoir de salut [1]. »

LE CHŒUR.

Il ne convient pas, OEdipe, par égard pour

[1] M. Ducis, dans son *OEdipe chez Admète*, a profité de cet endroit de Sophocle.

POLYNICE, *à son père.*

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Étéocle énivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi, son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésors, soldats, famille;
J'ai fondé mes traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival;
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes;
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse; ils vont tous l'accabler;
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! Mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi,
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

Thésée, qui a procuré à cet homme un accès auprès de vous, que vous le renvoyiez sans lui faire une réponse, telle que vous la jugerez à propos.

ŒDIPE, au chœur.

« Qu'il rende grâce à Thésée [1]. Si le roi ne l'eût

[1] M. Ducis ne met pas moins de force et d'énergie dans la manière dont il fait parler Œdipe. Cette belle imitation mérite d'aller de pair avec son modèle.

Moi, leur roi! moi, te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Eh! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire?
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner?
Va tenter, loin de moi, tes combats et tes sièges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacrilèges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir;
Le trône t'est ravi par un frère infidèle?
Eh! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour!
Tu m'as chassé, barbare, il te chasse à ton tour.
. . . .
. . . .
. . . .
Va, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite;
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.



ŒDIPE.



Œdipe chaſſé de Thèbes, par ſes deux fils.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

» exigé, le perfide n'aurait jamais entendu ma voix. » En faveur de Thésée j'ai sacrifié mes répugnan- » ces. Mais le discours qu'il remportera de moi ne » sera pas tel qu'il a osé l'espérer. (*A Polynice.*) » Misérable, quand tu occupais ce trône qu'Étéo- » cle t'a ravi, n'as-tu pas toi-même exilé ton père? » Ne l'as-tu pas réduit à cet état dont la vue t'ar- » rache à présent des pleurs intéressés; car c'est » un retour secret qui te les fait verser, bien moins » sur moi que sur tes propres maux. Va, je ne » pleure point sur les miens; je sais les supporter. » Je vis; mais c'est pour détester un parricide tel » que toi; toi, dis-je, qui m'as détrôné; toi, qui » m'as mis dans la situation où tu me plains; toi, » qui m'as contraint de dépendre d'autrui pour traî- » ner une vie infortunée. Trop heureux d'avoir mis

Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, courbé sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

» au monde des filles, ou plutôt des héroïnes, que
» leur humanité et leur courage ont rendues seules
» ma ressource et mon appui! Mais il n'a pas tenu
» à toi que je ne fusse abandonné et réduit à moi
» seul. Allez, barbares frères, vous n'êtes plus mes
» fils : et toi, traître, apprends que, si les dieux ne
» t'ont pas encore frappé, le supplice n'est pas loin.
» Tes alliés vont à Thèbes. Ne te flatte pas de
» t'emparer de cet état. Couple ingrat, vous pé-
» rirez à la peine, baignés dans votre sang. Telles
» sont les imprécations dont je vous ai chargés, et
» dont je vous accable encore aujourd'hui. Oui,
» furies, j'implore votre bras vengeur pour ap-
» prendre à des fils dénaturés quel est le prix de
» l'humanité foulée aux pieds à l'égard d'un père
» malheureux, dont les filles seules ont respecté la
» misère. Ce seront elles qui, en récompense de
» leur piété, monteront sur ce trône si avidement
» recherché. La déesse de la justice, toujours as-
» sise auprès de Jupiter, leur est garante de mes
» prédictions. Va, fils exécrable; et, couvert des
» malédictions d'un père, pars, et porte de ce pas
» aux enfers les foudroyantes paroles que je lance
» sur toi. Puisses-tu voir bientôt l'issue funeste de
» la guerre que tu vas porter dans le sein de ta pa-
» trie! Puisses-tu ne revoir jamais Argos! Puis-
» siez-vous l'un et l'autre tomber entrelacés et en-
» tr'égorgés de vos mains! Puisse le noir Tartare

» être votre partage! Voilà le comble de mes derniers vœux. Terribles Euménides, et vous, Mars, » qui avez empoisonné leurs cœurs de haines mu- » tuelles, hâtez l'effet de mes désirs. Pars encore » une fois; fuis, dis-je, et dépositaire de ma der- » nière volonté, apprends aux Thébains et à tes » fidèles alliés, quel est l'héritage qu'OEdipe ou- » tragé laisse à des fils barbares. »

LE CHŒUR.

Votre séjour ici, Polynice, ne peut vous être agréable; partez sans différer, et ne restez pas plus long-temps.

POLYNICE.

« Voyage fatal! trop malheureux alliés! Sous » quels auspices courons-nous à Thèbes! Non, je » ne puis leur révéler cet horrible mystère; et il » m'est encore moins permis de reculer. Mourons » avec mon funeste secret. O mes sœurs! témoins » de ces affreuses imprécations de mon père, au » nom des dieux, si votre retour à Thèbes est aussi » certain que mes malheurs, ne me privez pas du » moins des honneurs funèbres. Par ce pieux de- » voir, acquérez la double gloire de vous montrer » aussi généreuses sœurs, que vous avez paru filles » remplies de tendresse et de piété pour un père!

ANTIGONE.

» Ah! Polynice, daignez m'écouter.

POLYNICE.

O ma chère Antigone! « que voulez-vous de » moi?

ANTIGONE.

» Ramenez votre armée dans l'Argolide, et n'al» lez pas perdre votre patrie, et vous-même avec » elle.

POLYNICE.

» Je ne le puis. Hé! comment rassemblerais-je » mes alliés, si je leur donnais le moindre signe de » frayeur?

ANTIGONE.

» Et quel fruit retirerez-vous de votre impla» cable haine? Que vous servira d'avoir renversé » votre patrie?

POLYNICE.

» Il me serait trop honteux de reculer et de de» venir la fable d'un frère à qui je dois commander.

ANTIGONE.

» Mais songez aux oracles que vous venez d'en» tendre. Tous leurs traits tombent sur vous; ils » vous condamnent vous et votre frère à la mort.

POLYNICE.

» J'en sens tout le poids : mais il est trop dur » de céder.

ANTIGONE.

» Ah! mon frère, et qui suivra vos drapeaux avec » de pareilles prédictions?

POLYNICE.

» Je saurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un gé-
» néral est de publier les heureux présages et de
» cacher les mauvais.

ANTIGONE.

» Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte?

POLYNICE.

» Le sort en est jeté : ne m'en parlez plus. Je
» vole avec fureur à cette expédition, toute funeste
» que je la vois. Je cours braver les imprécations
» paternelles, ou accomplir ma noire destinée.
» Daignent les dieux vous être propices, si vous
» rendez à un frère mort des devoirs qu'il ne peut
» attendre de vous durant sa vie. Ne me retenez
» plus l'une et l'autre. Adieu, chères sœurs. C'est
» pour la dernière fois que vous me voyez.

ANTIGONE.

» Ah! malheureuse que je suis!

POLYNICE.

» Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIGONE.

» Hé! quelle sœur serait assez barbare pour ne
» pas pleurer un frère qui court de sang froid à la
» mort?

POLYNICE.

» Oui, s'il le faut, je saurai mourir.

ANTIGONE.

» Non, cruel, il n'en sera pas ainsi, vous prê-» terez l'oreille à mes conseils.

POLYNICE.

» Ne me conseillez pas une lâcheté.

ANTIGONE.

» Hélas! quel funeste présage ne sera-ce pas » pour nous, si vous nous quittez!

POLYNICE.

» Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dé-» pend pas de nous. Les dieux sont les maîtres de » nos destinées. Je les conjure de rendre les vôtres » aussi heureuses que vous le méritez toutes deux.

SCÈNE V.

ANTIGONE, OEDIPE, LE CHOEUR, ISMÈNE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Quel nouveau surcroît de douleur pour nous d'avoir été témoins des cruelles imprécations de ce père infortuné contre son fils! Nous ne devons cependant pas les blâmer, de peur que la volonté des dieux n'y soit conforme; car on ne peut accuser leur conseil d'injustice : mais le temps, le temps seul, ce grand maître, nous fera connaître la vérité. Jusqu'à présent toutes les prédictions d'OE-

dipe ne se sont que trop vérifiées : il y a tout lieu de présumer que celles-ci ne sont pas moins inspirées par les dieux..... Qu'entends-je ?.... le tonnerre gronde!....

ŒDIPE.

Mes filles, mes chères filles, quelqu'un de ceux qui se trouvent ici présens, ne pourrait-il pas aller chercher Thésée, ce prince qui se distingue en tout par ses bontés toujours prévenantes?

ANTIGONE.

Quelle nécessité, mon père, de le faire venir ici?

ŒDIPE.

Avertissez-le promptement; car le bruit que je viens d'entendre m'est un présage certain de ma mort très-prochaine.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE I.

Mais voilà que Jupiter, à coups redoublés, fait retentir son tonnerre. Nous sentons que la frayeur se saisit de nous; nos cheveux se hérissent [1], nos esprits se glacent d'effroi. Hélas! les éclairs se multiplient de toutes parts.... Quelle sera l'issue d'un si terrible fracas? C'est là, oui, c'est là ce qui nous pénètre de la plus cruelle inquiétude; car

[1] Grec : *Elle parvient jusqu'aux extrémités de nos cheveux.*

jamais ce présage ne se manifeste inutilement ; il annonce toujours quelque nouvel évènement. O cieux !....ô Jupiter !

ŒDIPE.

O mes filles, voici le moment fatal de ma dernière heure : je ne puis m'y soustraire.

ANTIGONE.

Comment le savez-vous ? d'où pouvez-vous l'augurer ?

ŒDIPE.

Je ne puis en douter. Qu'on se hâte donc de faire venir le roi.

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Hélas! hélas! le bruit déchirant du tonnerre vient pénétrer jusqu'au siége de notre âme. Soyez-nous de nouveau propices, ô dieux! Oui, soyez-nous propices, si ce présage, encore incertain, regarde notre patrie : plaise aux cieux qu'il nous soit favorable ! Nous vous conjurons, puissant Jupiter, de ne pas tourner à notre désavantage l'accueil que nous avons fait à cet infortuné.

ŒDIPE.

Mais Thésée arrivera-t-il bientôt ? Croyez-vous, mes filles, qu'il puisse me trouver encore avec un souffle de vie, et en état de lui parler ?

ANTIGONE.

Quel secret avez-vous donc à lui révéler?

ŒDIPE.

Je veux accomplir mes promesses à son égard, et lui assurer les justes fruits de la récompense qui lui est due pour les services qu'il m'a rendus.

ANTISTROPHE II.

O prince chéri, ô Thésée, accourez, accourez. Venez, dis-je, et quittez tout, quand même vous seriez occupé sur quelque promontoire à consacrer une pierre quadrangulaire propre aux sacrifices qu'on offre à Neptune, le dieu des mers [1]. Précipitez vos pas pour recueillir avec nous, avec nos concitoyens et nos amis, la juste reconnaissance de la protection accordée à cet étranger.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Quel est le sujet des cris que vous faites tous entendre? L'orage subit causerait-il parmi vous une telle consternation? Les dieux permettent qu'en hiver ces phénomènes soient fréquens.

ŒDIPE.

O Thésée! votre arrivée comble mes vœux, et

[1] C'est là le sens de l'interprétation de M. Vauvilliers.

il n'y a qu'un dieu qui ait pu vous faire comprendre cette voix des foudres et des vents.

THÉSÉE.

Qu'avez-vous, ô fils de Laïus, de nouveau à m'apprendre?

ŒDIPE.

Je touche à la fin de mes jours, et je ne veux pas mourir sans accomplir la foi que j'ai donnée.

THÉSÉE.

D'où savez-vous que votre mort est prochaine?

ŒDIPE.

Les dieux eux-mêmes, qui ne peuvent être les fauteurs du mensonge, me l'annoncent par des signes indubitables.

THÉSÉE.

Comment prétendez-vous, respectable vieillard, qu'ils vous ont prédit cet évènement?

ŒDIPE.

J'en ai un indice infaillible dans cet orage dirigé par une main invisible.

THÉSÉE.

Je dois vous en croire : l'accomplissement de vos prédictions, jusqu'à cet instant, m'en fait une loi. Qu'exigez-vous maintenant de moi?

ŒDIPE.

Apprenez, ô noble fils d'Egée, ce qui doit faire

à jamais le bonheur de votre ville. Je veux vous donner une preuve infaillible de la fidélité de mes promesses : tout aveugle que je suis, je vais marcher sans guide vers le lieu où je dois expirer. Vous seul aurez le secret du lieu où sera mon tombeau, et ne le révélerez à aucun mortel. Ce tombeau vous sera toujours, contre vos ennemis, un rempart plus redoutable que mille combattans. Vous seul m'y accompagnerez : je le laisserai même ignorer à mes filles, malgré toute ma tendresse pour elles. Je ne m'en suis ouvert à qui que ce soit : ce sera donc pour vous un secret inviolable que vous ne révélerez qu'au moment de votre mort, et seulement à votre successeur, pour être transmis, avec les mêmes précautions, à tous les rois d'Athènes. C'est à ces conditions que mon tombeau deviendra le plus solide boulevard de cette ville contre les attaques des Thébains. Les plus saintes lois n'ont souvent pas suffi pour mettre quantité de villes à l'abri des outrages des hommes; mais les dieux, tôt ou tard, sévissent contre les indignes profanateurs des choses sacrées. Je fais des vœux, ô fils d'Égée, pour que vous n'éprouviez rien de semblable. Vous êtes instruit de tout ce que je pourrais vous dire; je n'ajouterai rien de plus. « Mais je sens que les dieux me pres-
» sent d'arriver au lieu marqué : partons, et met-
» tons bas toute crainte. Suivez-moi, mes filles;

» je vous servirai de guide comme vous avez été le » mien jusqu'à ce jour... Qu'on me laisse... qu'on » ne m'approche pas... Seul, je trouverai l'endroit » où la terre doit m'ouvrir son sein... C'est par là; » oui, dis-je, c'est par-là : Mercure et la déesse des » enfers m'indiquent cette route.... » O lumière du jour, qui brilliez auparavant inutilement pour moi, il m'est donc encore donné de jouir des heureux effets que vous produisez! Car je me conduis seul au lieu qui m'est destiné pour tombeau. Thésée, vous qui méritez d'être le plus chéri des princes par l'hospitalité que vous exercez envers les étrangers, et vous, Athéniens, « puissiez-vous » être toujours heureux, et, dans votre prospé» rité, vous rappeler quelquefois le souvenir d'OE» dipe! »

Il part, le chœur reste seul.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

S'il nous est permis de vous adresser des prières, ô Proserpine! reine du sombre empire, et à vous, ô Pluton! qui régnez sur les mânes, nous vous conjurons d'accorder à cet étranger de passer par une mort douce et tranquille au commun séjour des morts, sur les bords du Styx. Qu'un dieu juste et bienfaisant, ô malheureux OEdipe, vous fasse

enfin éprouver ses faveurs, après tant de calamités que vous ne vous étiez point attirées.

ANTISTROPHE.

Terribles Euménides, et toi, fils de la terre et du tartare, qui du fond de ton antre, jettes la terreur aux portes des enfers, indomptable chien à trois têtes, comme on t'appelle de toutes parts, daignez favorablement accueillir cet étranger au moment où il se présentera dans le ténébreux séjour. Et toi, mort, sommeil éternel, sois-lui aussi favorable [1] !

[1] Le travail de M. Vauvilliers sur ces deux strophes est infiniment précieux. Il serait impossible de trouver le sens de tout cet intermède, si ce savant éditeur n'avait entrepris, avec le plus grand succès, de rétablir la vraie leçon du texte, et de suppléer même dans les endroits où il y a des lacunes. Voyez *Sophoclis tragædiæ*, t. II, *notæ in OEdip. Colon.* p. 16.

L'abbé Delille a traduit ou imité une partie de la scène qu'on vient de lire, dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, chap. LXX :

ŒDIPE.

« Chères compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous ; et dans ce même instant,
Faites venir le roi d'Athènes.

ANTIGONE.

Quel si pressant besoin. . . .

ŒDIPE.

Dieux ! quel bruit éclatant
Autour de nous se fait entendre !
Dans l'éternelle nuit OEdipe va descendre.
Adieu ; la mort m'appèle et le tombeau m'attend.

LE CHŒUR, *chantant*.

Mon âme tremblante
Frémit de terreur.

Des cieux en fureur
La foudre brûlante,
Répand l'épouvante!
Présages affreux!
Le courroux des cieux
Menace nos têtes;
La voix des tempêtes
Est la voix des dieux.

ŒDIPE.

Ah! mes enfans, il vient l'instant horrible,
L'instant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel signe vous l'annonce?

ŒDIPE.

Un signe trop sensible,
D'Athènes au plutôt faites venir le roi!

LE CHŒUR, *chantant.*

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ebranlent le ciel et la terre?
Maître des dieux, exaucez-nous!
Si notre pitié secourable,
Pour cet infortuné coupable,
Peut allumer votre courroux,
Ne soyez point inexorable,
O Dieu vengeur, épargnez-vous! »

Sur quoi l'abbé Barthélemy fait la remarque suivante: « par ce » fragment de scène, on voit que la tragédie grecque n'était, » comme l'opéra français, qu'un mélange de poésie, de musique, » de danse et de spectacle, avec deux différences néanmoins; la » première, que les paroles étaient tantôt chantées, et tantôt dé- » clamées; la seconde, que le chœur exécutait rarement des dan- » ses proprement dites, et qu'elles étaient toujours accompagnées » du chant. » R.-R.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER, LE CHOEUR.

L'OFFICIER.

CITOYENS, je peux vous apprendre, en peu de mots, qu'OEdipe est mort; mais les circonstances de cette mort, et tout ce qui s'est passé à ce moment-là, exigent de très-longs détails.

LE CHŒUR.

L'infortuné a donc atteint le terme de sa carrière?

L'OFFICIER.

Oui, il a quitté pour jamais le séjour des mortels.

LE CHŒUR.

Pouvons-nous savoir comment il a franchi ce terrible passage? Est-ce avec le secours des dieux?

L'OFFICIER.

Rien de plus merveilleux que cette mort. Vous savez comment il est parti d'ici, sans aucun conducteur, lui-même marchant devant nous tous. Arrivé à la Voie d'airain, il s'est arrêté près d'un précipice dans un chemin partagé en diverses rou-

tes, où Thésée et Pirithoüs s'étaient juré une fidélité éternelle. Là il s'est assis sur un siége de pierre, entre le rocher Thoricius, et un poirier sauvage; il s'est dépouillé de ses vêtemens de deuil, et il a ordonné à ses filles de lui apporter de l'eau vive, puisée dans quelque source voisine : elles volent aussitôt au pied de la colline de Cérès, garnie d'arbres fruitiers, et en rapportent une eau pure. Après les libations et les purifications prescrites, ses filles l'ont revêtu de la robe funéraire. Ces devoirs qu'on lui rendait, paraissaient lui faire plaisir. A peine tout était-il achevé, qu'incontinent une violente secousse fait trembler la terre. Les jeunes princesses, à ce bruit, sont saisies d'effroi : éplorées, elles se jettent aux genoux de leur père, leurs sanglots, et leur gémissemens se succèdent sans interruption. A ce moment il leur a dit, en les embrassant : « mes filles, vous n'avez plus de père; j'achève » de mourir en ce jour. Heureux de vous épargner » désormais des soins qui ont dû vous coûter! Oui, » mes filles, votre tendresse pour moi vous a mises » à de dures épreuves. Une seule chose a pu adoucir vos peines : c'est un parfait retour de la part » d'un père dont la reconnaissance était portée aussi » loin qu'elle pouvait s'étendre...... Mais je vous » quitte enfin pour toujours. » A ces mots, il a embrassé ses filles, et tous les témoins de ces tristes adieux fondaient en larmes, et jetaient de grands

cris, qui ont été suivis d'un profond silence. Alors on a entendu une voix..... Chacun a tellement été consterné que les cheveux s'en sont hérissés; car cette voix céleste a fait entendre à plusieurs reprises, ces mots : *OEdipe, hélas! OEdipe qu'attendez-vous donc! Pourquoi tant de délais?* Aussitôt OEdipe a fait approcher Thésée, et lui a recommandé ses filles en ces termes? O Thésée, » prince chéri, pour gage d'une foi inviolable, » unissez dans mes mains les vôtres à celles de mes » filles; promettez que jamais vous ne permettrez » qu'il leur soit fait aucun outrage, et que dans » tous les instans vous vous prêterez à ce qui pour» ra contribuer à leur bonheur. » Thésée, plutôt par générosité que par faiblesse, a promis, par serment à OEdipe, qu'il se conformerait à ses désirs : puis, ce père infortuné, prenant de nouveau ses filles sur son sein, leur a dit : « Mes filles, ayez » le courage de vous éloigner d'ici; vous ne devez » rien voir de ce qui va se passer, et rien entendre » de ce qui me reste à dire : retirez-vous promptement : Thésée doit seul rester auprès de moi. » Nous avons tous pris cet ordre pour nous, et le visage inondé de larmes, nous avons tous suivi les princesses éplorées. A peine avons-nous été congédiés, que levant les yeux quelques momens après, nous n'avons plus aperçu que Thésée qui se couvrait le visage avec ses mains, comme s'il eût été

frappé de quelque terreur subite, et que ses yeux eussent été éblouis. Revenu de sa première frayeur, nous l'avons vu ensuite se prosterner, et passer un très-court espace de temps à invoquer à la fois le ciel et la terre. Il est le seul à ne pas ignorer quel a été le genre de mort d'OEdipe : nous savons seulement qu'il n'a pas été frappé par la foudre, ni englouti par les flots dans une violente tempête. Sans doute que quelque envoyé des dieux l'aura porté aux bords du Cocyte, ou que la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence et sans douleur. Ainsi a fini ce prince infortuné, maintenant à l'abri de toutes les infirmités de la vie, comme au-dessus de notre commisération, et digne de notre admiration, plus qu'aucun autre mortel. Tout ce récit peut paraître, aux yeux des gens faibles, venir d'un enthousiaste, mais les esprits solides sauront l'apprécier.

LE CHŒUR.

Où sont les princesses, et ceux qui l'ont accompagné?

L'OFFICIER.

Les cris qu'elles font entendre, nous prouvent qu'elles sont à peu de distance.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTIGONE, ISMÈNE.

ANTIGONE.

Hélas, hélas! maintenant, il ne nous reste plus, malheureuses que nous sommes, que des regrets! Nous ne serons plus, à la vérité, déchirées de douleur par le triste spectacle d'un père souffrant, et dont le sang qui circule dans nos veines a été pour nous la source des peines les plus affreuses et les plus continues : mais tout, dorénavant, va se réunir contre nous, et nous n'aurons plus à nous repaître que d'afflictions.

LE CHŒUR.

Pourquoi vous affliger ainsi?

ANTIGONE.

On ne peut, ô étranger, se figurer....

LE CHŒUR.

Il a donc fini ses jours....

ANTIGONE.

Hélas! et de la manière dont vous désireriez le plus ardemment de les terminer, si vous pouviez être dans le cas d'avoir recours à la mort. Il n'a succombé en effet ni dans un combat, ni au milieu des flots courroucés; il a passé dans une autre vie par une voie tout-à-fait nouvelle. O malheur!

dans quel abyme de misères nous voilà plongées! Car comment, et dans quel pays, ou sur quelle mer errerons-nous désormais, pour mendier les secours nécessaires au soutien d'une triste vie?

ISMÈNE.

Comment pourrions-nous le savoir? ô mort! pourquoi ne m'as-tu pas frappée avec mon père? ne l'eussé-je pas préféré mille fois à traîner ici-bas la vie la plus misérable?

LE CHŒUR.

Vertueuses sœurs, il est juste de recevoir sans murmurer tout ce qui vous vient des dieux : ne vous livrez pas à toutes les expressions de votre douleur sur un événement qui n'a rien d'affligeant.

ANTIGONE.

Il est donc vrai que les maux ont leurs charmes! Car je me trouvais heureuse, quand je lui prodiguais mes soins. O mon père, mon tendre père, confondu pour toujours dans les ténèbres de l'empire de Pluton, oui, malgré les infirmités de votre âge avancé, vous étiez et vous ne cesserez jamais d'être l'objet de toute ma tendresse!

LE CHŒUR.

Tout est donc terminé?

ANTIGONE.

Oui, et conformément à ses vœux.

LE CHŒUR.

Comment donc?

ANTIGONE.

Il est mort dans ce pays, comme il le désirait; il y a son tombeau, et y laisse des regrets qui ne finiront jamais. Oui, toujours, ô père chéri, mes yeux vous paieront un tribut de larmes, et rien ne pourra calmer ma douleur. Infortunée que je suis! hélas! vous n'eussiez pas dû choisir votre tombeau dans une terre étrangère, où votre mort me laisse dans le plus triste abandon!

ISMÈNE.

Notre malheur en effet est à son comble. Car que deviendrons-nous seules et sans aucun conseil?

LE CHŒUR.

Puisque votre père a terminé heureusement sa carrière, cela doit vous déterminer à vous prêter à des motifs de consolation : car ici-bas personne n'est exempt de peines.

ANTIGONE.

Ma sœur, retournons sur nos pas.

ISMÈNE.

Que ferons-nous?

ANTIGONE.

Je veux....

ISMÈNE.

Quoi ?

ANTIGONE.

Voir le tombeau.....

ISMÈNE.

De qui ?

ANTIGONE.

De mon père..... ce devoir peut-il m'être interdit ?

ISMÈNE.

Vous ne pouvez l'aller retrouver. Avez-vous oublié ?

ANTIGONE.

Quoi ?

ISMÈNE.

Avez-vous oublié, dis-je ?

ANTIGONE.

Mais quoi encore ?

ISMÈNE.

Qu'il n'a pas de tombeau.

ANTIGONE.

Je veux néanmoins y aller et y mourir.

ISMÈNE.

Hélas ! malheureuse que je serais, que deviendrais-je donc seule et privée de vous !

LE CHŒUR.

Dignes princesses, cessez de vous inquiéter sur votre sort.

ANTIGONE.

Que voulez-vous cependant que je devienne ?

LE CHŒUR.

Avez-vous été jusqu'à présent sans ressource ?

ANTIGONE.

Je m'occupe....

LE CHŒUR.

De quoi...?

ANTIGONE.

Du moyen de retourner à Thèbes : je n'en sais aucun.

LE CHŒUR.

Il ne faut pas chercher à y rentrer ; c'est un parti rempli de difficultés.

ANTIGONE.

Hélas ! il y en avait déjà de cruelles, quand j'accompagnai mon père pour venir ici. Elles passaient mes forces : mais elles n'étaient pas au-dessus du courage qui m'animait à le suivre [1].

[1] Je ne me suis pas renfermé dans la précision du texte grec ; j'ai suivi la correction proposée par M. Vauvilliers, et le sens qu'il indique, qui m'a paru très-conforme aux sentimens d'Antigone.

LE CHŒUR.

Vous êtes plongée dans un océan de malheurs.

ANTIGONE.

Ah! cela n'est que trop vrai.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! ô cieux! où nous réfugierons-nous? et quel espoir nous reste-t-il?

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Mettez fin à vos regrets, jeunes princesses. Il ne convient pas de pleurer le sort de ceux qui ont reçu en mourant des témoignages éclatans de la faveur et de la protection des dieux: c'est se rendre coupable d'injustice et d'ingratitude [1].

ANTIGONE.

Généreux fils d'Égée, nous nous jettons à vos genoux.

[1] M. Vauvilliers pense, avec M. Huet, que ceci doit être mis dans la bouche de Thésée On ne peut se refuser de suivre les changemens jugés nécessaires par d'aussi savans critiques. Cette dernière scène, d'après les anciennes éditions, ne devrait commencer qu'à la suite de ce discours que l'on fait tenir par le chœur.

THÉSÉE.

Que désirez-vous de moi ?

ANTIGONE.

Nous voulons voir le tombeau de notre père.

THÉSÉE.

Cela vous est totalement interdit.

ANTIGONE.

Hélas ! que nous apprenez-vous, puissant roi de cette contrée ?

THÉSÉE.

Œdipe lui-même m'a fait promettre sous le serment, en face des dieux, que je ne permettrais à qui que ce soit, d'approcher du lieu de sa sépulture, et d'y aller offrir des vœux. C'est à cette condition que cette contrée peut se promettre les plus grands avantages de posséder son tombeau.

ANTIGONE.

Nous nous ferons toujours un devoir de nous conformer à ses volontés : mais au moins accordez-nous de nous faire conduire à Thèbes pour prévenir la guerre cruelle de nos frères, et pour empêcher, s'il est possible, qu'ils ne se donnent la mort.

THÉSÉE.

Je n'ai rien à vous refuser de tout ce qu'il conviendra que je fasse pour vous. Je le dois, à titre

de reconnaissance, en faveur de l'infortuné qui a choisi son tombeau dans mes États. Je ne puis trop faire pour lui.

LE CHŒUR.

Mettez donc fin à toutes vos inquiétudes : cessez de vous affliger, puisque vos désirs sont accomplis.

FIN D'ŒDIPE.

RÉFLEXIONS
SUR L'ŒDIPE A COLONE,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE,
ET SUR L'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE, TRAGÉDIE DE M. DUCIS.

L'ŒDIPE A COLONE, de Sophocle, est un nouveau sujet d'admirer le génie de ce poëte tragique qui mérite la palme sur ses rivaux, tant anciens que modernes. Il les surpasse tous en effet, dans cette pièce comme dans les autres qui nous restent de lui, par la sublimité et la noblesse de son expression, par le scrupule le plus religieux à observer les bienséances, par l'attention précieuse à ne produire sur la scène que des passions nobles et généreuses. Tous les sujets de ses tragédies sont intéressans et bien choisis, ses intrigues régulières et conduites avec sagesse, ses pensées élégantes, nobles et sublimes, ses incidens naturels, sa diction simple et non guindée : c'est la plume d'un homme d'état qui s'exerce sans la prétention d'homme de lettres, et non celle d'un littérateur et d'un écrivain de profession, qui écrit pour se concilier cette réputation. Ses mœurs et ses caractères sont toujours bien dessinés, toujours les mêmes, et

au-dessus de toute critique; ses chœurs sont parfaitement adaptés au sujet; la majeure partie de ses vers sont remplis de douceur et d'harmonie; la chaleur de son imagination est tellement tempérée par son excellent jugement, que jamais il ne se jette dans l'enflure; mais il est vrai que quelquefois le feu de son génie l'abandonne, et qu'en plusieurs endroits, il descend à une familiarité indigne de la tragédie; c'est ce qui fait dire à Longin (au sujet de Pindare et de Sophocle), « qu'au milieu » de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent et qu'ils foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'eteindre, » et ils tombent malheureusement. »

Sophocle excèle particulièrement dans les images[2]; en un mot, ses ordonnances sont si exactes,

[1] Traité du *Sublime* de Longin, *Chap.* XXVII, traduction de Boileau.

[2] Cicéron en était bien persuadé lorsqu'il nous dit, *lib. V de finib. bon. et mal.* §. III : « Tanta vis admonitionis inest in locis, » ut non sine causâ, ex his memoriæ ducta sit disciplina. Nam me » ipsum huc modò venientem convertebat ad sese Colonæus ille » locus, cujus incola Sophocles ob oculos versabatur. Quem scis, » quàm admirer, quàmque eo delecter. Me quidem ad altiorem memoriam OEdipodis huc venientis, et illo mollissimo carmine, » quænam essent ipsa hæc loca, requirentis, species quædam commovit, inanis scilicet, sed commovit tamen. »

Longin observe aussi que Sophocle excellait à peindre, comme on peut le voir, dit-il, *Traité du Sublime*, « par la description » qu'il nous a laissée d'OEdipe mourant et s'ensevelissant lui-même » au milieu d'une tempête prodigieuse. » *Ch.* XIII, traduction de Boileau.

ses figures contrastent si heureusement ensemble, et sont si bien groupées, ses couleurs si vives et si naturelles, que ce n'est pas sans raison qu'on l'appèle le Raphaël de l'ancienne tragédie. C'est ainsi qu'en ont parlé tous les excellens critiques. Je ne suis pas peu étonné, d'après cela, que le P. Rapin, qui avait d'ailleurs le goût exquis et la critique la plus saine, ait jugé moins favorablement ce tragique[1]. M. Franklin, malgré tout son respect pour le critique français, n'a pas cru pouvoir trop exalter le mérite de Sophocle[2]. Au reste, tout ce que j'en ai dit n'est que le résultat de l'effet qu'aura produit la lecture de l'*OEdipe à Colone*, quoique cette pièce ait beaucoup perdu dans la traduction. On aura pu néanmoins y apercevoir le plus grand intérêt, et les incidens les plus frappans et les plus touchans. C'est OEdipe qui, chassé de ses États, cherche, conduit par sa fille, un tombeau dans un pays étranger, où la renommée de ses malheurs l'a devancé et fait redouter sa présence. Il faut qu'il donne des preuves évidentes de la protection des dieux, pour qu'on lui accorde un asyle, et qu'on lui permette d'y choisir son tombeau. Qu'y a-t-il de plus intéressant qu'un homme dont la position est tellement affreuse, qu'il

[1] *Réflexions sur la poétique*, §. XXII.

[2] Voyez, the preface to his late translation of Sophocles.

est obligé d'employer les dieux mêmes, comme médiateurs, pour trouver grâce auprès des faibles mortels, pour les rendre sensibles à ses malheurs, pour en obtenir enfin, quoi? un tombeau!

Ce fonds si riche est décoré, en outre, par les accessoires les plus heureux et les plus variés. Ce sont ces incidens que Sophocle a su amener sans les brouiller, sans les confondre, et qui concourent merveilleusement au dénoucment de la pièce. Ainsi, il place la scène à Colone, pour avoir occasion d'y faire l'éloge de ce beau canton des environs d'Athènes. Je dois remarquer à ce sujet qu'un auteur peut retirer, pour le succès de sa pièce, le plus grand avantage de ces descriptions de lieux connus et habités par les spectateurs : on aime toujours celui qui nous fait aimer notre pays, et qui nous fait goûter et apprécier nos propres jouissances. Mais il n'y a que le génie[1] qui puisse

[1] Il ne fallait rien moins que ce précieux don de la nature pour nous peindre les *Champs-Elysées*, avec cette finesse, ce goût, ce tact, ce pittoresque qu'on trouve dans le tableau que nous en fait le plus savant littérateur de ce siècle, et en même-temps le plus judicieux observateur. Voyez en effet quelle grâce, quelle vérité, quel sel M. Brotier sait mettre dans chaque trait qui caractérise la promenade chérie des Parisiens. « Quàm magnum, quàm unicum » in toto terrarum orbe spectaculum offerunt in aditu Parisiaco » aulam inter et urbem, feliciter positi *Campi Elysii!* Occursantibus » undique naturæ et artium opibus ; festo serenoque die effusâ ple- » be immensâ, laborum oblitâ, gramineis toris discumbente, ad » symphoniam tripudiante, jocis, deambulationibus, ludis, co-

fixer notre esprit sur des objets dont nos sens sont frappés tous les jours.

Ce premier incident amène les autres, qui forment les tableaux les plus vrais : l'aspect du temple des Euménides, l'entrée d'OEdipe dans un lieu dont aucun profane ne doit approcher, l'horreur que sa présence inspire aux Athéniens, qui sont au moment de le chasser, la tendresse d'Antigone et d'Ismène, la violence de Créon, la protection que Thésée accorde à OEdipe, les remords ou plutôt le repentir intéressé de Polynice, ses efforts pour obtenir son pardon, l'inflexibilité du père, ses imprécations, le désespoir du fils, la mort d'OEdipe annoncée par les foudres, et confirmée par une voix céleste, l'endroit où son corps doit être déposé, et où il va seul quoiqu'aveugle, les larmes d'Antigone et d'Ismène : tels sont ces inci-

» messationibus, compotationibus, et omni Gallicæ hilaritatis im» petu exultante ; inter popularia gaudia strepentibus publicis viis » præcipiti volubilis ambitionis aulicæ ve adulationis concursa» tione, ventosâ superciliosæ aut luxuriantis vanitatis pompâ, » tardigradis obesæ opulentiæ ac morosæ senectutis tædiis, pulve» rulentis hiantium mirantiumque advenarum vehiculis. *Spectatores omnes, omne spectaculum*, lenes inter umbras deliciasque » ruris exhibent miras vultuum, morum, hominum, rerumque » differentias, grata simul et utilia oculorum et animorum deli» nimenta.» (*Histor. Hortor.* sect. I, dans la belle édition des *Jardins de Rapin*, donnée par M. Brotier, et imprimée chez Barbou). Cette citation, quoiqu'un peu longue, est le morceau d'un grand maître, et vient parfaitement à l'appui de notre observation.

dens multipliés et liés ensemble, de manière à concourir au même but, qui est la mort d'OEdipe. Le mouvement de l'action est d'ailleurs ralenti par des scènes un peu trop filées, par un dialogue quelquefois traînant. On peut encore reprocher à Sophocle, dans cette pièce, quantité de répétitions et beaucoup de monotonie dans l'exécution. Car OEdipe ne quitte pas la scène, où tout le jeu consiste à faire alternativement paraître devant lui Thésée, Ismène, Créon, Polynice, etc.

L'*OEdipe chez Admète*, de M. Ducis, a eu un succès brillant au théâtre : jugez de celui que cette tragédie aurait pu avoir si, au mépris de la simplicité, de cette simplicité si rare aujourd'hui, si bien connue des anciens, elle n'offrait pas deux sujets dans un : car l'auteur a tâché d'y fondre et d'y amalgamer le sujet d'*OEdipe à Colone*, et celui d'*Alceste* d'Euripide, d'où il résulte un intérêt divisé qui change fréquemment d'un acte, et même d'une scène à l'autre, ce qui amène un dénoûment de commande et tout-à-fait postiche.

Admète ouvre la scène du premier acte avec Polynice, qu'il est étonné de voir dans son palais; ce qui fournit au jeune prince fugitif une occasion de raconter au long ses malheurs et le motif de son voyage dans la cour du roi de Thessalie. Polynice, voyant qu'il n'obtenait rien de ce qu'il était venu demander à Admète, le quitte en lui disant :

Vous n'avez point, seigneur, vos droits à soutenir,
D'Etéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage :
Il me reste mon bras, ma haine, mon courage.
Adieu, seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp, je sors de votre cour.

Alceste survient après Polynice, et fait une belle description des songes qui l'ont occupée toute la nuit. Elle croit entr'autres avoir vu Admète, son mari, descendre dans les enfers. Arcas, le confident d'Admète, vient les interrompre pour leur apprendre que le redoutable temple des Euménides est ouvert :

Le grand-prêtre a paru. L'oracle va parler ;
Voici l'heure où sa bouche enfin doit révéler
Les décrets réservés pour ce jour formidable.

Ce même Arcas, dans le second acte, reparaît d'abord seul avec Admète. C'est là le moment dont le confident profite pour dire à son roi :

Quoi! c'est un prince juste, un héros magnanime
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas Admète est réservé!
A l'amour de son peuple Admète est enlevé!

Alceste, à qui on a dit tout le contraire, vient féliciter son auguste époux, et est troublée dans

l'effusion de ses beaux sentimens, par un officier qui annonce qu'OEdipe paraît auprès du temple des Euménides : nouvel intérêt pour ce roi expatrié, qui cherche un asyle. Admète, malgré la répugnance d'Alceste, veut qu'on accueille avec bonté le malheureux OEdipe, parce que, comme il l'observe lui-même :

Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Qu'offrir auprès du trône un port aux malheureux?

L'acte troisième offre, à peu de chose près, les mêmes scènes que l'arrivée d'OEdipe à Colone dans Sophocle : en conséquence, intérêt tout différent de celui qui a occupé jusqu'à présent, et qui ne tient aucunement au précédent : Alceste même ne paraît pas dans cet acte, pas même pour repousser OEdipe, s'il était possible.

Dans la première scène du quatrième acte, Polynice que l'on croyait, ou que l'on devait croire parti pour assouvir sa rage contre Étéocle, se rencontre avec Antigone, sa sœur, auprès du bois des Euménides. Je n'ai point parlé de son apparition dans la première scène du troisième acte, parce qu'on ne sait trop pourquoi il s'y est montré, et il ne le savait guère lui-même, car il débute par se demander :

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire,
M'entraîne, malgré moi, dans ce lieu solitaire ?

Il eût aussi bien fait de paraître un peu plus tard, et on n'eût pas été dans le cas de lui reprocher l'inutilité de sa démarche. Dans le quatrième acte, au contraire, il vient : 1° pour engager Antigone à lui faire trouver grâce auprès d'OEdipe son père ; 2° pour annoncer à sa sœur que tout le peuple regarde la présence d'OEdipe comme la cause de la mort d'Admète : d'où il prend occasion de faire voir à Antigone la nécessité de fuir et de se retirer à Thèbes :

Ma sœur, dans ce palais, vous n'avez plus d'asyle :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le désastre et l'effroi,
OEdipe est seul l'auteur de la mort de leur roi.
S'ils allaient, juste ciel ! immoler notre père !
Ne délibérons plus ; tandis que leur colère
Ne porte point sur nous leurs sacrilèges mains,
De Thèbes, tous les trois, reprenons les chemins.
Dans la Grèce déjà nos drapeaux vous attendent ;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

Cette proposition paraîtra remplie d'astuce à quiconque jugera Polynice, d'après M. Ducis lui-même. Au reste, ces sentimens, fussent-ils sincères, le cèdent à ceux d'Admète qui retient OEdipe par les instances les plus pressantes, et le rassure un peu contre la crainte des insultes du peuple.

Digitized by Google

Cependant l'arrivée d'Alceste jette l'effroi dans OEdipe, qui oublie qu'il est sans force, et qui s'écrie en voyant arriver la reine :

Ah ! fuyons sa présence ;
Je tremble d'éclaircir son heureuse ignorance :
Mon trouble et ma douleur pourraient tout-découvrir.
Sortons. . . . . Ma fille. . .
. . . . Allons mourir.

Dans tout cet acte, on ne s'est encore occupé que du plaisir qu'a fait Admète, en exerçant l'hospitalité envers OEdipe. La présence d'Alceste amène un nouvel intérêt : elle a su que l'oracle demande Admète pour victime ; elle vient lui apprendre qu'elle veut se sacrifier pour lui. De là de beaux débats entr'eux sur ce point. Alceste s'empare d'un poignard ; et, le laissant tomber, elle s'écrie :

. . . . Ah ! je succombe !

OEdipe, qui était sorti, paraît sur ces entrefaites dans l'enfoncement du théâtre ; il distingue, sans y voir, uniquement par le bruit, et sans qu'on lui dise rien, que c'est un poignard qui vient de tomber, et qu'il est tombé des mains d'Alceste en particulier ; d'où il tire occasion de débiter d'excellens vers sur le crime qu'elle commet contre elle-même.

Eh ! c'est vous, de vos mains, qui vous ouvrez la tombe !
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux !
C'est vous qui; me voyant, vous jugez malheureux!
Et votre esprit aveugle a méconnu le crime !
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abyme !
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile, oublié par les dieux ?
Sur un être immortel avez-vous quelqu'empire ?
En brisant sa prison, pensez-vous le détruire ?
Le malheur vous accable ! Étais-je donc heureux,
Quand Jocaste attachée à d'exécrables nœuds....
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière ;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire ;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile et survit au tombeau.
Je sais par quels tourmens la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance :
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.

Enfin, il finit la scène et l'acte, en annonçant qu'il y a une victime pour apaiser le courroux des dieux. Ce ne sera ni Admète, ni Alceste ; il les prévient seulement de se trouver sur les marches du temple, qu'il y sera. Vous verrez alors, leur dit-il, que :

Tous vos maux finiront ; dissipez votre effroi ;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.

Malgré ces belles protestations, Alceste et Admète doivent être dans de cruelles inquiétudes : car OEdipe reste fort long-temps sur la scène, retenu par Antigone, chargée de la part de son frère Polynice de lui obtenir une entrevue avec son père. Elle y parvient, et de là naît l'intérêt et le sujet du cinquième acte, où l'on retrouve les plus belles scènes du quatrième de Sophocle. C'est Polynice qui veut engager son père à venir avec lui sous les murs de Thèbes animer ses soldats par sa présence. OEdipe s'y refuse, se contente de pardonner à son fils, et lui recommande Antigone sa fille, parce qu'il est décidé à se sacrifier pour Admète. Ici, Polynice, oubliant le motif de son voyage, oubliant ses sept Chefs devant Thèbes, toute sa haine, en un mot, toute sa rage et toute sa fureur contre Etéocle, faisant place à la tendresse, à la reconnaissance, il quitte brusquement son père, et va se jeter aux pieds du grand-prêtre pour sauver, par sa mort, son père et l'époux d'Alceste.

Mais le grand-prêtre lui répond :

Tu n'as point mérité cet auguste trépas ;
Ton père est apaisé, les dieux ne le sont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande ;
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

Polynice a besoin de cette leçon pour se fortifier un peu dans ses fureurs qui souffrent de temps en temps de terribles éclipses. Au reste, de cette fois-ci, il part sans retour. A peine a-t-il quitté la scène, que la porte de l'intérieur du temple s'ouvre, l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les instrumens nécessaires aux sacrifices : l'autel est au centre, la flamme y brille, et Œdipe, embrassant l'autel, s'adresse aux dieux en ces termes :

Consumez dans ces feux votre OEdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime....

La foudre éclate et renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.

D'après ce rapide aperçu, on ne peut disconvenir que la pièce de M. Ducis est mal faite au fond, et quelle est sans ordonnance, sans plan, sans caractère. Mais il y a des scènes de la plus grande beauté : et c'est sous ce point de vue qu'il faut la comparer avec la pièce grecque. Car, comme on a pu le juger d'après les citations que nous avons faites, le poëte français s'élève souvent jusqu'à son modèle, et se montre son rival dans quantité de détails. Pourquoi avec les talens qu'il y déve-

loppe, a-t-il donc eu recours à un spectacle à machines peu propre à maintenir l'illusion du sentiment qu'il sait si bien émouvoir? Sa pièce, par les changemens de décoration, tient beaucoup de l'opéra.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR OEDIPE.

SUJET
DE PHILOCTÈTE,
TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

PHILOCTÈTE, fils de Pœan, compagnon d'Hercule, et héritier de ses flèches, ayant suivi les Grecs dans l'expédition de Troie [1], fut mordu au pied par un serpent [2] durant le voyage [3]; l'armée le

[1] Troie, ville de Phrygie dans l'Asie mineure, trop connue pour en parler.

[2] Le traducteur devait avertir que ce n'est pas là le sentiment le plus commun sur l'infortune de Philoctète : la tradition poétique est qu'Hercule, dont il était l'ami et le compagnon, lui avait laissé en mourant ses armes, et en particulier ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne ; que les Grecs en partant pour Troie l'avaient pressé de les leur découvrir : qu'il n'avait pas voulu, à la vérité, le leur dire de bouche ; mais qu'il avait frappé du pied l'endroit où elles étaient cachées. Qu'en punition de cette infidélité, une de ces flèches, qu'il tenait dans ses mains, lui était tombée sur le pied, et y avait causé l'ulcère incurable dont la puanteur avait contraint les Grecs de l'exposer et de l'abandonner dans l'Ile de Lemnos. Cette diversité de relations ne change rien au sujet de la pièce, mais l'exactitude veut qu'on l'expose. (Note de l'ancien éditeur.)

[3] Ce fut dans l'île de Chrysa, sur la mer Égée, proche de la grande île de Crète, vers la côte des Éteocrètes.

crut frappé de la main des dieux, et chargea Ulysse de le conduire dans l'île de Lemnos, et de l'abandonner pendant qu'il serait endormi. Philoctète demeura dix années[1] dans cette solitude, livré à ses maux et à sa fureur. Mais les Grecs, ayant su par un oracle que la prise de Troie était attachée aux flèches d'Hercule, envoyèrent Ulysse et le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener Philoctète au siége, à quelque prix que ce fût. Il s'agit donc d'un grand intérêt d'état, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule; et ce morceau de l'antiquité a paru à feu M. de Cambray, assez intéressant pour en faire un épisode considérable du *Télémaque*[2]. C'est ce qui m'a engagé à traduire la pièce entière, en profitant de quelques endroits de sa traduction, quand

[1] Voyez la *dissertation* de M. Fourmont contre le sentiment ordinaire sur la durée du siége de Troie, T. V; de *L'histoire de l'Acad. des inscript.* p. 53, et *la défense de l'opinion commune*, par M. l'Abbé Banier, T. VI, p. 425.

[2] Liv. XV.

je les ai trouvés conformes au texte; heureux, si j'avais pu, dans le reste, imiter l'adresse de cet auteur inimitable, à faire passer dans notre langue l'élégance et la simplicité des grâces originales!

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ULYSSE, roi d'Ithaque.

NÉOPTOLÈME, fils d'Achille.

PHILOCTÈTE, fils de Pœan, et compagnon d'Hercule,

UN ESPION.

HERCULE.

LE CHOEUR. (Il est composé des compagnons d'Ulysse et de Néoptolème.)

La scène est à Lemnos, près d'une grotte, sur le bord de la mer.

PHILOCTÈTE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME, UN SOLDAT GREC.

ULYSSE.

Vous voici enfin sur le rivage de Lemnos [1]. C'est ici, ô fils d'Achille, c'est dans cette île déserte que, par l'ordre des Grecs assemblés, j'exposai le déplorable Philoctète. L'affreuse blessure qui le consumait, comme un feu dévorant, lui faisait pousser d'horribles cris. Tout le camp retentissait de ses gémissemens, ou des imprécations que la douleur lui arrachait. Les sacrifices en étaient troublés. Mais pourquoi vous le redire? le temps que nous perdrions à ce discours me trahirait; et la ruse que je médite pour enlever Philoctète, échouerait sans doute, s'il venait à découvrir mon arrivée dans son île. C'est à vous, Néoptolème, à me seconder. Cherchez des yeux la grotte qui lui

[1] Ile de l'Archipel, ou mer Egée, aujourd'hui Stalimène.

sert de retraite. Vous la reconnaîtrez à ces marques. Ouverte des deux côtés, elle donne en hiver une double issue aux rayons du soleil, et durant les chaleurs de l'été, l'haleine des vents y porte le doux sommeil. A gauche, un peu au-dessous, il doit y avoir une source d'eau pure. Approchez doucement de cet antre, et faites-moi savoir [1] si Philoctète y est caché. Je vous développerai à loisir le mystère de mon entreprise, et nous réunirons nos soins pour l'exécution.

NÉOPTOLÈME.

Il m'est aisé, ô Ulysse! de vous satisfaire sur ce que vous m'avez d'abord demandé. Je crois déjà voir la grotte dont vous parlez.

ULYSSE.

De quel côté?

NÉOPTOLÈME, s'avançant vers un coin du théâtre.

C'est ici; mais je n'y vois aucune trace d'homme.[2]

[1] Grec: *Et indiquez-moi par signe, par geste, et non de la voix.* Le mot σῖγα, observe M. Vauvilliers, désigne, le caractère d'Ulysse, prudent jusqu'à se laisser aller dans des occasions à des mouvemens de crainte.

[2] Au lieu de οὐδεὶς, Mudge lit, οὐχ εἷς, non pas une seule, mais plusieurs traces d'homme : d'où Ulysse conclut que cette grotte pourrait être celle de Philoctète : « Entrez, (dit-il, sur le » champ, à Néoptolème), et voyez s'il ne serait point livré au sommeil? » Cet ordre d'Ulysse vient beaucoup plus naturellement après ce que la nouvelle leçon fait dire à Néoptolème.

ULYSSE.

Entrez, et voyez s'il ne serait point livré au sommeil.

NÉOPTOLÈME.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée [1].

ULYSSE.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle n'est pas toujours déserte?

NÉOPTOLÈME.

Cet endroit est jonché de feuilles, comme si c'était un lit champêtre.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien de plus?

NÉOPTOLÈME.

Voici encore une coupe grossièrement travaillée, et quelques branches sèches.

ULYSSE.

Voilà tous ses trésors.

NÉOPTOLÈME.

O ciel! quel excès de misère! j'aperçois des morceaux de voiles déchirés et ensanglantés.

[1] M. de la Harpe traduit :

Nul homme ne se montre en ce lieu retiré.

ce qui est plus exact que la traduction du P. Brumoy, qui suppose que le lieu était inhabité ; le grec ne le dit pas.

ULYSSE.

N'en doutons plus ; c'est là son asyle, et il n'est pas loin. Sa blessure ne lui permet pas de s'écarter beaucoup de sa grotte. Sans doute il est allé chercher, ou des alimens, ou des herbes propres à soulager sa douleur. Donnez donc ordre à ce soldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctète ne me surprenne en ces lieux. Car Ulysse est celui des Grecs que son cœur ulcéré souhaiterait à Lemnos.

NÉOPTOLÈME, fait signe au soldat qu'il monte sur une hauteur.

Il aura l'œil à tout, n'en soyez point en peine, et découvrez-moi librement votre secret.

SCÈNE II.

ULYSSE, NÉOPTOLÈME.

ULYSSE.

O fils d'Achille, songez à l'intérêt dont la Grèce vous a chargé. C'est un coup d'état qui dépend beaucoup plus de votre prudence, que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnue, et si mes discours vous paraissent étrangers, ne me refusez pourtant pas un secours que tous les Grecs attendent de vous.

NÉOPTOLÈME.

Parlez.

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctète. Ce n'est pas que, s'il vous demande qui vous êtes, il soit nécessaire de déguiser la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrez qu'un juste courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie, et pour rompre avec des ingrats, qui, après vous avoir engagé par d'humbles prières à les suivre, persuadés que le sort de Troie dépendait de vous, ont eu la cruauté de vous refuser les armes d'Achille que vous demandiez, et qui vous étaient dues, pour en faire un don à Ulysse [1]. Là, vous vous répandrez en invectives amères contre moi; et ne craignez point de me déplaire. M'épargner, ce serait trahir la cause commune. Car enfin songez que, si nous n'enlevons à Philoctète les flèches d'Hercule, c'en est fait, Troie vous échappe, et son destin n'est plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctète, et le pouvez-vous sans danger? Le voici. Guerrier volontaire, vous êtes allé à Troie de votre gré. Le serment qui nous lie, et qui nous réunit depuis tant d'années, ne vous a point associé à nos premiers exploits. Mais

[1] Ce fait est vrai; Ulysse dans l'assemblée des Grecs avait emporté les armes d'Achille sur Ajax qui les disputait. Mais il n'était point question de Néoptolème, et il ne le trouva pas mauvais.

Philoctète connaît mes engagemens, et l'intérêt qui m'attache à cette guerre. Maître du seul dépôt où les dieux ont fixé notre destinée, s'il apprend que je suis en ces lieux, je suis perdu, et je vous perds. Soyez donc certain que la ruse est l'unique moyen de vous rendre maître de ces armes fatales.

Je sais qu'un pareil détour doit coûter à un cœur tel que le vôtre; mais le fruit en sera bien doux, et la victoire bien précieuse. Osons faire un crime léger, mais nécessaire [1], et nous aurons le temps de paraître vertueux. Prêtez-vous pour un moment à mes conseils, et je vous rendrai désormais à toute votre vertu.

NÉOPTOLÈME.

Vos conseils me font horreur à entendre [2]. Le moyen de les pratiquer ? Non, seigneur, je ne

[1] Le grec porte : *Osez, et nous nous montrerons vertueux ailleurs*. Le mot *crime*, qu'ajoute le P. Brumoy, est contre les convenances : Ulysse ne devait pas s'en servir, dans la crainte de blesser les oreilles de Néoptolème. M. de la Harpe, qui me fournit cette remarque, conserve, au mot près, le même sens que le P. Brumoy :

> Osez *tromper* pour vaincre, et n'en croyez que moi.
> Ailleurs, de *l'équité suivons l'austère loi.*

[2] Grec : Οὓς ἂν ἀλγῶ κλύων : Je ne voudrais pas tremper dans des entreprises que je craindrais de passer pour avoir exécutées... Tel est le vrai sens du grec, comme le démontre très-bien M. Vauvilliers.

Digitized by Google

me sens point né d'un caractère propre à user d'artifice; ce ne fut jamais le talent d'Achille, ni le mien. Je puis venir à bout de Philoctète par la force, et nullement par la fraude. Hé! comment ce malheureux prince, faible et seul contre tous, pourrait-il nous résister ? Glorieux d'être nommé par les Grecs le compagnon d'Ulysse, je rougis du nom de traître. En un mot, je préférerais un mauvais succès qui me laisserait l'honneur, à une victoire qui me couvrirait de confusion.

ULYSSE.

Prince trop généreux, j'approuve de si beaux et de si nobles sentimens [1]. Jeune, je préférai comme vous la valeur à la politique; mais qu'une longue expérience a bien su depuis me déciller les yeux! Croyez-moi, c'est la langue et non le bras qui gouverne tout parmi les mortels.

NÉOPTOLÈME.

Mais enfin ce que vous exigez de moi, qu'est-ce autre chose après tout qu'un mensonge odieux ?

ULYSSE.

C'est un artifice innocent pour amener Philoctète au but que nous nous proposons.

[1] Le grec dit plus, et avec plus de précision : *Fils d'un héros, ainsi que vous, jeune, je préférai...*

NÉOPTOLÈME.

Un artifice, dites-vous, et pourquoi ne pas tenter la voie de la persuasion?

ULYSSE.

La persuasion ni la force n'obtiendront rien.

NÉOPTOLÈME.

Est-il donc invincible?

ULYSSE.

Oui. Jugez-en par les traits mortels et inévitables qu'il peut lancer.

NÉOPTOLÈME.

A ce compte, il n'est pas même sûr de l'aborder.

ULYSSE.

Non, sans la ressource dont je vous parle.

NÉOPTOLÈME.

Mais la fraude n'est-elle pas un crime [1]?

ULYSSE.

Non, encore une fois, si elle est salutaire [2].

[1] Ce dernier mot ne convient pas dans la bouche de Néoptolème, qui va tout à l'henre sacrifier ses répugnances. M. de la Harpe observe mieux les nuances essentielles à la vérité dramatique, en traduisant :

Trahir la vérité, le peut-on sans bassesse?

[2] l'Ulysse de Sophocle s'explique encore plus ouvertement; Néoptolème lui demande : « Le mensonge n'est-il pas honteux?...

NÉOPTOLÈME.

Comment un honnête homme oserait-il soutenir une fausseté sans rougir [1] ?

ULYSSE.

Rougir ? est-ce à une vaine honte de balancer un véritable intérêt ?

NÉOPTOLÈME.

Hé ! quel intérêt ai-je d'amener Philoctète à Troie ?

ULYSSE.

Troie ne tombera que par ses traits.

NÉOPTOLÈME.

Elle ne tombera donc pas sous mes coups, comme vous m'en avez flatté ?

ULYSSE.

Ces traits sont inutiles sans vous, et vous ne pouvez rien sans eux.

Non, sans doute, s'il est salutaire, lui répond Ulysse... Le fils d'Achille fait instance : » Tout homme sage n'en a-t-il pas horreur » ! le roi d'Ithaque tranche la difficulté :

ὅταν τί δρᾷς ἐς κέρδος, οὐκ ὀκνεῖν πρέπει.

« Dès qu'il y va de quelque intérêt, il n'y a plus à balancer ». Cette affreuse morale, qui fait d'Ulysse un parfait scélérat, méritait d'être relevée.

[1] M. de la Harpe dit mieux :

Me résoudre à tromper ! moi, seigneur ! j'en rougis.

NÉOPTOLÈME.

Je le vois, il faut se rendre, et lui ravir ses flèches.

ULYSSE.

Un double laurier en sera le prix.

NÉOPTOLÈME.

Quel laurier! assurez-moi l'honneur; et je me rends.

ULYSSE.

La gloire de la prudence et de la valeur.

NÉOPTOLEME, soupirant.

Hé bien, j'obéirai. Triste vertu, ne m'importune plus!

ULYSSE.

Me répondez-vous de votre cœur? Mes conseils y sont-ils bien affermis?

NÉOPTOLÈME.

N'en doutez point. Ma parole est donnée; il suffit.

ULYSSE.

Ne songez donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas surpris; j'emmène cet espion, prêt à le renvoyer bientôt vers vous, pour terminer votre entretien, et presser le départ; il reparaîtra déguisé pour n'être pas reconnu. Soyez attentif à ses discours feints, et profitez-en comme vous le jugerez convenable. Je me retire sur le

vaisseau, et je remets tout à votre sagesse. (*En s'en allant.*) O Mercure, et vous, divine Minerve, dont j'éprouvai en tout temps le secours, daignez favoriser aujourd'hui mes vœux!

SCÈNE III.

LE CHOEUR, NÉOPTOLÈME.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Etrangers dans cette île, que devons-nous faire, seigneur? que faut-il taire ou dire? et comment traiterons-nous avec un prince que ses malheurs ont rendu soupçonneux? L'art de gouverner les humains est supérieur à tous les arts, et c'est des rois dépositaires du pouvoir souverain des Dieux, que nous devons attendre les ordres suprêmes, qui sont la règle de nos devoirs. C'est à vous de parler, à nous d'obéir.

NÉOPTOLÈME.

Si la curiosité vous porte à voir la retraite de Philoctète vers l'extrémité du rivage, vous pouvez la reconnaître sans rien hasarder. Mais, dès que ce formidable guerrier sera de retour, revenez à l'instant à mes ordres.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE I.

Ma prévoyance a prévenu vos désirs, sei-

gneur[1], je lirai mon devoir dans vos yeux, daignez seulement me montrer sa demeure. Je dois en être instruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Est-ce une grotte? est-ce un asyle semblable à celui des bêtes féroces? quelle route y conduit?

NÉOPTOLÈME.

Vous voyez cet antre percé des deux côtés, et ce lit de pierre; voilà sa demeure.

LE CHŒUR.

Où serait allé cet infortuné héros?

NÉOPTOLÈME.

Où mène ce sentier, peu loin de sa grotte, pour chercher de quoi soutenir une vie languissante. Il chasse avec son arc; car telle est, dit-on, sa manière de vivre, sans qu'il puisse trouver de remède au mal qui le consume.

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Sa solitude excite ma pitié. Car, hélas! la douce société et les tendres soins lui sont inconnus. Malheureux et abandonné, il est la victime d'un mal cruel et de tous les besoins de la vie. Comment

[1] Ce mot du chœur montre qu'il s'entendait avec Néoptolème et Ulysse pour tromper Philoctète. Ainsi on ne sera pas surpris de voir le chœur suivre dans la suite toutes les impressions de Néoptolème, et le seconder.

peut-il la soutenir! ô misère humaine! ô mortels, que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle qui sépare les richesses et la pauvreté n'est pas votre partage!

ANTISTROPHE II.

Philoctète ne le cède peut-être à aucun des Grecs en noblesse; toutefois livré à l'indigence et à la langueur, également tourmenté de l'une et de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiseaux, les bêtes farouches et l'écho qui répète ses plaintes et ses cris [1].

NÉOPTOLÈME.

L'excès de ses maux n'a rien qui me surprenne; car, si j'en puis juger, ce sont les dieux qui l'ont frappé dans l'île de Chrysa [2]; et, s'il est encore abandonné des Grecs, ce n'est pas sans un dessein particulier de ces mêmes dieux, qui ne veulent pas qu'il lance sur Troie ses flèches fatales, que le temps ne soit venu, où le destin d'Ilion doit être accompli.

[1] M. de la Harpe a fait passer les beautés de ces deux dernières strophes dans son monologue de Pyrrhus, act. I, sc. II.

[2] Chrysa ou Chrysé, île de la mer Egée, entre Lemnos et l'île de Crète. Elle est fameuse dans le premier livre de l'*Iliade*. C'est là, suivant Sophocle, que Philoctète, fils de Pœan, roi d'un canton de la Thessalie, fut mordu par une vipère; les uns disent qu'il cherchait alors un autel enterré, sur lequel Hercule, allant à Troie, avait immolé des victimes : l'oracle voulait que les Grecs y fissent de pareils sacrifices; d'autres attribuent son malheur aux imprécations d'une Nymphe appelée Chrysé.

LE CHŒUR.

Seigneur, prêtez l'oreille.

NÉOPTOLÈME.

Qu'y a-t-il ?

LE CHŒUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

NÉOPTOLÈME.

De quel côté ?

LE CHŒUR, en montrant l'endroit.

Les gémissemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui se traîne avec peine. C'est Philoctète, n'en doutons plus. Ses plaintes retentissent jusqu'à nous. Préparez-vous, seigneur. Il approche, il arrive.... Au lieu du son des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des bergers, on entend des cris perçans et douloureux. Sans doute il s'est blessé en se heurtant sur un chemin rude et raboteux, ou la vûe d'un vaisseau sur un rivage désert [1] l'engage à implorer du secours.

[1] Le grec dit plus : *Dans ces parages funestes aux navires.* Virgile dit, en parlant de cette même île de Lemnos. *Æneid. II :*

Statio malefida carinis.

Et Homère, *Iliade*, XXIV, 753 :

Λῆμνον ἀμιχθαλόεσσαν.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE.

HÉLAS! ô étrangers, qui êtes-vous? Quel malheur vous a conduits dans cette île inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder? Quelle est votre patrie? De quelle nation êtes-vous? Je reconnais l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre votre voix, et de retrouver sur vos lèvres une langue que je ne parle plus! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié à la vue d'un malheureux qui se voit sans ressource, abandonné des dieux et des hommes. Parlez, si vous venez comme amis; et donnez-moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre et de m'entendre à mon tour.

NÉOPTOLÈME.

Apprenez d'abord ce que vous désirez si passionnément de savoir : nous sommes Grecs.

PHILOCTÈTE.

O douce parole! après tant d'années de soli-

tude et de silence! O mon fils! quel hasard, quel destin, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux? ne me laissez rien ignorer d'une aventure si heureuse pour moi.

NÉOPTOLÈME.

Je suis né dans l'île de Scyros [1]; j'y retourne: je suis Néoptolème, fils d'Achille. Vous savez tout.

PHILOCTÈTE.

O fils d'un père que j'ai tant aimé, citoyen d'un pays dont le souvenir m'est si doux, cher nourrisson du vieux Lycomède, quels vaisseaux vous amènent? D'où venez-vous?

NÉOPTOLÈME.

Du siége de Troie.

PHILOCTÈTE.

Du siége de Troie? Vous n'étiez pas de notre première expédition.

NÉOPTOLÈME.

Vous en étiez donc?

PHILOCTÈTE.

Ah! mon fils, je le vois, vous ne connaissez pas celui à qui vous parlez.

[1] Ile de la mer Égée, domaine d'Achille.

NÉOPTOLÈME.

Comment pourrais-je connaître un guerrier que je n'ai pu encore voir ?

PHILOCTÈTE.

Quoi ! l'histoire de mes malheurs vous est inconnue ? Mon nom même n'est pas venu jusqu'à vos oreilles ?

NÉOPTOLÈME.

Non. J'ignore tout ce que vous me racontez.

PHILOCTÈTE.

Hélas ! il faut que je sois bien infortuné et bien haï des Dieux, puisque le moindre bruit de mes maux n'a pu pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Grèce, tandis que mes barbares persécuteurs se rient, en secret, de mon infortune, tandis que mon mal croît de jour en jour, et qu'il prend de nouvelles forces pour m'accabler ! O mon fils, apprenez que je suis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avez ouï paler, le possesseur de ses flèches, le fils de Pœan, Philoctète en un mot. C'est moi que les Atrides et le roi d'Ithaque ont cruellement exposé dans cette solitude, sans secours et sans ressource, moi qu'ils voyaient frappé d'une horrible maladie, et blessé de la morsure envenimée d'un serpent, moi enfin qu'ils abandonnèrent à Lemnos quand les vents

nous y poussèrent au retour de Chrysa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profitèrent de ce fatal moment pour fuir à mon insu. Un reste de pitié, comme pour le dernier des misérables, les força de me laisser quelques voiles usés pour envelopper ma plaie, et un peu de provisions. Puissent-ils être réduits à un pareil destin! Eux partis, quel pensez-vous que fut mon funeste réveil? Quelle surprise! que de larmes! que d'imprécations, quand je vis mes vaisseaux fendre les ondes sans moi, quand je me vis seul dans ce désert, sans esclave pour me servir, ou du moins pour me soulager dans mes douleurs! Hélas, je jetai mes regards de tous côtés dans cette île, et je n'y trouvai que ce qu'on m'y avait laissé, la misère et une source intarissable de gémissemens.

Cependant les jours se succédèrent, le temps s'écoula; et dans cette grotte, qui me tient lieu de maison, réduit à ma seule industrie, il me fallut songer à pourvoir moi-même à mes besoins. Cet arc me fournissait la nourriture; je m'occupais à percer de mes flèches les timides oiseaux. Quand mes traits avaient atteint ma proie, je me traînais avec douleur contre terre pour l'aller ramasser. Je rampais de même pour chercher de l'eau; et, quand il fallait couper le bois qui m'était nécessaire, sur-

PHILOCTETE.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

C'est Philoctete, n'en doutons plus.

Digitized by Google

Digitized by Google

tout dans les rigueurs de l'hiver, où l'île est inondée, je n'en venais à bout qu'avec d'extrêmes fatigues. Je tirai, quoiqu'avec peine, du sein des cailloux, le feu qui soutient encore ma triste vie [1]. Car c'est à cet élément [2] que je dois tout, hormis la santé que je ne puis recouvrer. Quant à mon île, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maisons pour recevoir les étrangers, rien enfin qui puisse y attirer les vaisseaux. On n'y peut espérer de société que par les tempêtes, et si elles m'ont envoyé quelques malheureux, comme cela ne pouvait manquer depuis un si longtemps que j'habite cette île, ceux qui venaient malgré eux en ce lieu se contentaient de me plain-

[1] M. de la Harpe rend ainsi cet endroit :

. . . . Lorsqu'un trait rapide
Faisait du haut des airs tomber l'oiseau timide,
Souvent il me fallait pour aller le chercher,
D'un pied faible et souffrant, gravir sur le rocher,
Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie ;
Il fallait employer cette pénible voie
Pour briser des rameaux, et pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faisaient jaillir.
Des glaçons dont l'hiver blanchissait ce rivage,
J'exprimais avec peine un douloureux breuvage.

M. Vauvilliers est contraire à la leçon que M. de la Harpe a suivie : mais le poëte français nous présente une image vraie et digne de Sophocle.

[2] Il fait allusion à Vulcain, dieu du feu et de Lemnos.

dre et de me consoler. Ils me laissaient, par pitié, quelques alimens et quelques habits. C'était tout ce que je pouvais attendre de leur stérile compassion. J'ai eu beau supplier qu'on me remenât en ma patrie, nul n'a voulu se charger de moi. On me laisse mourir par un supplice lent depuis dix années, victime de la faim, et d'un mal que je nourris et qui me dévore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulysse et des Atrides : que les dieux le leur rendent !

LE CHŒUR.

J'entre dans les sentimens des étrangers que le hasard a conduits dans cette île. Je vous plains, seigneur : c'est tout ce que je puis.

NÉOPTOLÈME.

Et moi j'ai trop éprouvé la vérité de vos paroles. Vous voyez en moi un témoin de la violence des Atrides et d'Ulysse.

PHILOCTÈTE.

Avez-vous reçu aussi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi ?

NÉOPTOLÈME.

Puisse bientôt ce bras servir ma vengeance et répondre à ma haines ! Mycènes[1] et Sparte sentiront que ma patrie a ses héros.

[1] Il en veut à Agamemnon et à Ménélas ; le premier était roi de Mycènes, et le second, roi de Sparte.

PHILOCTÈTE.

O nobles sentimens! Mais quel affront, dites-moi, allume un si grand courroux?

NÉOPTOLÈME.

Je vous le dirai, cher Philoctète. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je l'injustice atroce qu'ils m'ont faite? A peine la mort m'avait ravi Achille...

PHILOCTÈTE.

Arrêtez, Néoptolème. Quoi! Achille est mort?

NÉOPTOLÈME.

Oui, seigneur; mais la main qui l'a frappé n'est point celle d'un mortel. C'est Apollon qui l'a frappé de ses traits.

PHILOCTÈTE.

O mort funeste, à la vérité, mais digne après tout d'un tel héros! Souffrez, Néoptolème, que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NÉOPTOLÈME.

Vous avez assez de maux à déplorer, sans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTÈTE.

Puisque vous le voulez, je suspends mes pleurs. Reprenez votre discours, et satisfaites ma curiosité.

NÉOPTOLÈME.

Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix qui avait été à mon père [1], équipèrent un vaisseau; et, comme députés de la Grèce, ils vinrent me chercher, sous le prétexte, vrai ou faux, que, mon père étant mort, le destin de Troie portait qu'elle ne serait renversée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me persuader de m'embarquer au plutôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille, le desir de trouver au moins les tristes restes d'un père que je n'avais pu voir tandis qu'il vivait; vous le dirai-je encore? la douce illusion dont je me sentais flatté, de savoir que la gloire de prendre Pergame et de finir le siége me fût réservée, tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain, j'arrive heureusement au port de Sigée [2]. Toute l'armée s'assemble autour de moi : je suis comblé de louanges; chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas! il n'était plus. Fier de tant d'éloges et de caresses, à peine eus-je versé quelques larmes sur son tombeau, que je vais trouver les Atrides, dont je croyais pouvoir tout espérer. Je leur demande les armes de mon père, et ce

[1] Grec : *Qui avait été chargé du soin de l'éducation de mon père.* L'expression du P. Brumoy est impropre, et ne se dit que d'un vil mercenaire.

[2] Port de Troie.

qui pouvait lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponse : « Prenez le reste de ce qui lui » appartenait, vous le pouvez ; mais pour ses ar- » mes, un autre les possède ; c'est Ulysse. » A ces mots, je me trouble ; les larmes me viennent aux yeux, et mon indignation se changeant en fureur : « Injustes Grecs, leur dis-je, de quel front avez- » vous disposé, sans mon aveu, de ces armes qui » sont à moi ? » Ulysse était présent ; il me répondit : « Jeune homme, elles ne sont point à vous ; » je les ai par le suffrage unanime des Grecs as- » semblés. C'est le prix d'avoir sauvé Achille. » Cette réponse redoubla ma rage ; et, dans mon emportement, je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendait mes armes, et je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquèrent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. « Vous n'étiez point avec nous, » reprit-il, dans les périls de ce long siége. Vous » n'avez point mérité de telles armes, et vous pre- » nez déjà des airs de hauteur [1]. Jamais vous ne les » emporterez à Scyros. » Percé jusqu'au vif d'un outrage si sanglant, et dépouillé injustement par

[1] M. de Fénélon traduit : *Et tu parles déjà trop fièrement.* Les *airs de hauteur* ne rendent ni le grec, ni le ton et les manières de ces temps héroïques. Pourquoi le P. Brumoy a-t-il tenté de corriger l'illustre Archevêque de Cambrai ? Croyait-il pouvoir mieux faire ?

le plus méchant des hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse que contre les Atrides; car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Philoctète, j'ai tout dit. Que quiconque est l'ennemi des Atrides soit l'ami des dieux et le mien!

LE CHŒUR.

STROPHE.

O terre qui renfermes le riche Pactole dans ton sein, mère de Jupiter, toi qui domptes les lions féroces [1], source de tous les biens, tu sais quels vœux je t'adressai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus sensible affront, pour honorer le fils de Laërte du plus digne prix qui fût jamais!

PHILOCTÈTE.

Il est vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'est que trop légitime, et votre jugement est conforme au mien, quand vous croyez qu'on doit imputer une si criante injustice aux Atrides et à Ulysse. Je connais depuis long-temps le fils de Laërte; ses lèvres sont une source de fraudes, et ses mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juste ne

[1] C'est que la Terre, autrement Tellus, qu'on croit être la même que Cybèle, était représentée dans un char attelé de quatre lions apprivoisés. (Note de l'ancien éditeur.)

peut sortir d'un cœur tel que le sien. Aussi vos discours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Télamonien [1] a-t-il vu cette injustice?

NÉOPTOLÈME.

On ne l'aurait pas faite sous ses yeux; la mort me l'avait enlevé.

PHILOCTÈTE.

Ajax est mort, ô ciel! et Diomède vit! et l'indigne rejeton de Sisyphe, cet Ulysse, vendu à prix d'argent à son père, avant que de naître, voit encore le jour [2]!

NÉOPTOLÈME.

L'un et l'autre sont florissans dans l'armée.

PHILOCTÈTE.

Et que fait mon ancien ami, le sage Nestor, lui qui savait si bien confondre les artifices de ces hommes vils, et qui était l'âme des conseils?

NÉOPTOLÈME.

Nestor vit malheureux; il a perdu son fils Antiloque.

PHILOCTÈTE.

Ah! que dites-vous? La mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méritaient le plus de vivre!

[1] Fils de Télamon.

[2] Les ennemis d'Ulysse disaient que Laërte, son père, avait acheté chèrement son mariage avec Anticlée déjà grosse.

Que penser des dieux? Les héros meurent, et Ulysse ne meurt pas!

NÉOPTOLÈME.

Antiloque était brave. Mais la valeur est souvent mal récompensée [1].

PHILOCTÈTE.

Et Patrocle, qui fut si cher à votre père, où était-il alors?

NÉOPTOLÈME.

Dans le tombeau, comme eux : en un mot, la cruelle guerre moissonne les bons, et ne fait grâce qu'aux méchans [2].

PHILOCTÈTE.

Je ne le vois que trop. Mais, puisque nous parlons d'hommes méprisables, daignez m'instruire du sort de celui..... dont l'esprit est si artificieux, et la langue si dangereuse....

NÉOPTOLÈME.

Vous voulez dire Ulysse, sans doute.

PHILOCTÈTE.

Non. J'entends ce discoureur qu'on ne pouvait souffrir..... Thersite.

[1] Grec : *Antiloque était un guerrier prudent; mais la prudence est souvent funeste à elle-même.*

[2] M. de la Harpe :

Telle est la guerre enfin : Mars, dans ses jeux sanglans,
Moissonne les vertus, et fait grâce aux méchans.

NÉOPTOLÈME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré; mais le bruit est qu'il vit encore.

PHILOCTÈTE.

Cela devait être. Grâces aux dieux, tout le rebut de l'armée respire. Ils semblent se faire une gloire de fermer les enfers à l'injustice et à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu et la probité. Voilà ce que font les dieux! et je les louerais encore!

NÉOPTOLÈME.

Pour moi, ô Philoctète, loin d'Ilion et des Atrides, loin d'une armée que je déteste, où le mal prévaut sur le bien, où la probité succombe à l'injuste pouvoir; je vais vivre content à Scyros, et trouver des plaisirs jusque dans le sein de mon île sauvage. Adieu; vivez moins misérable, et daignent les dieux vous guérir comme vous le souhaitez! Je retourne à mon vaisseau attendre les vents pour quitter au plutôt ces bords.

PHILOCTÈTE.

Quoi, mon fils, vous me quittez déjà!

NÉOPTOLÈME.

Il en est temps, et je serai plus à portée d'attendre l'occasion près de mon vaisseau qu'en ces lieux.

PHILOCTÈTE.

O mon fils! au nom des mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, je te conjure de ne me pas laisser en proie aux maux que tu as sus, et que tu vois aujourd'hui de tes yeux[1]. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y aurait de la honte à m'abandonner, et tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet serait-ce pour toi de sauver un malheureux, et de me rendre à ma patrie? Il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, où tu voudras, par-tout où j'incommoderai le moins. Accorde-moi cette faveur au nom du dieu protecteur des supplians; laisse-toi fléchir. Malgré la douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laisse pas dans un désert où il n'y a aucun vestige d'homme. Mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée[2], d'où je pourrai

[1] Après cette phrase, le grec porte : ἀλλ ἐν παρέργῳ θοῦ με, le P. Brumoy n'a point traduit cela : l'idée que ce grec présente, n'est cependant nullement déplacée, et est fort bien rendue par M. Vauvilliers, qui traduit : Prenez-moi comme un ballot de rencontre, dont on se charge en passant.

[2] L'Eubée, grande île de la mer Egée, aujourd'hui Négrepont. Oéta, mont de Thessalie. On l'appelle maintenant Bumina; il s'étend jusqu'au pas des Thermopyles.

aisément gagner le mont Oéta et les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends-moi à mon père. Que je crains qu'il ne soit mort! Je lui avais mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui s'étaient chargés de lui dire ma misère ne l'ont pas fait, et m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi, ô mon fils. Sois mon député, ou plutôt mon conducteur; souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser. C'est alors qu'il est beau de secourir les malheureux [1].

LE CHŒUR.

Prenez pitié de Philoctète, seigneur; vous devez être attendri du récit de ses maux. Daignent les dieux en préserver ceux que j'aime! Par haine pour les Atrides je le servirais, et je trouve à l'emmener un triple avantage. Vous faites un heureux, vous punissez les perfides Grecs, et vous évitez la colère des dieux vengeurs de l'innocent rebuté.

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Amis, vous êtes généreux; mais l'ennui que vous

[1] M. de La Harpe :

Considère le sort des fragiles humains;
Et qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant, alors qu'on est heureux.

causera sa maladie, ne démentira-t-il point votre générosité?

LE CHŒUR.

Non, seigneur, jamais on ne me reprochera un repentir si lâche.

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Je me rends, et je rougis d'être moins généreux que vous. Puisque vous le voulez ainsi, partons; qu'il vienne; je le recevrai sur le vaisseau, et il ne tiendra pas à moi qu'il ne soit au comble de ses vœux. Puissions-nous seulement quitter ce rivage, et arriver heureusement [1] au terme que nous souhaitons!

PHILOCTÈTE.

O jour heureux! ô aimable Néoptolème! chers compagnons de voyage, que ne vous dois-je point pour un si rare bienfait! Suivez-moi, et souffrez que je dise adieu à ma triste demeure. Vous verrez comment j'ai vécu et ce que j'ai souffert. Tout autre n'en aurait pu supporter la seule vue; mais la nécessité m'avait instruit, et elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux mêmes.

LE CHŒUR.

Arrêtez un moment, Néoptolème. Voici un de

[1] Il entend Troie, et Philoctète entend sa patrie.

nos compagnons et un étranger qui s'avancent vers nous. Sachons auparavant ce qui les amène.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ET DEUX GRECS, dont l'un est déguisé en marchand [1].

L'ESPION, déguisé.

Je viens, ô fils d'Achille, sous les auspices de cet homme qui gardait votre vaisseau avec deux de ses compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous, en quelque endroit de l'île que vous fussiez. Comme je suis parti du camp de Troie, sur un petit vaisseau pour regagner Péparèthe [2], le hasard m'ayant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiez abordé vous-même, je n'ai pas cru devoir me rembarquer sans vous faire part d'un secret important qui vous touche. Savez-vous le projet que les Grecs ont formé sur vous? mais ce n'est plus un projet, et les effets paraîtront bientôt.

NEOPTOLÈME.

Vous m'obligez par ce service, et je ne serai pas ingrat. Qu'ont-ils fait? parlez.

[1] C'est le même espion qui a fait un personnage muet dans le premier acte, et qu'Ulysse a renvoyé sous le déguisement d'un marchand.

[2] Petite île de la mer Égée, à l'opposite du mont Athos.

L'ESPION.

Phénix [1] et les fils de Thésée vous poursuivent.

NÉOPTOLÈME.

Est-ce pour calmer mon courroux, ou pour me ramener à force ouverte ?

L'ESPION.

Je l'ignore, et je ne dis que ce que je sais.

NÉOPTOLÈME.

Serait-ce à l'instigation des Atrides que Phénix me poursuit ?

L'ESPION.

Il le fait du moins, et il tardera peu.

NÉOPTOLÈME.

D'où vient qu'Ulysse ne s'est pas chargé de cette expédition ? La crainte l'aurait-elle retenu ?

L'ESPION.

Diomède et lui étaient envoyés ailleurs quand je suis parti [2].

L'ESPION.

Ailleurs ? vers qui ?

[1] Phénix était gouverneur de Néoptolème ; il avait élevé Achille.

[2] Il y a bien de l'adresse dans cet entretien. Ulysse avait prié Néoptolème d'ajuster ses réponses aux avis artificieux que lui donnerait l'espion qu'il devait lui envoyer. Néoptolème tient parole, et, feignant que l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le discours sur Ulysse, afin de faire dire qu'Ulysse était envoyé pour chercher Philoctète.

L'ESPION.

Vers... (*bas*) mais dites-moi, je vous prie, en secret, quel est cet homme?

NÉOPTOLÈME, à demi-bas.

Vous voyez Philoctète....

L'ESPION, à Néoptolème.

C'est assez. Croyez-moi, seigneur; fuyez loin de ces bords.

PHILOCTÈTE.

Que dit-il, Néoptolème? A quoi tend c discours mystérieux et suspect?

NÉOPTOLÈME.

Je n'y comprends rien. Mais je vais l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah! ne m'obligez pas de trahir l'armée et le secret des Atrides. Je leur dois tout, et je veux être reconnaissant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NÉOPTOLÈME.

Et moi je suis l'ennemi déclaré des Atrides, Philoctète les hait, et par-là c'est mon plus cher ami. Parle donc nettement, et ne me cache rien.

L'ESPION.

Considérez, seigneur.....

Google

NÉOPTOLÈME.

J'ai tout considéré.

L'ESPION.

Vous serez coupable, si vous m'arrachez mon secret.

NÉOPTOLÈME.

Je prends sur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous satisfaire. Ulysse et Diomède sont partis avec serment d'obliger Philoctète, de gré ou de force, à venir au siège. Ulysse s'est vanté publiquement d'y réussir, et il a paru plus déterminé que Diomède lui-même.

NÉOPTOLÈME.

D'où est venu aux Grecs, après dix années, ce souvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avaient si lâchement abandonné? Qui leur a inspiré cette pensée ? Serait-ce un remords que les justes dieux leur ont envoyé ?

L'ESPION.

Écoutez-le nœud de cette intrigue, qui sans doute ne vous est pas connue. Il y avait à Troie un prophète célèbre, fils de Priam; on le nomme Hélénus. L'artificieux Ulysse, la fable de l'armée, le surprit une nuit, et l'emmena lié au camp, comme un prisonnier du premier ordre. Entre

autres oracles, Hélénus dit aux Grecs que jamais ils ne détruiraient la ville de Troie, s'ils ne trouvaient le secret d'engager Philoctète à quitter son île, et à se rendre au siége. Ulysse recueillit précieusement ces mots. Il ne balança pas ; il jura d'emmener Philoctète. « J'espère, ajouta-t-il, y » réussir par la voie de la persuasion; sinon je » saurai employer la violence! ô Grecs, je ré- » ponds du succès sur ma tête. ».

Vous avez tout entendu; ne perdez point de temps : fuyez l'un et l'autre, et que ceux qui vous sont attachés quittent promptement cette île avec vous [1].

PHILOCTÈTE.

Quoi ? le perfide a juré de me rappeler au camp ! Il s'est flatté de persuader à une ombre [2]

[1] Ces vérités, entremêlées de faux, sont dictées à l'espion par Ulysse, pour précipiter le départ de Philoctète. Ulysse est l'âme de toute cette intrigue; il agit sans paraître. Cet artifice était préparé dans l'exposition.

[2] Le traducteur a manqué le sens, qui est celui-ci : « Quoi, dit » Philoctète, l'imposteur a juré de me persuader ! Ah ! il persua- » derait plutôt à un mort de revenir, etc. » La fable dit que le fourbe Sisyphe se joua de Pluton lui-même; en mourant, il défendit à son épouse de lui faire d'obsèques : elle obéit, et alors Sisyphe, descendu aux enfers, demanda justice contre elle, et permission de revenir sur terre, pour fort peu de temps, afin de la punir de sa négligence. Qui le croirait! Pluton y consentit; mais Sisyphe ressuscité ne se pressa pas de revoir les sombres bords. C'est à ce trait que Philoctète fait allusion. (Note de l'ancien éditeur.)

de revenir à la lumière du jour, comme son père Sisyphe!

L'ESPION.

J'ignore le fond de ce mystère. Souffrez l'un et l'autre que je retourne à mon vaisseau. Que le ciel vous comble des véritables biens! Adieu.

Il s'en va.

SCENE III.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE.

Quelle arrogance, ô dieux! Ulysse ose se vanter d'engager Philoctète par ses traîtresses paroles à retourner avec lui! Non, non; je préférerais le commerce du serpent qui m'a blessé, à l'entretien du fils de Laërte. Mais son orgueil et sa malice sont sans bornes, et je ne doute pas qu'il ne soit déjà en embuscade pour me surprendre. Fuyons[1], cher Néoptolème, et mettons la mer entre ce perfide et moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le repos.

NÉOPTOLÈME.

Mais le vent est contraire[2]. Attendons un temps favorable.

[1] C'est la conclusion qu'Ulysse avait prévue, en imaginant le stratagème du marchand supposé.

[2] Néoptolème entre parfaitement dans le stratagème, comme il

PHILOCTÈTE.

Il l'est toujours assez pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

NÉOPTOLÈME.

Mais, si le vent nous est contraire, il n'est pas favorable à Ulysse?

PHILOCTÈTE.

Tout vent est bon pour les pirates et pour les brigands.

NÉOPTOLÈME.

Partons, puisque vous le désirez. Prenez dans votre grotte ce que vous jugerez nécessaire [1].

l'a promis. Il ne fait des objections légères à Philoctète, que pour les voir réfutées; et il le trompe d'autant plus sûrement, qu'il paraît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

[1] M. Vauvilliers adopte ici un autre arrangement, qui cadre infiniment mieux avec ce que Néoptolème dit plus bas. « J'ai dans » mon vaisseau tout ce que vous pouvez souhaiter. » Voici le changement proposé par le savant académicien :

NÉOPTOLÈME.

Partons, puisque vous le désirez.

PHILOCTÈTE.

Permettez qu'auparavant je prenne dans ma grotte ce qui me serait nécessaire.

NÉOPTOLÈME.

Quoi! il y a dans cette grotte?...

PHILOCTÈTE.

Ah! peu de chose suffit à mes besoins.

NÉOPTOLÈME.

Mais j'ai dans mon vaisseau, etc.

PHILOCTÈTE.

Cher ami, peu de chose suffit à mes besoins.

NÉOPTOLÈME.

J'ai dans mon vaisseau tout ce que vous pouvez souhaiter.

PHILOCTÈTE.

Laissez-moi prendre quelques plantes dont les feuilles apaisent mes douleurs.

NÉOPTOLÈME.

Emportez-les. Avez-vous quelqu'autre chose à transporter?

PHILOCTÈTE, en s'avançant vers sa caverne.

Cet arc et ces flèches sont toute ma richesse. Je garde précieusemeut ce trésor. S'il m'en échappe quelque chose, prenez garde qu'on ne me l'ôte.

NÉOPTOLÈME.

Ces armes célèbres sont donc à vous?

PHILOCTÈTE.

Ce sont celles dont je me sers.

NÉOPTOLÈME.

Me serait-il permis de les voir de plus près, de les toucher et de baiser avec respect ce monument sacré?

PHILOCTÈTE.

Vous en êtes le maître. Cet arc et tout ce que je possède est en votre disposition.

NÉOPTOLÈME.

Je vous ai dit librement mon souhait ; mais n'y ayez d'égard qu'autant que vous le croirez juste. Je ferais scrupule de profaner ces armes consacrées par Alcide.

PHILOCTÈTE.

Mon fils, ta retenue et ta piété me charment. Tu peux tout. C'est toi qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. C'est toi qui me délivres de la poursuite de mes ennemis. Viens, tu pourras toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Ce présent est le prix de mes services ; et la faveur que je t'accorde sera la récompense de ton bienfait. On doit faire du bien à ceux dont on en reçoit, et la reconnaissance est le plus précieux des trésors.

NÉOPTOLÈME.

Entrez dans votre grotte.

PHILOCTÈTE.

Entrez-y avec moi ; aussi bien la violence de mon mal m'oblige à ne pouvoir me passer de votre secours.

SCÈNE IV.

LE CHOEUR, seul.

STROPHE I.

Ixion, surpris par le père des dieux, tourne éter-

nellement autour de sa roue où son forfait l'a attaché. Il avait attenté au lit même de Jupiter. Hormis ce coupable malheureux, est-il un mortel qui éprouve un sort plus triste que l'innocent Philoctète? Car hélas, quel crime a-t-il commis? Ami de la vertu et des hommes vertueux, il périt toutefois indignement. Mais comment, agité de tant d'orages, a-t-il pu survivre à ses malheurs!

ANTISTROPHE I.

Exposé aux injures de l'air, privé de l'usage des pieds, sans amis, sans société (même importune et toutefois consolante pour qui peut faire entendre ses plaintes), il n'a eu pour confidens de ses tristes soupirs et de ses profonds gémissemens, que d'insensibles rochers. Personne qui enveloppe sa blessure, personne qui lui cherche des plantes. Quand la violence de la douleur s'apaise, il se traîne pour se procurer les choses nécessaires, semblable à un enfant qui se roule, s'il n'est soutenu par les bras d'une mère.

STROPHE II.

La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connaît plus leurs alimens, si ce n'est quand ses traits percent par hasard quelque oiseau. L'infortuné Philoctète ignore depuis dix années la douce liqueur que verse Bacchus; heureux encore lorsqu'il peut

voir dans le creux de quelque pierre un peu d'eau tombée du ciel, et qu'il ne lui en coûte qu'un voyage pénible pour étancher sa soif!

ANTISTROPHE II.

Ses maux vont prendre fin [1]. Les dieux lui font trouver dans le fils d'Achille un ami généreux qui lui offre son vaisseau. Philoctète reverra sa patrie après un si long intervalle. Il reverra les danses des Nymphes de Mélie, les plaines qu'arrose le fleuve Sperchius, et le mont Oëta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le sein du brillant Olympe.

[1] Les Grecs, qui font le chœur, étant soumis à Néoptolème, prennent toutes ses impressions, et parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croyent que leur chef parle sincèrement, quand il promet à Philoctète de le ramener en sa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le secret, s'ils étaient entendus, comme ils peuvent l'être, puisque la grotte de Philoctète est peu éloignée.

FIN DU SECOND ACTE.

Google

ACTE III [1].

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, LE CHOEUR.

NÉOPTOLÈME, en sortant de la grotte.

SUIVEZ-MOI, Philoctète... Mais d'où vient ce morne silence, et cet étonnement subit dont vos sens paraissent frappés?

PHILOCTÈTE, entrecoupant ses paroles de cris douloureux.

Ah! Ah!

NÉOPTOLÈME.

Qu'avez-vous?

PHILOCTÈTE.

Ce n'est rien, mon fils. Allons au rivage.

[1] Cet acte est fort court; mais les anciens ne s'embarrassaient pas de faire les actes égaux. Les deux scènes qui le composent ont plus de jeux de théâtre, et d'action que de mots : les Grecs donnaient beaucoup au spectacle et à la représentation. L'accès imprévu qui saisit Philoctète est un obstacle qui recule la conclusion, d'ailleurs la scène est terminée par un intermède du chœur, tandis que Philoctète repose; en voilà assez pour juger que c'est un acte complet, suivant l'idée des Grecs. Au reste, rien n'est plus heureusement imaginé que cet obstacle qui détruit le stratagème d'Ulysse, dont le succès faisait croire que tout était terminé.

NÉOPTOLÈME.

Est-ce un renouvellement de douleur qui vous saisit? Ne vous faites point de violence pour me le cacher.

PHILOCTÈTE.

Non. Je sens au contraire que mon mal s'adoucit. (*A part.*) Juste ciel!

NÉOPTOLÈME.

Ah! Philoctète, vous gémissez. Vous implorez les Dieux?...

PHILOCTÈTE.

C'est pour nous les rendre favorables dans notre fuite.... ah! ah!

NÉOPTOLÈME.

Vous avez beau me déguiser votre mal; vos soupirs vous trahissent. Vous souffrez, avouez-le.

PHILOCTÈTE.

Ah! mon fils, je suis perdu. J'avoue, malgré moi, que je ne puis plus soutenir l'excès de ma douleur. Le poison du serpent se glisse dans mes veines; un feu secret me consume. Ah ciel! ah! quel tourment! au nom des dieux, si tu as un glaive, coupe-moi le pied. Hâte-toi; n'épargne point ma vie. Frappe.

NÉOPTOLÈME.

Quelle douleur subite vous arrache ces cris effrayans?

Digitized by Google

PHILOCTÈTE.

Tu ne l'ignores pas. Ah!

NÉOPTOLÈME.

Que vous est-il arrivé de nouveau ?

PHILOCTÈTE.

Tu le sais trop, te dis-je. Ah !

NÉOPTOLÈME.

Quoi?

PHILOCTÈTE.

Je ne sais.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne savez !

PHILOCTÈTE, redoublant ses cris.

Ah ! ah ! ah !

NÉOPTOLÈME.

Que la violence de l'accès est affreuse !

PHILOCTÈTE.

Plus affreuse que je ne puis l'exprimer : mais sois touché de compassion.

NÉOPTOLÈME.

Que ferai-je ? ordonnez.

PHILOCTÈTE.

Que l'horreur d'un mal si cuisant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avouerai enfin : il

revient par accès réglés semblables aux voyageurs [1] lassés de leurs courses. Ah !

NÉOPTOLÈME.

Loin de songer à vous abandonner, je vous plains davantage, à mesure que je vous vois plus malheureux. Souffrez que mon bras vous relève, et soutienne ce corps chancelant.

PHILOCTÈTE.

Non. Mais prends cet arc que tu as tant souhaité de voir. Garde-le jusqu'à ce que mes tourmens soient passés. Le sommeil qui suit mes symptômes en est l'unique remède. Laisse-moi m'y livrer ; et si mes ennemis surviennent, je te conjure au nom des dieux de ne pas te laisser dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je te confie. Défends-toi de l'artifice et de la violence ; sinon, tu me trahis, et tu me perds. [2]

[1] *πλάνοις ἴσως. πλάνης*, veut dire un vagabond, un homme sans aveu qui court le pays, et nullement un voyageur ordinaire. D'ailleurs, *ὡς ἐξεπλήσθη* ne peut signifier, *lassé de sa course*, mais, *aussitôt qu'il est rempli*. Voici donc la pensée du malheureux Philoctète. « Mon mal, dit-il, ressemble à ces brigands qui disparaissent après avoir fait leur main, et qui reviennent par intervalles, pour piller de nouveau. » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] M. de la Harpe est plus heureux dans la manière dont il rend cet endroit :

J'implore, mon cher fils, une grâce dernière,
Le mal qui m'a surpris, finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.

NÉOPTOLÈME.

Soyez tranquille. Nul autre que vous et moi n'y touchera. Donnez, sans rien craindre[1].

PHILOCTÈTE.

Recevez donc ces divines armes, et priez les dieux qu'elles vous soient moins funestes qu'elles ne l'ont été à Hercule et à moi.

NÉOPTOLÈME.

Daignent les dieux vous exaucer, et nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué !

PHILOCTÈTE.

Je tremble que vos vœux ne soient pas écoutés. Mon noir sang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau symptôme vais-je éprouver !... O plaie cruelle que tu me fais souffrir !

Maintenant, abattu, trop faible pour te suivre,
A tes soins généreux Philoctète se livre.
Viens dans ma grotte, viens ; je mets en ton pouvoir
Ces flèches que tes yeux ont souhaité de voir ;
Mais prends garde sur-tout que la force ou l'adresse
M'enlève ce dépôt qu'entre tes mains je laisse.
Je perds tout, si jamais. . . .

PYRRHUS. (*C'est le même personnage que le Néoptolème de Sophocle.*)

Non, soyez rassuré :
Je réponds sur mes jours de ce trésor sacré.

[1] Néoptolème marque ici son caractère ; il a trompé Philoctète malgré lui : sensible à la confiance de guérir ce malheureux, il fait entendre qu'il ne poussera pas l'artifice plus loin. La suite le fera voir.

ah!... le mal gagne de plus en plus. Il s'acharne à sa proie... Mes amis, ne me quittez pas.... O Ulysse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles! Fils d'Atrée, c'était à vous deux qu'étaient dus de si longs et de si horribles supplices... O mort tant désirée, mort tant de fois appelée, que ne viens-tu enfin!... Prends, mon fils, prends le feu de Lemnos [1], et brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens furent ma récompense... Elles seront la tienne... Que dis-tu? Tu ne réponds point. Où s'égare ton esprit [2]?

NÉOPTOLÈME.

Je gémis de l'état où je vous vois; je ne puis rien de plus.

PHILOCTÈTE.

Prends courage, mon fils. Les attaques de mon mal sont effrayantes; mais elles durent peu. Toute la grâce que je te demande, c'est de ne pas t'embarquer sans moi.

NÉOPTOLÈME.

Rassurez-vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

[1] Il cite ce feu comme le plus violent, et par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, et le séjour du feu.

[2] Néoptolème paraît interdit: c'est que son cœur se dévoile par les traits de son visage, qui ne saurait cacher le regret qu'il a de trahir Philoctète.

PHILOCTÈTE.

Vous le promettez.

NÉOPTOLÈME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTÈTE.

J'aurais honte d'exiger un serment.

NÉOPTOLÈME.

Je serais le dernier des humains, si je vous trahissais.

PHILOCTÈTE.

Donnez-moi votre main pour gage de votre fidélité.

NÉOPTOLÈME.

La voici.

PHILOCTÈTE, se trouble et entre en convulsion.

C'est là, oui, c'est là.....

NÉOPTOLÈME.

Que dites-vous?

PHILOCTÈTE.

C'est en haut.....

NÉOPTOLÈME.

Quel égarement est le vôtre? pourquoi élever d'affreux regards au ciel?

PHILOCTÈTE, couché en se débattant.

Laisse-moi me traîner....

NÉOPTOLÈME.

Où?

PHILOCTÈTE.

Non, laisse-moi.

NÉOPTOLÈME.

Je ne puis vous livrer à vos transports.

PHILOCTÈTE.

Je meurs si tu me touches.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien, je ne vous touche plus. Vos esprits sont-ils moins agités?

PHILOCTÈTE, hors d'haleine.

O terre[1], engloutis un mourant qui ne peut plus se relever.

NÉOPTOLÈME.

Sa fureur se calme et le sommeil va bientôt s'emparer de ses sens. Il penche la tête; il s'assoupit. Une sueur abondante coule de tout son corps. Sa plaie se rouvre, et verse un sang corrompu. Laissons-le goûter un doux repos.

[1] *O terre, reçois dans ton sein* : δέξαι. C'est qu'en ce moment Philoctète n'est plus dans la fureur de ses convulsions, mais dans la situation d'un malade prêt à tomber dans un sommeil de défaillance.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Sommeil, cher tyran de nos sens, toi qui fais oublier les peines et les soucis, viens adoucir les maux de Philoctète. Médecin salutaire, entretiens dans ses esprits le calme et la sérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous, seigneur, songez au parti que vous devez prendre. Que faut-il faire désormais? qu'attendons-nous davantage? l'occasion est prompte à décider, et vaut mieux que toutes les délibérations.

NÉOPTOLÈME.

Philoctète endormi ne nous entend plus. Amis, ce n'est pas assez d'avoir entre les mains ses armes. Si nous ne l'emmenons lui-même à Troie, nos soins sont superflus. Les dieux l'ordonnent, et c'est à lui qu'ils ont réservé la victoire. D'ailleurs, j'ai donné ma parole, et je serais coupable d'y manquer.

LE CHŒUR.

C'est donc aux dieux d'y pourvoir, et de vous inspirer. Du reste, donnez-nous promptement vos ordres, et prenez garde qu'il ne nous surprenne. L'état où il est ne souffre qu'un sommeil léger et fugitif. Faites secrètement ce que vous devez faire,

si vous pensez comme le chef[1] que vous savez. A la vérité, dans les conjonctures délicates, le sage même est embarrassé : mais les vents nous appellent. Philoctète, privé de forces et plongé dans la nuit du sommeil, comme un habitant des enfers[2], nous livre notre proie. La fortune nous invite; c'est à nous de l'enlever. Saisissons le moment, et profitons d'une victoire aisée.

NÉOPTOLÈME.

Arrêtez, et ne laissez point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupière, et relève la tête.

[1] C'est Ulysse : mais le chœur ne le nomme point, dans la crainte que ce nom seul ne réveille Philoctète, et ne trahisse le secret.

[2] Le grec dit : « Il ne fait pas plus d'usage de ses membres, des » pieds, des mains, etc. que s'il était mort. » (Note de l'ancien éditeur.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

LES MÊMES, PHILOCTÈTE.

PHILOCTÈTE, en s'éveillant.

O LUMIÈRE, que fais-tu voir à mon réveil! ô espoir trompeur! étrangers, où êtes-vous... *(Il les aperçoit.)* Pardonnez, cher Néoptolème, ces indignes soupçons. Est-il croyable en effet que vous ayez porté la générosité jusqu'à vous associer à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me servir même? Les Atrides n'en ont pas usé ainsi. Mais vous êtes fils d'Achille, et votre cœur le montre assez, puisque mes cris et l'infection de ma plaie ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux suspendus me donnent un peu de relâche. Aidez-moi, ô mon fils, à me relever, et dès que j'aurai repris mes forces, embarquons-nous sans délai.

NÉOPTOLÈME.

Je me réjouis, cher Philoctète, de vous voir délivré de vos tourmens contre toute espérance. Car, hélas! ils vous laissaient à peine un rayon de vie. Levez-vous : ces Grecs vous transporteront au vaisseau, si vous le permettez. Le fardeau leur

sera léger; jugez-en par leurs sentimens et les miens.

PHILOCTÈTE.

Que ne vous dois-je point? donnez-moi le bras, il suffit. Qu'ils se retirent [1]. Je ne veux pas leur être incommode avant le temps; je ne le serai que trop durant le voyage.

(Le chœur se retire et marche devant, vers le rivage.)

SCÈNE II.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME.

NÉOPTOLÈME.

C'est à vous d'ordonner. Mais tâchez de rappeler vos forces, et de vous soutenir.

PHILOCTÈTE.

Ne craignez rien. Je suis fait à ces accidens; les forces reviendront à l'ordinaire.

NÉOPTOLÈME, à demi-bas, en le conduisant.

Malheureux, que vais-je faire [2]?

[1] Ce mot quoiqu'équivoque, m'a donné lieu de supposer que le chœur prend les devants vers le rivage. La scène suivante en est plus belle, et le retour du chœur plus intéressant. Quand Philoctète dit dans cette scène qu'il n'a plus que les rochers à qui il peut adresser ses plaintes, il semble supposer l'absence du chœur. Il est naturel de croire qu'ensuite Ulysse renvoie les Grecs vers Néoptolème pour hâter le départ, et pour voir s'il n'est point survenu un nouvel embarras.

[2] Néoptolème avait laissé entrevoir son repentir sur le personnage qu'il jouait malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici à se déclarer.

PHILOCTÈTE, *en s'arrêtant.*

Qu'avez-vous, mon fils? quelle parole vient de vous échapper?

NÉOPTOLÈME.

Cruelle incertitude! où tourner mes pensées?

PHILOCTÈTE, *étonné.*

Quelle incertitude? Ah! mon fils, ne parlez pas ainsi.

NÉOPTOLÈME.

Et c'est cela même qui fait ma peine.

PHILOCTÈTE.

Le triste spectacle dont vous venez d'être témoin, vous fait-il repentir en secret de la parole que vous m'avez donnée[1]?

NÉOPTOLÈME.

Oh! qu'il est pénible à un cœur bien né d'agir contre son caractère, et de faire ce qui ne convient pas!

PHILOCTÈTE.

Mais, en sauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les mânes de votre père doivent rougir.

[1] M. de la Harpe:

La pitié que d'abord tu m'avais annoncée,
Du poids de mes malheurs serait-elle lassée?

NÉOPTOLÈME.

Vous êtes vertueux, et moi je passerai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire.

PHILOCTÈTE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois-je penser de vos discours?

NÉOPTOLÈME.

O dieux, que faire? je serai doublement coupable, et par mes actions et par mes paroles[1].

PHILOCTÈTE, à part, à demi-haut.

Je le vois; il délibère s'il me trahira. Il songe à partir sans moi[2].

NÉOPTOLÈME.

Non, je ne vous abandonne point; mais si je vous emmène malgré vous, quel remords et quel repentir? c'est le sujet de mon trouble.

PHILOCTÈTE.

Quoi? que dites-vous? expliquez-moi ce mystère, mon fils.

NÉOPTOLÈME.

Je ne puis vous le céler plus long-temps: la pitié

[1] M. de la Harpe :

C'est moi qui dois rougir, moi qui suis désormais
Coupable si je parle, et vil si je me tais.

[2] Soupçons de Philoctète; second obstacle au départ. Néoptolème, en se dévoilant, le recule plus que jamais.

l'emporte. Il faut.... que je vous amène aux Atrides. Vous partez pour le siége.

PHILOCTÈTE.

Ah! que m'as-tu dit!

NÉOPTOLÈME.

Suspendez un moment votre courroux. Ecoutez-moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'écouterais-je désormais? que penses-tu faire de moi?

NÉOPTOLÈME.

Vous guérir d'abord, pour renverser Troie avec vous.

PHILOCTÈTE.

Parles-tu sérieusement?

NÉOPTOLÈME.

Le destin le veut; il le faut. Calmez votre colère, et me suivez.

PHILOCTÈTE.

Ah! je suis trahi. Jeune étranger, quel piége tu m'as dressé! rends-moi, rends-moi promptement mon arc et mes flèches.

NÉOPTOLÈME.

Je ne le puis. Les chefs parlent, l'intérêt public y est engagé; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTÈTE.

O race digne de ton nom[1] ! Lâche artisan du plus noir artifice qui fût jamais, comment as-tu osé surprendre ma crédulité ? ne rougis-tu point de porter sur moi tes regards, après avoir si indignement abusé du malheur et de la bonne foi d'un suppliant? mais où m'emporte mon courroux? ah! mon fils, songe qu'en m'ôtant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends-le moi, je t'en conjure au nom des dieux. Rends-moi le jour que tu m'as ravi. Que je suis malheureux !... tu te tais; tu me regardes tranquillement. Rien ne te touche. ô rivage, ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches, mon unique compagnie? ô rochers escarpés, c'est à vous que je me plains; car je n'ai que

[1] Je veux que Philoctète, ou plutôt Sophocle, ait voulu faire cette froide allusion au nom de Pyrrhus; mais il fallait une petite note. Néoptolème s'appelait autrement Pyrrhus; πύῤῥος signifie *Roux* : et la première syllabe de ce nom πῦρ, veut dire *du feu*; ce qui fait dire peut-être à Philoctète irrité contre lui : ὦ πῦρ σὺ, *o tu ignis*. Je doute que Sophocle ait voulu faire cette mauvaise *pointe*; mais encore fallait-il la rendre intelligible.

Cette note de l'ancien éditeur prouve très-bien qu'il n'y a point ici de contre-sens dans la traduction du P. Brumoy, comme le pense M. de la Harpe (Note 8, p. 77, de son *Philoctète*, édit. de 1786). En effet ces mots, *ô race digne de ton nom!* ne tombent que sur le nom de Pyrrhus donné à Néoptolème, à cause de sa couleur *rousse*, et point du tout sur le nom qu'il avait hérité de ses ancêtres. Le scholiaste y est formel, v. 950. (ὦ πῦρ σὺ) παρὰ τὸ ὄνομα.

vous à qui je puisse me plaindre, et je vous ai accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille! il jure de me mener en ma patrie, et il me conduit à Troie. Il abuse de la foi du serment pour ravir l'arc sacré d'Hercule; pour me traîner à son char, et me montrer en spectacle à l'armée grecque. Il triomphe de Philoctète, comme s'il l'eût vaincu à force ouverte, et il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Encore à présent dans l'état où je suis, ce n'est que par surprise. Oui, je suis la victime de sa fraude. Malheureux! que ferai-je! rends, mon fils, rends; sois semblable à ton père, à toi-même[1]. Que dis-tu?.... tu ne dis rien.... je suis mort. Ah, déplorable Philoctète! O caverne, je reviens à toi; sois ma ressource. Reçois derechef un misérable, nu, abandonné, sans nourriture... je mourrai seul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes; elles me dévoreront; je deviendrai leur proie à mon tour. Et ces coups partent d'un cœur que j'avais cru sincère!

Ecoute, Néoptolème. Je ne lance point encore sur toi les dernières imprécations, refuge ordinaire des malheureux poussés au désespoir. Tu

[1] M. de la Harpe:
Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractère,
Sois semblable à toi-même, et semblable à ton père.

peux changer de sentimens. Mais prends garde au parti que tu vas prendre, et juge de ma vengeance par mes [1] fureurs [2].

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHOEUR, qui revient sur la fin de la scène précédente.

LE CHŒUR.

Décidez, seigneur; il en est temps. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le satisfaire.

NÉOPTOLÈME.

Amis, je suis touché, je l'avoue : mais ce n'est pas de ce moment que mon cœur souffre.

PHILOCTÈTE.

Au nom des dieux, mon fils, écoute cette pitié; et ne te fais pas l'affront devant les hommes d'avoir trompé un malheureux.

NÉOPTOLÈME, à part.

Que ferai-je? plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyrós!

[1] Par embellissement de l'invention du P. Brumoy, toutes ces six lignes de la traduction se réduisent à ceci : « Je suspends » toutefois mes imprécations, jusqu'à ce que je voie si tu persistes » dans tes noirs projets; si cela est ainsi, va, puisses-tu périr d'une mort funeste! » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] M. de la Harpe a rendu tout ce discours de Philoctète avec plus de goût et même plus de précision.

PHILOCTÈTE.

Tu ne parais pas méchant. Quelque conseil te pousse. Trompe qui le mérite mieux. Rends-moi mes armes; laisse-moi, et va-t-en.

NÉOPTOLÈME.

Amis, que ferons-nous?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE.

ULYSSE, à Néoptolème. [1]

Perfide, vous balancez. Donnez-moi ces armes, et retirez-vous.

[1] Tout le commencement de cette scène est rendu par M. de la Harpe avec plus de précision, de chaleur et d'énergie.

ULYSSE, *avec précipitation.*

Qu'attendez-vous, perfide?
Remettez-moi ces traits.

PHILOCTÈTE.

C'est Ulysse, grands dieux!

ULYSSE.

Lui-même.

PHILOCTÈTE.

Ciel! Où suis-je? Ulysse dans ces lieux!
Ah! lui seul a tout fait: ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulysse.
Mes armes; c'en est trop, mes armes....

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sait respecter des Grecs les ordres absolus.

PHILOCTÈTE.

Dieux, quel est cet étranger? n'est-ce point Ulysse que j'entends?

Ces armes sont à nous; il ne peut vous les rendre.
Vous; marchez sur mes pas : c'est trop vous en défendre.
Ne vous obstinez plus à résister aux dieux,
Ou je vous fais sur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÈTE.

Tu me menaces, traître !.... O Lemnos, mon asyle,
Feux sacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous, mes seuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, et ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter est leur maître; et c'est lui qui m'amène.

PHILOCTÈTE.

Ainsi tu fais les dieux complices de ta haine,
Artisan du parjure et de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom; suivez leur volonté.

PHILOCTÈTE.

Penses-tu donc traiter Philoctète en esclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier et généreux et brave,
En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverser Troie et triompher comme eux.
Ne fuyez pas la gloire à vos regards offerte :
Venez : le ciel l'ordonne, et la route est ouverte.

PHILOCTÈTE.

Tant que cet antre obscur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici, rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'instant. . . .

ULYSSE, à Philoctète.

Oui, c'est moi, c'est Ulysse que vous voyez.

PHILOCTÈTE.

Ah, malheureux! je suis perdu. Voici la main qui a tramé la trahison.

ULYSSE.

C'est moi, n'en doutez point.

PHILOCTÈTE, à Néoptolème.

O mon fils, rends-moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avez beau faire; vous ne les aurez pas. Partez, ou je vous fais enlever.

PHILOCTÈTE.

Tu me feras enlever, traître?

ULYSSE.

Le dessein en est pris, ou vous me suivrez.

PHILOCTÈTE.

O Lemnos, ô Vulcain! Ulysse menace de m'enlever de ton île! Tu vois cet outrage, et tu le souffres!

ULYSSE.

Jupiter est le maître des dieux, et de cette île. Jupiter l'ordonne, et je ne fais qu'exécuter ses ordres.

Digitized by Google

PHILOCTÈTE.

Parjure, qu'oses-tu dire? de quel front fais-tu les dieux complices de tes fraudes?

ULYSSE, montrant le rivage.

Dites, auteurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de suivre. Partez.

PHILOCTÈTE.

Non, traître; je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirez. Le sort en est jeté

PHILOCTÈTE.

Grands dieux! et depuis quand Philoctète est-il donc un esclave, pour le traiter ainsi?

ULYSSE.

On le traite, non en esclave, mais en héros, et comme un des libérateurs de la Grèce, avec qui il doit renverser Troie.

PHILOCTÈTE.

Dût-il souffrir mille maux, tandis qu'il aura cet antre pour asyle, il n'en sera rien.

ULYSSE.

Que prétendez-vous donc?

PHILOCTÈTE, voulant se précipiter.

Mourir [1].

[1] Ce mot seul est énergique à la vérité; mais répond-il à cette longue phrase qu'on lit dans le grec? « Ce que je prétends, dit

ULYSSE, aux soldats.

Il veut se précipiter. Qu'on le saisisse, et qu'on le dérobe à sa fureur.

PHILOCTÈTE, arrêté.

O bras sans défense, ô mains privées de vos armes, faut-il que vous supportiez ces indignes liens! O méchant, dont il ne peut partir rien de juste ni de bon, de quel cruel stratagême t'es-tu avisé pour me surprendre? Tu n'as osé paraître. Tu m'as séduit par ce jeune homme qui m'était inconnu. Tu l'avais séduit le premier. Son cœur n'était point fait pour la fraude; et sa droiture digne de la mienne, méritait de ne pas trouver un corrupteur tel que toi. C'est sans le savoir qu'il a été le ministre de ton lâche artifice [1]. Je le vois, il souffre de m'avoir fait souffrir, et il t'obéit à regret. C'est toi, c'est ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a instruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé, malgré ses remords, à se jouer de la

» Philoctète? Me jeter tout à l'heure en bas du haut de ce rocher, » et me casser la tête. » (Note de l'ancien éditeur.)

[1] « Cela n'est ni exact pour la version, ni vraisemblable pour le » sens. Pyrrhus ne pouvait pas ignorer les desseins d'Ulysse. Philoctète lui-même ne peut pas le croire, et il lui reproche plus » d'une fois tout le contraire. Il y a dans le grec : ἀφυῆ τ᾽ ὄντα, καὶ » θέλοντ᾽ : Ce jeune homme simple, et qui répugnait à t'obéir. Ce » qui est très-différent de la traduction du P. Brumoy. » Note de M. de la Harpe. *Philoct.* p 82.

vertu et de ma crédulité. Tu me lies, barbare, tu prétends donc m'arracher du rivage où tu m'as exposé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, et rayé du nombre des vivans. Ah! que les dieux te puissent.... mais les dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va jouir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu sers la passion. Lâche, ce n'est que malgré toi que tu les as suivis au siége[1], et ils te chérissent. Je leur ai conduit volontairement sept vaisseaux, et ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité, et ils te l'imputent à leur tour.

Mais réponds-moi, quel est ton dessein? pourquoi m'enlever? à quoi suis-je bon? je ne suis plus rien, je suis mort pour les Grecs. O ennemi des dieux et des hommes, dis-moi par quelle raison je ne suis plus à tes yeux un fardeau incommode? pourquoi mes cris et l'infection de ma plaie ne te dégoûtent plus? pourquoi tu ne crois plus que je puisse troubler les sacrifices? Ce fut là ton prétexte pour me rejeter de l'armée. Grecs inhumains, soyez les victimes de mes horribles imprécations. Si les dieux sont encore justes (et ils le sont), je

[1] Ulysse contrefit l'insensé pour se dispenser d'aller au siége.

vois qu'ils vous punissent. Autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour un malheureux tel que moi. Un remords cuisant, un trait du ciel vous percé, vous déchire, et vous force malgré vous de songer à moi. Mais ô terre natale, et vous, dieux témoins et vengeurs, punissez-les enfin, punissez-les tous, et je suis satisfait. Mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites-les périr à mes yeux; je me croirai guéri.

LE CHŒUR, à Ulysse.

Il est cruellement aigri; il brave les maux, loin d'y succomber.

ULYSSE.

J'aurais bien des choses à lui répondre; mais il n'est pas en état de m'entendre. Un seul mot me suffira.

Je suis tout ce que vous dites, ô Philoctète, quand il s'agit de l'intérêt public. Est-il question de l'intérêt des hommes vertueux? je suis, autant qu'un autre, partisan de la vertu et de l'humanité. Croyez-moi, je sais manier à mon gré les cœurs. Le vôtre seul est intraitable. Hé bien, je consens de vous céder. (*Au chœur.*) Amis, rendez-lui la liberté, et laissez-le en ces lieux. Nous pouvons nous passser de lui, puisque nous avons les armes d'Hercule. Teucer sait l'art de s'en servir, et à son défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctète, je m'en servirai aussi bien que vous-même.

L'armée après tout a-t-elle besoin de vous? Adieu, demeurez dans votre Lemnos. Nous allons partir, et cet arc va me procurer une gloire qui n'était destinée qu'à vous.

PHILOCTÈTE.

Le cruel, où me réduit-il? quoi? tu oseras te montrer à l'armée paré de mes dépouilles?

ULYSSE.

Il est inutile de parler davantage; je pars.

PHILOCTÈTE, à Néoptolème.

Généreux fils d'Achille, tu ne me dis rien, et tu me quittes ainsi?

ULYSSE, en s'en allant.

Suivez-moi, Néoptolème, et ne détournez pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdrait.

PHILOCTÈTE, au chœur.

Et vous, chers amis, vous m'abandonnerez aussi? la pitié ne vous touchera pas?

LE CHŒUR, en montrant Néoptolème.

Voilà notre chef; c'est à lui de parler! ce qu'il vous dira, croyez que vous nous le disons.

NÉOPTOLÈME, au chœur.

Ulysse blâmera ma sensibilité. N'importe. Demeurez, vous autres, si Philoctète le veut ainsi, tandis que tout s'apprêtera pour le départ, et que

nous ferons nos vœux au ciel. Peut-être, durant cet intervalle, un heureux changement le rendra plus docile à nos raisons. Nous allons au rivage, Ulysse et moi; rendez-vous y promptement, dès que vous serez avertis.

SCÈNE V.

PHILOCTÈTE, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE, à l'entrée de sa grotte.

STROPHE I.

O caverne! ô mon unique asyle! jamais je ne te quitterai. Tu m'as servi de demeure : tu seras mon tombeau. O séjour rempli de ma douleur, que vais-je devenir! plus de nourriture, plus d'espoir. Tourbillons impétueux [1], enlevez-moi dans les airs. Que suis-je sur la terre [2]?

LE CHOEUR.

STROPHE II.

Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous n'avez d'ennemi que Philoctète. Il ne tenait qu'à vous d'être heureux, et vous préférez votre misère à la fortune qui vous rit.

[1] L'expression grecque est πλωκάδες, c'est-à-dire, les *harpies*, monstres fabuleux, dont les principales étaient Ællo, Ocypète et Génélo. Elles sont appelées, aussi bien que les Furies, les *chiennes de Jupiter*. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Grec : *Car je n'y peux plus tenir.* C'est ainsi que traduit M. Vauvilliers.

PHILOCTÈTE.

ANTISTROPHE I.

Misérable, dénué de tout secours, il faut donc que j'expire dans cet antre; la douleur et la faim vont me consumer. Je ne percerai plus les oiseaux de mes traits. Cœur barbare, dont l'artifice me fait périr, que ne puis-je te voir en proie à des maux aussi durables que les miens!

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Ce n'est point à l'artifice des hommes, c'est à la volonté suprême des dieux que vous devez attribuer ce que nous avons fait malgré nous. Mettez fin à vos imprécations, et cessez de nous haïr.

PHILOCTÈTE.

STROPHE III.

Tranquille sur le rivage, le traître insulte à mon désespoir. Il essaie impunément mon arc et mes flèches. Trésor qu'il m'a ravi, chères armes, si vous avez du sentiment, quelle honte serait-ce pour vous de vous voir passer des mains du compagnon d'Hercule, dans celles du plus lâche des hommes! témoins de ses infâmes artifices, de sa honteuse origine, et de ses cruels attentats, vous détesteriez, comme moi, l'auteur de tous mes maux.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

STROPHE IV.

Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité, et la souffrir sans s'offenser. Apprenez donc que l'assemblée des Grecs a chargé Néoptolème de faire ce qu'il a fait, et que c'est en faveur de la cause commune qu'il a suivi les conseils d'Ulysse.

PHILOCTÈTE.

ANTISTROPHE III.

Oiseaux, qui étiez ma proie, et vous, hôtes sauvages de ces rochers, ne fuyez plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayaient. Ma caverne vous est livrée. Accourez-y sans crainte, déchirez-moi, dévorez-moi; je serai votre proie à mon tour. Aussi bien deviendrai-je bientôt celle de l'indigence.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE IV.

Au nom des dieux, si l'hospitalité sainte vous touche, rendez-nous tendresse pour tendresse, et faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre destin. Quelle fureur de choisir pour ressource la douleur, la misère et le désespoir!

PHILOCTÈTE.

Amis, vous renouvelez mes maux. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter?

LE CHŒUR.

En quoi, seigneur?

PHILOCTÈTE.

Espérez-vous me persuader de retourner vers ces Grecs que j'abhorre?

LE CHŒUR.

La raison le veut.

PHILOCTÈTE.

Laissez-moi donc en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut vous obéir. Retirons-nous.

PHILOCTÈTE.

Au nom du grand Jupiter, ne me quittez pas.

LE CHŒUR, feignant de se retirer.

Apprenez à calmer votre courroux.

PHILOCTÈTE, avec de grands cris.

Chers amis, demeurez, je vous en conjure. Ah!

LE CHŒUR.

Quel nouveau sujet vous arrache des cris?

PHILOCTÈTE.

O destin! ô tourment! mal cruel, comment te supporterai-je désormais? Revenez, amis, revenez.

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Que ferons-nous? vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHILOCTÈTE.

Pardonnez ces cris et ces emportemens à l'excès de la douleur.

LE CHOEUR, en revenant.

Écoutez donc nos conseils, et suivez-nous.

PHILOCTÈTE, après un moment de réflexion.

Je n'en ferai rien. C'est un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraser de ses foudres, je n'en ferai rien. Périsse Ilion, périsse l'armée, périssent tous ceux qui m'ont sacrifié! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grâce à vous demander.

LE CHŒUR.

Quoi?

PHILOCTÈTE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce soit.

LE CHŒUR.

Quel meurtre projettez-vous? ô ciel!

PHILOCTÈTE.

Ma mort; la douleur m'y force : je me couperai le pied et je me percerai le cœur.

LE CHŒUR.

Quel est votre dessein?

PHILOCTÈTE.

De rejoindre mon père.

LE CHŒUR.

Où ?

PHILOCTÈTE.

Aux enfers. Car, hélas, il ne vit plus. O patrie, que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs ; ma mort en est le prix.

Il se cache dans son antre.

LE CHŒUR, à Philoctète.

Nous serions déjà partis pour aller au vaisseau, si nous n'eussions vu de loin Ulysse et Néoptolème qui reviennent vers nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE et NÉOPTOLÈME, dans l'éloignement.

ULYSSE, à Néoptolème.

Ne me direz-vous point enfin quel sujet vous fait retourner si promptement sur vos pas ?

NÉOPTOLÈME.

Je vais expier un attentat.

ULYSSE.

Il faut que vous le jugiez bien atroce; mais quel est-il ?

NÉOPTOLÈME.

C'est d'avoir écouté Ulysse et les Grecs.

ULYSSE.

Hé, qu'avez-vous fait d'injuste ?

NÉOPTOLÈME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYSSE, avec empressement.

Qui ? ô ciel ! quel est votre nouveau projet ?

NÉOPTOLÈME.

Il n'est pas nouveau; je veux revoir Philoctète, et....

ULYSSE.

Et que faire encore? (*à part.*) Je tremble.

NÉOPTOLÈME.

Je lui ai ravi ses armes; je vais les.....

ULYSSE.

Quoi! les rendre? dieux! que m'annoncez-vous?

NÉOPTOLÈME.

C'est contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du ciel, Néoptolème, répondez; parlez-vous tout de bon?

NÉOPTOLÈME.

Je pense comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites-vous?

NÉOPTOLÈME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore?

ULYSSE.

C'était trop de me l'avoir dit une fois.

NÉOPTOLÈME.

N'en doutez donc plus. Vous savez tout.

ULYSSE.

Je sais qui s'y opposera.

NÉOPTOLÈME.

Hé! qui, je vous prie, aurait cette témérité?

ULYSSE.

Toute la Grèce et moi.

NÉOPTOLÈME.

Certes, je cherche le prudent Ulysse dans ses paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Néoptolème dans ses actions [1].

NÉOPTOLÈME.

Peu m'importe la réputation de politique, pourvu que je satisfasse l'équité.

ULYSSE.

Où donc est l'équité de rendre, malgré moi, un trésor que vous ne devez qu'à mes conseils?

NÉOPTOLÈME.

Vos conseils m'ont fait commettre un crime dont je rougis : je veux le réparer.

[1] Ceci est recherché et n'est pas exact. Grec :

NÉOPTOLÈME.

Toute votre sagesse ordinaire ne brille pas dans les discours que vous me tenez.

ULYSSE.

Et moi, je n'en trouve ni dans vos actions, ni dans vos paroles.

ULYSSE.

Et ne craignez-vous point le ressentiment de l'armée?

NÉOPTOLÈME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la justice.

ULYSSE.

Ce sera donc contre Néoptolème, et non plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre?

NÉOPTOLÈME.

Combattez; j'y consens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu [1].

[1] Grec: . . . . χεῖρα δεξιὰν ὁρᾷς
Κώπης ἐπιψαύουσαν;

«Voyez-vous cette main, dit Ulysse, sur la garde de mon épée?» Néoptolème en fait autant de son côté, et réplique: «Faites, » faites; vous allez voir la mienne qui vous répondra tout à » l'heure.» Il n'est donc pas ici question d'un projet pour la suite, mais de l'appareil d'un combat actuel. Ce qui appuie mon sentiment, c'est l'espèce de sarcasme que le fils d'Achille jette à Ulysse qui se retire prudemment:

Ἐσωφρόνησας; κἂν τὰ λοίφ' οὕτω φρονῇς,
Ἴσως ἂν ἐκτὸς κλαυμάτων ἔχοις πόδα.

«Vous êtes sage; et, si vous l'êtes toujours de la sorte, vous pour» rez vivre sans aucun accident.» Les duels en forme étaient inconnus aux anciens, mais les *rencontres* ne l'étaient pas.

NÉOPTOLÈME.

La mienne est prête; je n'attends que les Grecs et vous.

ULYSSE.

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée, et sachez que la peine suivra le crime de près. Adieu. (*Il se retire.*)

ULYSSE, à Néoptolème déjà parti.

Vous faites prudemment. Usez en toujours de même à l'avenir, pour vous garantir de mon courroux. (*Allant vers l'antre.*) O Philoctète, sortez de votre grotte.

SCÈNE II.

NÉOPTOLÈME, PHILOCTÈTE, LE CHOEUR.

PHILOCTÈTE.

Quel bruit ai-je entendu? Qui m'appelle? que voulez-vous de moi? pouvez-vous me rendre encore plus malheureux? Vous le croyez, sans doute, et c'est le dessein qui vous amène.

NÉOPTOLÈME.

Rassurez-vous, et m'écoutez.

PHILOCTÈTE.

Je vous ai trop écouté. Vos discours trompeurs m'ont perdu.

Digitized by Google

NÉOPTOLÈME.

Croyez au moins mon repentir [1].

PHILOCTÈTE.

Ainsi m'avez-vous engagé à vous croire, quand vous m'avez surpris mes armes. Votre sincérité feinte cachait une perfidie.

NÉOPTOLÈME.

Oubliez-la ; et dites-moi seulement si vous êtes déterminé à demeurer en ces tristes lieux, ou si vous daignez nous accompagner?

PHILOCTÈTE.

Ne m'en parlez plus [2].

NÉOPTOLÈME.

Est-ce une résolution inébranlable ?

PHILOCTÈTE.

Plus inébranlable que je ne puis dire.

NÉOPTOLÈME.

Mon dessein était d'apaiser votre courroux, et de vous persuader, s'il était possible ; mais, si cela vous offense, jeme tais.

PHILOCTÈTE.

Tu fais bien. Vainement voudrais-tu me sé-

[1] Eh bien ! au repentir n'est-il aucune voie ?
Ce vers de M. de la Harpe est plus conforme au grec.

[2] Le grec ajoute : « Tout ce que vous diriez serait inutile. »

duire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulcéré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as fait. Fils indigne du plus généreux père, tu m'arraches la vie, et tu viens me donner des conseils! Ah, puissiez-vous périr tous misérablement, les Atrides, Ulysse et toi! voilà mes adieux [1].

NÉOPTOLÈME.

Plus d'imprécations, plus de haine; voici vos armes; recevez-les de ma main.

PHILOCTÈTE.

Que dis-tu? quel nouveau piège m'as-tu préparé?

NÉOPTOLÈME.

Venez, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des dieux.

[1] M. de la Harpe:

Tu parlerais en vain: traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi!
Va, trop indigne fils du plus illustre père,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misère,
Tu m'offres des conseils! Otes-toi de mes yeux;
Va retrouver Ulysse et tes Grecs odieux.
Tu n'échapperas pas, ni toi, ni les Atrides,
Au céleste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux;
Qu'elles tombent sur vous: ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connaissez mieux Pyrrhus et reprenez vos armes.

PHILOCTÈTE.

O agréables paroles ! Mais dois-je les croire ? O ciel !

NÉOPTOLÈME.

Croyez les effets. Avancez. Ne craignez rien. Recevez votre arc.

SCÈNE III.

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME, ULYSSE, LE CHOEUR.

ULYSSE, survenant.

Et moi je m'y oppose au nom des Atrides et de l'armée. J'en atteste les dieux.

PHILOCTÈTE, après avoir reçu ses armes de Néoptolème.

Est-ce la voix d'Ulysse que j'entends ?

ULYSSE.

De lui-même. Le voici. Oui, c'est moi qui, malgré le fils d'Achille, vous ferai partir pour le siége.

PHILOCTÈTE, se mettant en situation de lancer une flèche.

Attends. Cette flèche va punir ton outrage.

NÉOPTOLÈME, l'arrêtant.

Ah ! Philoctète, qu'allez-vous faire? Au nom du ciel, ne lancez pas ce trait.

PHILOCTÈTE.

Laisse-moi faire, mon fils, laisse-moi percer ce traître.

NÉOPTOLÈME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTÈTE.

Pourquoi m'empêcher de me venger de mon cruel ennemi?

NÉOPTOLÈME.

[1] La vengeance serait honteuse et pour vous et pour moi.

PHILOCTÈTE.

Qu'avons-nous à ménager avec les Grecs? Croyez-moi, les chefs de l'armée sont aussi peu braves en effets, qu'ils paraissent fiers en paroles.

NÉOPTOLÈME.

Il est vrai. Mais enfin je vous ai rendu vos armes. Vous reste-t-il encore contre moi quelque sujet de courroux et de plainte?

[1] C'est la même pensée qu'a employée M. Corneille dans *Polyeucte*. Celui-ci dit à Pauline, au sujet de Sévère son amant, qui l'avait revue :

Quoi, vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage!

Et Pauline répond ce beau mot si applaudi d'un grand prince :

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.

Elle parle de son mari, de Sévère et d'elle. *Polyeucte*, act. II, s. IV.

PHILOCTÈTE.

Non, mon fils. Ton grand cœur s'est dévoilé. Aussi n'as-tu pas reçu le jour d'un Sisyphe [1], mais d'un héros aussi illustre chez les morts, qu'il fut célèbre parmi nous.

NÉOPTOLÈME.

Il m'est doux de voir Philoctète louer Achille; et cet éloge rejaillit sur moi. Mais écoutez, seigneur, ce que j'ai à vous demander. Il est des maux qui nous viennent des dieux; ils sont inévitables; il faut les supporter. Mais est-on excusable ou digne de pitié, quand on s'en procure volontairement comme vous? votre cœur est aigri, et incapable de conseils. Qu'un ami vous parle, vous prenez feu, et le traitez d'ennemi. Je parlerai toutefois, et j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravez-les profondément dans votre cœur, et apprenez d'abord que votre blessure est un coup parti du ciel, pour avoir approché du serpent dépositaire des trésors du temple que vous avez trouvé à Chrysa. N'espérez jamais de guérison, tant que ce soleil vous éclairera, que vous n'alliez à Troie. Votre guérison est réservée aux enfans d'Esculape, comme la prise de Troie à nos communs efforts, et à vos flèches. D'où sais-je ces merveilles? je

[1] Aïeul d'Ulysse.

vais vous le dire. Le troyen Hélénus, ce prophète si renommé est prisonnier dans le camp. C'est lui qui nous a développé ce mystère. » Par ce moyen, » ajouta-t-il, l'été prochain verra finir le destin » d'Ilion. Grecs, ôtez-moi la vie, si mes oracles » se trouvent faux. » Sur cette assurance devez-vous balancer à vous rendre ? quel honneur pour vous d'avoir été le seul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes destinées ! goûtez donc le bonheur de revivre, et la gloire de renverser Troie.

PHILOCTÈTE.

Destin odieux ! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre ! que ne suis-je habitant des enfers ! que ferai-je ? puis-je résister à un ennemi si tendre et si généreux ? mais quoi, faut-il céder ? si je le fais, que deviens-je ? oserai-je me montrer ? qui voir désormais ? Astres, témoins des affronts que j'ai reçus, de quel œil verrez-vous Philoctète avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Ulysse qui m'a trahi ! non, les outrages que j'ai essuyés ne sont rien en comparaison de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a instruit au crime s'enhardit toujours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue, Néoptolème, je ne puis comprendre votre conduite. J'attendais de vous que, loin d'aller à Troie, vous me détourneriez de cette lâcheté. Quoi ! les Grecs vous ont cruellement offensé; ils vous ont

dépouillé des armes, de la gloire d'Achille; par un jugement inouï, ils ont préféré Ulysse à Ajax [1]; et vous allez les secourir ! et vous voulez m'engager à vous suivre ! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Remène-moi dans ma patrie; tu me l'as juré. Demeure toi-même à Scyros, et laisse périr ces ingrats. Mets ton bonheur et le mien à couvert : tu obligeras doublement Achille et Philoctète; et, abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.

NÉOPTOLÈME.

Votre courroux n'est que trop légitime. Laissons les Grecs et les Atrides. Mais que demandé-je de vous, sinon d'obéir aux dieux, et de suivre un ami ?

PHILOCTÈTE.

Moi ? qu'irais-je faire au siége ? voir les fils d'Atrée jouir des maux qu'ils m'ont causés.

[1] M. Vauvilliers remarque avec raison qu'il y a ici une grande faute dans le texte; 1° parce que le grec que présente les éditions ordinaires n'est pas exact; 2° parce que cette querelle entre Ajax et Ulysse n'a pu être soupçonnée par Philoctète, qui tenait de Néoptolème qu'Ajax était mort avant Achille. Il faut donç, d'après ces raisons, lire avec le savant éditeur.

. . . . οἵ γέ σου καθύβρισαν
Γέρας πατρὸς συλῶντες, ὕστερον δὲ καὶ
Ὀδυσσέως ἔκριναν.

« Les Grecs vous ont cruellement offensé; ils vous ont dépouillé » de ce qui avait fait la gloire de votre père; et, par un jugement » inouï, ils ont préféré Ulysse à vous. »

NÉOPTOLÈME.

Trouver la guérison de ces maux, et revoir, non vos ennemis, mais vos libérateurs.

PHILOCTÈTE.

C'est ce qui me désespère.

NÉOPTOLÈME.

C'est ce qui fera votre gloire et la mienne.

PHILOCTÈTE.

Vous offensez les dieux qui vous écoutent.

NÉOPTOLÈME.

Je parle pour leurs intérêts.

PHILOCTÈTE.

Ce sont les Atrides que vous servez.

NÉOPTOLÈME.

C'est Philoctète que je sers.

PHILOCTÈTE.

Quoi! en me livrant à mes ennemis?

NÉOPTOLÈME.

Regardez-les d'un autre œil, et soyez moins fier dans le malheur.

PHILOCTÈTE.

Si je l'ai bien compris, vous voulez me perdre.

NÉOPTOLÈME.

Vous ne m'avez pas entendu; je prétends vous sauver.

PHILOCTÈTE.

Les Atrides m'ont rejeté de l'armée : voilà tout ce que je sais.

NÉOPTOLÈME.

Oui, mais ils réparent leur faute; ils veulent vous rendre heureux.

PHILOCTÈTE.

Ce ne sera pas à condition de les voir à Troie.

NÉOPTOLÈME.

Que voulez-vous que je fasse? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire, et vous laisser languir dans vos maux.

PHILOCTÈTE.

Laissez-moi mes maux : ils me sont chers. Acquittez seulement votre promesse; remenez-moi dans ma patrie. Çà, ne différons plus; oublions Troie et les Grecs : ils m'ont trop coûté de larmes.

NÉOPTOLÈME.

Partons, puisque vous le voulez ainsi.

PHILOCTÈTE, le suivant.

O parole pleine de charmes!

NÉOPTOLÈME, s'arrêtant.

Mais essayez vos forces.

PHILOCTÈTE.

Elles répondront à mon courage.

NÉOPTOLÈME, revenant encore.

Mais comment me justifierai-je auprès des Grecs?

PHILOCTÈTE.

En les méprisant.

NÉOPTOLÈME.

Ils ravageront mes états.

PHILOCTÈTE.

Je volerai à votre secours.

NÉOPTOLÈME.

Avec quelles troupes?

PHILOCTÈTE.

Avec les flèches d'Hercule. Ces armes et ce bras suffiront pour les faire trembler.

NÉOPTOLÈME.

Hé bien! embarquons-nous; faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERCULE.

HERCULE, sur un nuage.

Ne partez pas encore.... Philoctète, reconnais Hercule. Tu l'entends, tu le vois. C'est pour toi que j'ai quitté la voûte azurée; je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, et te marquer un autre chemin. Demeure donc, et m'écoute.

Tu sais mes travaux, et ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois jouir. Apprends que tu dois remplir la même destinée; c'est par cette route pénible qu'il te faut arriver à

la gloire. Il faut que tu ailles à Troie avec le fils d'Achille : tu guériras ; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée ; tu perceras de mes flèches le fier Pâris, auteur de tant de malheurs. Tu renverseras Troie, et tu enverras à Pœan, ton père, sur le mont Oëta, les dépouilles choisies qui seront le prix de ta bravoure. Tu me réserveras les dons de l'armée, et tu les mettras sur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes flèches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc, comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape pour guérir Philoctète ; car c'est à mes traits que les dieux ont attaché deux fois la prise d'Ilion ; mais quand vous ravagerez ce riche pays, souvenez-vous de respecter la religion. Jupiter préfère la piété à tout le reste : le reste meurt ; elle ne meurt jamais ; elle nous suit au tombeau ; et indépendante de nos destinées, soit que nous vivions ou que nous mourions, elle est immortelle [1].

[1] M. de la Harpe :

Rends grâce aux immortels qui t'auront protégé.
Honore-les toujours ; ta gloire est leur ouvrage.
D'un cœur religieux ils chérissent l'hommage ;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, et se rejoint aux dieux.

PHILOCTÈTE.

Aimable voix! chère divinité! que je goûte de plaisir de te revoir enfin après tant d'années; je t'obéis, je pars sous tes auspices.

NÉOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE, s'en allant aux cieux.

Ne différez plus, le temps vous invite, le vent est favorable. Adieu.

PHILOCTÈTE.

Allons, et saluons seulement ces lieux. Adieu, chère grotte, doux asile de ma misère. Adieu, Nymphes de ces prés humides, je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, que j'avais cru ne devoir jamais quitter. Et toi, ô terre de Lemnos, laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appellent les destins; Hercule et les dieux l'ont voulu ainsi.

LE CHŒUR.

Réunis désormais, embarquons-nous, et prions les déesses de la mer de nous accorder un retour fortuné.

FIN DE PHILOCTÈTE.

RÉFLEXIONS
SUR PHILOCTÈTE,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

L'EFFET de cette tragédie, aussi bien que de la plupart des anciennes, consiste pour le moins autant dans le jeu et la représentation, que dans la versification et les paroles. Toutefois je ne doute pas que la simple lecture n'ait fait sur les Grecs la même impression, que le récit de Philoctète sur Télémaque dans l'ingénieux poëme [1] de feu M. de Cambrai. « Pendant que Philoctète avait raconté » ainsi ses aventures, dit-il, Télémaque était de- » meuré comme suspendu et immobile; ses yeux » étaient attachés sur ce grand homme qui parlait. » Toutes les passions différentes qui avaient agité » Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, pa- » raissaient tour-à-tour sur le visage naïf de Télé- » maque, à mesure qu'elles étaient représentées, » dans la suite de cette narration. Quelquefois il » s'écriait, et interrompait Philoctète sans y pen- » ser; quelquefois il paraissait réveur, comme un

[1] *Télémaque*, L. XVI.

» homme qui pense profondément à la suite des
» affaires. Quand Philoctète dépeignait l'embarras
» de Néoptolème, qui ne savait point dissimuler,
» Télémaque paraissait dans le même embarras;
» dans ce moment on l'aurait pris pour Néopto-
» lème. »

Telle est l'idée que M. de Cambrai avait de cette pièce, et des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet, l'intérêt qui en fait la base, n'est rien de moins que le renversement d'un État, qui, par sa résistance, avait épuisé toutes les forces de la Grèce, et rebuté vingt rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctète et des flèches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à secourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les auteurs de ses maux? C'est un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a besoin de son bras; et l'on a dû voir que Philoctète n'est pas moins inflexible qu'Achille, et que Sophocle n'est pas au-dessous d'Homère.

Ulysse est employé à cette ambassade avec Néoptolème, heureux contraste, dont Sophocle a tiré toute son intrigue. Car Ulysse politique jusqu'à la fraude, et Néoptolème sincère jurqu'à l'extrême franchise, en font tout le nœud, tandis que Philoctète, défiant et inexorable, élude la ruse de l'un, et ne se rend point à la générosité de l'autre;

de sorte qu'il faut qu'Hercule descende du ciel pour dompter ce cœur féroce, et pour faire le dénoûment. On ne peut nier qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'est moins chargé d'évènemens que cette pièce. Il n'y a que sept ou huit situations principales qui font le grand ressort de plusieurs passions, de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La première situation, après l'exposition du sujet, qui est courte et adroite, c'est celle d'Ulysse, qui engage Néoptolème à tromper Philoctète. On y voit dans tout son jour l'artifice d'un vieux politique, qui met tout en œuvre pour faire entrer dans ses desseins un jeune prince que son âge, son grand cœur et les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice et de ruse. C'est le grand art des rois, et la grandeur d'âme qu'on voit lutter ensemble.

Néoptolème céde enfin au motif de la gloire, qui est sa passion dominante, et l'endroit faible par où on l'a attaqué. Ce motif et ses remords semblent le justifier.

Pour seconde situation, on voit ce prince aux prises avec Philoctète. Quelle naïveté dans la joie de celui-ci quand il revoit des Grecs! quelle bienséance dans la manière dont il s'informe de l'armée troyenne! quel art enfin dans le tour simple et naturel que prend Néoptolème pour le tromper!

Philoctète, malgré toute sa défiance, ne peut éviter ce piége. Le Grec déguisé qui survient fait la troisième situation, et c'est un tour de l'artificieux Ulysse pour précipiter le départ, dans la crainte de manquer sa proie.

Une autre scène essentielle consiste dans l'accès subit et imprévu qui retarde le départ de Philoctète. A la vérité, cette scène demande quelqu'indulgence à des lecteurs français. Ils verraient avec peine un héros malheureux tomber en convulsion sur notre théâtre, et achever par-là de peindre l'extrême misère où il est réduit. Mais il y a bien de la finesse à l'égard des mœurs anciennes, d'avoir imaginé ce moyen pour augmenter le trouble, et pour reculer le dénoûment, moyen d'autant plus sûr, qu'il semble renverser l'esprit de Philoctète, et qu'il donne lieu au repentir de Néoptolème. Car la situation suivante, où paraît tout l'embarras de celui-ci, en dépend, et c'est sa pitié qui réveille sa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a surprises. C'en est assez pour la vraisemblance. Ulysse qui était en embuscade survient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'est plus un politique obscur qui se cache pour réussir plus sûrement. La conjoncture veut qu'il se déclare; il le fait, et parle avec une fermeté digne d'un héros, et en même-temps avec une

souplesse d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctète. Mais, comme il sait, dit M. de Cambrai, « qu'il ne faut attaquer les passions des hom-» mes pour les réduire à la raison, que quand elles » commencent à s'affaiblir par une espèce de las-» situde, » il laisse à Philoctète le temps de la réflexion, et passe tout à coup de la sévérité à la douceur, sans sortir de la dignité.

Philoctète, seul avec le chœur, et livré à lui-même, montre un cœur agité comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulysse et de Néoptolème change tout le théâtre. Car la résolution que prend le fils d'Achille de rendre les flèches, déconcerte les mesures du roi d'Ithaque, et promet au spectateur un nouveau plaisir. Il y a dans cette scène une chose qui pourrait nous blesser, à savoir qu'Ulysse piqué, comme il doit l'être, des paroles et de la conduite de Néoptolème, ne mette pas l'épée à la main. Mais, outre que les duels n'étaient pas du goût des anciens, Ulysse, par un courroux hors de saison, et qu'il n'aurait pu satisfaire en présence du chœur, aurait perdu tout le fruit qu'il espérait de son voyage. J'aime mieux croire qu'il est censé ne pas entendre les dernières paroles de son collégue, qui sont les seules dont il puisse être légitimement offensé, quoiqu'elles lui reprochent sa lâcheté en termes assez clairs.

Enfin la générosité de Néoptolème, qui en ren-

dant les flèches se voit contraint de céder à Philoctète, et de préférer l'intérêt d'un particulier à celui de toute la Grèce, fait sans contredit la plus brillante situation. Elle est telle qu'il faut Hercule même pour vaincre l'obstination indomptable de son ami. Ulysse s'oppose à la restitution des armes chez Sophocle, et Philoctète veut le percer; il en est empêché par Néoptolème. Ce trait est beau. Mais M. de Cambrai a cru devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il suppose qu'Ulysse fait signe à Néoptolème de rendre les flèches, et que Philoctète, dans un premier mouvement de colère, se met en devoir de tuer son ennemi. « Pour Ulysse » (c'est Philoctète qui parle dans le *Télémaque*,) » il paraissait aussi tranquille contre mes flèches » que contre mes injures. Je me sentis touché de » cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte » d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les » avait fait rendre. Mais comme mon ressentiment » n'était pas encore apaisé, j'étais inconsolable de » devoir mes armes à un homme que je haïssais » tant. »

Cette idée, toute spirituelle qu'elle est, ne peut s'ajuster à la pièce de Sophocle. Ulysse n'en est pas moins brave chez ce poëte, et Néoptolème en est encore plus généreux. Mais l'un et l'autre auraient démenti son caractère, si l'on eût supposé ce que

veut l'auteur de *Télémaque*. C'étaient deux ambassadeurs qui devaient agir différemment, suivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

A suivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette tragédie aucun défaut considérable. Tout y est lié, tout y est soutenu, tout tend directement au but : c'est l'action même telle qu'elle a dû se passer. Mais, à en juger par rapport à nous, le trop de simplicité, et le spectacle dominant d'un homme aussi tristement malheureux que Philoctète, ne peuvent nous faire un plaisir aussi vif que les malheurs plus variés et plus brillans de Nicomède dans Corneille [1].

[1] Le P. Brumoy en eût jugé bien différemment, s'il eût pu voir les représentations du *Philoctète* de M. de la Harpe. Cette pièce fait la plus grande sensation au Théâtre Français.

J'ajouterai que, même en admettant les principes du P. Brumoy, il serait difficile de trouver quelque justesse dans les rapprochemens de *Philoctète* avec *Nicomède*. Qu'a de commun, je ne dis pas l'action du drame de Corneille, mais le caractère de son héros, avec celui de Sophocle ? Le mérite de cette tragi-comédie, comme Corneille l'appelle lui-même, est dans la peinture de la politique romaine. L'intérêt du *Philoctète* de Sophocle repose sur des affections toutes différentes, et l'élévation et la dignité du style tragique mettent d'ailleurs cet ouvrage bien au-dessus de *Nicomède*. R.-R.

FIN DES RÉFLEXIONS.

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Rien n'est plus célèbre dans la fable ancienne, que Hercule et ses douze travaux. Ce héros était fils de Jupiter et d'Alcmène, que ce dieu séduisit sous la forme d'Amphitrion, prince thébain, époux de cette princesse. Junon conçut tant de dépit de cette infidélité de son mari, qu'elle s'en vengea cruellement sur Hercule. Elle le soumit à Eurysthée, roi de Mycènes, qui, lui faisant des commandemens impossibles à exécuter pour tout autre qu'Hercule, donna lieu à ses grands exploits si vantés dans l'antiquité. Il n'est pas ici question de séparer l'histoire de la fable, ni de distinguer les différens Hercules, dont les belles actions ont toutes été attribuées à l'Hercule de Grèce. Il suffit pour la tragédie présente de suivre les idées reçues des Grecs.

L'exposition de cette pièce, dont le sujet est la mort d'Hercule, développera peu à peu les principaux faits de ce héros, et seulement ceux qui seront nécessaires pour l'intelligence de l'action du théâtre. Le reste serait un attirail d'érudition aussi inutile, qu'aisé à compiler; il détournerait la

principale attention, qui sera mieux employée à la substance de cette tragédie.

La scène est supposée à Trachine [1], ville de la Thessalie; et, comme le chœur est une assemblée de filles du pays, la pièce en a tiré son nom. Les autres personnages sont Déjanire, fille d'OEneus, roi d'Etolie, femme d'Hercule; un vieillard; un envoyé; Lichas, écuyer d'Hercule; Hyllus, et Hercule lui-même.

ACTE PREMIER.

Déjanire seule ouvre la scène, en se rappelant ses malheurs, dont la source est l'amour inquiet qu'elle sent pour son époux. C'est une femme jalouse telle qu'Ovide [2] nous la peint dans ses *Héroïdes*, où tout le sujet de Sophocle est élégamment exprimé dans une simple lettre de cette princesse à son mari. Fille d'un grand roi (c'était OEneus), elle a eu, dit-elle, pour amant un fleuve, dieu à la vérité, mais terrible par les diverses formes qu'il prenait, tantôt bœuf, tantôt serpent,

[1] Trachine, ou Trachin, ville de la Phthiotide dans la Thessalie, au pied du mont OEta. Elle fut depuis appelée Héraclée; à cause d'Hercule qui se brûla sur le mont OEta.

[2] Ovid. *Heroïd.*, epist. 9.

tantôt homme, mais homme tel que les peintres représentent les dieux fleuves, c'est-à-dire, avec des cornes, et une large barbe inondée d'eaux qui sortaient à gros bouillons de sa bouche. Un amant de l'espèce du fleuve Achéloüs [1] déplaisait à Déjanire, et elle préférait la mort à un pareil époux. Heureusement pour elle, un rival puissant vint la délivrer des poursuites du fleuve. Ce fut Hercule qui le vainquit, et lui enleva une de ses cornes, comme on le lit dans les *Métamorphoses* [2].

Il faut dévorer toutes ces mystérieuses fables, si l'on veut entendre l'antiquité. La vérité qu'elles cachent dédommageait les anciens; mais cette vérité importe peu à la tragédie de Sophocle, puisque la fable en fait au contraire l'ornement et l'âme. Déjanire devint donc la femme de son libérateur; mais elle se plaint de n'en être pas plus heureuse. Autres temps, autres soucis, et toujours causés par l'amour. Car Hercule est un héros qui parcourt toutes les contrées, qui vole de victoire en victoire, et qui a la terre entière pour patrie. Déjanire et ses enfans sont ceux qu'il voit le moins; il s'expose à mille dangers, et ne leur laisse de lui que mille alarmes. Ovide a eu en vue cet endroit

[1] Achéloüs, fleuve dont la source est dans le Pinde, et qui sépare l'Acarnanie de l'Étolie.

[2] Ovid. *Metam.*, lib. 9.

de Sophocle dans ces vers qui le rendent parfaitement :

[1] Non honor est, sed onus ; species læsura ferentem.
Si qua voles aptè nubere, nube pari.
Vir mihi semper abest, et conjuge notior hospes ;
Monstraque, terribiles persequiturque feras.
Ipsa domo vacuâ votis operata pudicis
Torqueor, infesto ne vir ab hoste cadat.
Inter serpentes, aprosque, avidosque leones
Jactor, et esuros terna per ora canes.

« Un hymen inégal est pour une femme beaucoup moins un honneur qu'un fardeau, dont » l'éclat ne diminue pas le poids. Hercule toujours » absent est pour moi plus étranger que mari. Occupé sans cesse à poursuivre des monstres furieux, il me laisse en proie à des frayeurs dont » sa vie est l'unique objet. Je crois toujours me » trouver avec lui au milieu des serpens, des sangliers et des cerbères. » Enfin Déjanire fait connaître qu'elle se trouve reléguée loin de sa patrie à Trachine avec ses fils.

C'est que le grand Alcide, invité à manger chez son beau-père OEneus, avait tué d'un léger coup, en badinant, et sans le vouloir, un jeune enfant parent d'OEneus ; on ne lui imputa point cet accident, qui n'était que l'effet du malheur. Mai

[1] Ovid. *Heroïd.*, epist. 9.

Hercule crut devoir observer la loi des Grecs à la rigueur, et s'exiler volontairement avec sa famille pour une année. Il choisit donc Trachine pour le lieu de son exil, et il y conduisit Déjanire avec ses enfans qu'il confia à Céyx, roi de Trachine. C'est sur cet exil qu'elle soupire : il lui devient d'autant plus dur, qu'elle ne sait depuis plus d'une année ce qu'est devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laissé en partant, augmente encore son inquiétude.

Sur cela il paraît une de ses femmes, qui, pour soulager sa douleur, se hasarde à lui donner un conseil, à savoir d'envoyer Hyllus fils aîné d'Hercule, chercher les traces de son père, pour recueillir au moins quelques nouvelles de sa destinée. Hyllus arrive à propos ; et sa mère lui ayant fait part du conseil qu'elle vient de recevoir, le jeune prince lui dit qu'il a appris, mais seulement par de nouveaux bruits, qu'Alcide son père a été long-temps esclave d'Omphale, reine de Lydie ; qu'ensuite il s'est tiré de cè honteux esclavage ; et qu'il a projeté de porter la guerre dans l'Eubée contre Eurytus. « Mais savez-vous, mon fils, » reprend Déjanire, quels oracles votre père m'a » laissés en partant touchant cette expédition ? les » voici : Il y périra, ou enfin rendu à lui-même, » il jouira désormais d'un sort plus tranquille et » plus doux. Vous voyez quelle est la situation de

» ce héros dont dépendent nos destinées. Car enfin » c'est fait de nous, s'il n'est plus ; et, tant qu'il vi- » vra, nous sommes trop fortunés. Balancerez- » vous donc à lui porter du secours ? — J'y vole, » répond Hyllus, et croyez que, si j'avais eu la » moindre lumière de cet oracle paternel, on me » verrait depuis long-temps courir sur ses pas. » Mais enfin, quoique le bonheur qui accompagne » ses armes doive me rassurer, et calmer votre in- » quiétude, je pars ; et comptez que je mettrai » tous mes soins à m'instruire de tout ce qui tou- » che une si chère tête. — Partez, mon fils, dit la » mère ; ne rougissons pas de poursuivre un pro- » jet utile quoique tardif. Adieu ».

Une troupe de filles du pays se présente à l'instant au vestibule de la maison de Céyx où se passe la scène. Elles cherchent Déjanire ; et, inquiètes sur le destin d'Hercule, elles prient le soleil d'apprendre à cette épouse affligée le sort de son époux. Ces filles, comme on a dit, forment le chœur qui sera désormais témoin de toute l'action. Celle qui prend la parole pour les autres, touchée de voir Déjanire privée depuis long-temps du sommeil, et livrée à ses craintes mortelles, entreprend de la consoler. Ces consolations ne sont que des lieux communs qu'on trouve répandus chez tous les anciens, sur l'instabilité de la fortune, sur le mélange des biens et des maux, et sur les charmes

de l'espérance. Mais tout cela est tourné d'une manière inexprimable.

Sensible à la tendresse de ces jeunes filles, Déjanire répond qu'elles ignorent encore les chagrins inévitables que traîne après soi l'hyménée ; chagrins dont leur âge les a mises à couvert jusqu'ici : mais qu'enfin elles sauront un jour, par leur propre expérience, en quelles peines doivent jeter une tendre épouse, l'absence d'un époux chéri, l'inquiétude sur des enfans qu'on aime, et mille autres soucis. Ce sentiment est tout semblable à celui que Racine, tout rempli de son Sophocle, a mis dans la bouche d'Andromaque, quand elle dit à Hermione :

. . . . Il me reste un fils, vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
Mais vous ne saurez pas, au moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Andromaque, acte III, sc. IV.

Déjanire se détermine à révéler à ses confidentes, un souci qui la tourmente particulièrement. L'écrit que lui a laissé Hercule à son départ en est le sujet. Véritablement c'est le détail de ses dernières volontés, et un testament dans les formes. « Jadis » il partait, dit-elle, comme un héros qui court » à la victoire. Mais ici il parle en époux expirant.

» Il règle mon héritage : il divise ses états à ses » fils : et il détermine un terme au-delà duquel » nous ne devons plus compter sur ses jours. » Ce terme est de quinze mois, et Déjanire se voit au dernier jour. De plus, l'oracle dont elle a parlé à son fils et qu'elle répète au chœur, est un oracle donné à Hercule par des colombes de la forêt de Dodone. « Voilà ce qui ne me permet pas d'aban- » donner mes yeux au sommeil, dans la crainte » continuelle où je suis d'être assez infortunée pour » survivre à ce héros. » Ce sont là certes des sentimens héroïques et rares.

Le sujet s'étant ainsi dévoilé insensiblement par des mouvemens inquiets, le chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre; heureux présage. En effet c'est un citoyen qui, ayant rencontré Lichas, officier d'Hercule, l'a prévenu pour annoncer à Déjanire que son époux revient comblé de gloire, et chargé de dépouilles remportées sur ses ennemis. « Vous le verrez bientôt lui-même » couronné de lauriers, à la tête d'une armée vic- » torieuse. » Déjanire demande, qui empêche donc Lichas de venir lui-même lui apporter cette nouvelle. On lui répond que le peuple curieux de savoir en détail un si grand succès, l'arrête malgré lui. Déjanire se livre à une joie d'autant plus vive et moins aisée à exprimer, que sa tristesse avait été plus profonde. Elle invite le chœur à prendre

part à son allégresse; et cela sert de matière à un court intermède qui n'est qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane, d'Apollon et de Bacchus.

ACTE II.

Lichas arrivé achève en détail, à la reine, le récit qu'un autre avait ébauché en deux mots : Hercule a saccagé la ville d'OEchalie [1], tué Eurytus, et emmené un grand nombre de captifs et de captives, qu'il envoie devant lui à son épouse. On les voit en effet dans le fond du théâtre avec une jeune princesse à leur tête.

Le sujet de cette guerre, dit Lichas, était une juste vengeance qu'Hercule voulait tirer d'Eurytus, roi d'OEchalie, qui avait violé, à son égard, les lois de l'hospitalité, jusqu'à l'offenser par des paroles piquantes, et le bannir de son palais dans la débauche d'un festin : ce qui avait été cause que ce héros irrité, rencontrant malheureusement un certain Iphitus sur le haut d'un rocher, l'en avait précipité dans sa colère, sans lui donner le temps de se reconnaître et de se défendre. Il est étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à son héros, même dans un récit infidèle. Du moins

[1] OEchalie, ville ancienne de la Thessalie. Eurytus en était roi.

Lichas ajoute, que ce fut la seule qui échappa à Hercule; et que Jupiter, qui lui aurait pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte, l'avait puni de ce mouvement de colère en le rendant esclave d'Omphale, reine de Lydie [1] durant un an entier; qu'enfin Alcide arrivé au promontoire de Cénée [2], s'y occupe à faire des sacrifices à Jupiter pour le remercier de sa victoire, et que bientôt, quitte de ce devoir envers les dieux, il reviendra vers son épouse, qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ses conquêtes. Tel est le récit de Lichas, récit qu'on verra dans la suite être peu fidèle.

Déjanire, malgré la joie que lui donne un succès si inespéré, sent une frayeur secrète qu'elle ne peut démêler, et qui répand l'amertume dans son cœur à la vue des captives que le sort a remises entre ses mains, loin de leur patrie désolée. « O Jupiter! s'écrie-t-elle, écartez ce triste présage, et ne livrez pas mes enfans à l'infortune » où je vois ces captives déplorables. » Une d'entre elles sur-tout lui semble le plus à plaindre. Sa jeunesse, sa beauté et sa douleur modeste touchent le cœur de la reine. Elle s'intéresse au sort de

[1] Lydie, contrée de l'Asie mineure, aussi bien que la Phrygie. Les Grecs méprisaient les Lydiens et les Phrygiens.

[2] Cénée, promontoire de l'île d'Eubée, à présent cap de Litar, vis-à-vis le détroit de Mallie. De-là Jupiter Cénéen, temple érigé par Hercule.

cette aimable captive, et lui demande à plusieurs reprises qui elle est. Mais celle-ci s'obstine à garder un profond silence. Ainsi en use Cassandre à l'égard de Clytemnestre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Si l'on veut lire avec quelque fruit les anciens, on n'a qu'à les comparer les uns aux autres; on trouvera la clef de leurs mœurs, et l'esprit de leurs siècles. Lichas, interrogé à son tour, feint d'ignorer ce qu'on lui demande. Ainsi Déjanire prend le parti de la faire entrer dans le palais avec sa suite pour y prendre un peu de repos.

Comme la reine se met en devoir de se retirer aussi, après avoir renvoyé Lichas, un homme survient, et la prie de s'arrêter un moment pour entendre un secret qui est de la dernière conséquence pour elle. Tous s'écartent, hormis le chœur, que cet homme veut bien admettre dans la confidence. « Sachez, dit-il, princesse, que » Lichas vous trompe, ou qu'il nous a trompés » avant vous. Je lui ai ouï dire, en présence de » plusieurs témoins, qu'Hercule n'a fait cette ex- » pédition contre Eurytus qu'en faveur de sa chère » captive. Oui, l'amour, et non le prétendu es- » clavage chez Omphale, ni cette feinte mort » d'Iphitus précipité : l'amour, dis-je, est l'unique » auteur de sa bravoure et de ses triomphes. Her- » cule a désespéré d'obtenir cette princesse de son » père Eurytus, et il a pris le parti de lui susciter

» une guerre cruelle sur un prétexte léger. Il s'est » vengé des refus du roi par sa mort et par le ra- » vage de ses états. Vous voyez que sa captive » prévient son retour : ce n'est pas sans dessein. » Ne croyez pas qu'il la traite en captive. L'amour » devenu tyran de son cœur ne le permettait pas. » Voilà, madame, ce que j'ai entendu de Lichas, » aussi bien que plusieurs autres citoyens, qui » sont en état de le confondre. C'est un avis dou- » loureux pour vous; j'en gémis : mais il n'est que » trop fondé ; et je me suis cru obligé de vous en » faire part. » La reine frappée comme d'un coup de foudre, s'écrie : « Malheureuse! où suis-je, et » que dois-je faire? Quel serpent ai-je reçu dans » mon sein? » Outrée de la perfidie de Lichas, elle demande conseil au chœur, qui est d'avis qu'elle presse Lichas de parler. Comme elle s'en retourne pour le surprendre, il revient de lui-même à sa rencontre ; prêt à se mettre en voyage pour aller retrouver Hercule. « Madame, que » voulez-vous, dit-il, que je dise à votre époux en » votre nom? »

La reine profite de cette conjoncture pour sonder ce courrier avec toute la subtilité d'une femme, et toute la dignité d'une grande princesse. Elle ménage adroitement ses interrogations, et ne veut d'abord, ce semble, que se faire répéter ce que Lichas lui a déjà dit d'Hercule, chose assez inté-

ressante pour se la faire redire. Mais tout à coup elle tombe sur la jeune captive, et demande encore une fois qui elle est. Lichas répond, comme auparavant, qu'il l'ignore. Déjanire alors l'intimide. A qui, dit-elle, pensez-vous parler?

LICHAS.

Hé! madame, d'où vient une pareille demande?

DÉJANIRE.

Réponds-moi.

LICHAS.

C'est à Déjanire; c'est ma souveraine que je vois.

DÉJANIRE.

Voilà ce que je voulais savoir. Tu conviens que je suis ta souveraine?

LICHAS.

Sans doute.

DÉJANIRE.

Et de quel supplice crois-tu qu'on doive punir un esclave infidèle?

LICHAS.

Comment infidèle? quel piége veut-on me dresser?

DÉJANIRE.

C'est toi, misérable, qui me tends des piéges.

LICHAS.

Madame, souffrez que je me retire, tant je comprends peu ce discours.

DÉJANIRE.

Non, je ne te relâche pas que tu ne m'aies répondu.

LICHAS.

Sur quoi?

DÉJANIRE.

Cette captive que tu m'as amenée, t'est-elle connue ou non? »

LICHAS.

Je vous ai répondu ce que j'en savais. Que voulez-vous de plus?

Déjanire lui nomme Iole, et lui insinue qu'elle est instruite d'ailleurs. Lichas nie tout et se défend du même air dont je viens de donner un essai. La reine, en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville, le presse vainement. L'officier soutient son rôle, et veut se retirer. Mais incontinent Déjanire use d'un artifice très-séduisant [1]. Elle feint d'être peu sensible aux amours d'Hercule; elle se pique de connaître le génie des hommes, et de se mettre au-dessus des faiblesses et des jalousies de son sexe. A l'en croire: « Elle a foulé aux » pieds une vaine délicatesse, et elle sait quelle

[1] Racine a donné à sa Roxane tout le génie et toute la jalouse souplesse de Déjanire; mais il l'a rendue beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas, dans cet exposé, approuver le poëte grec plus que le français, quoique Déjanire soit beaucoup plus excusable que Roxane.

» indulgence une femme doit à son époux. Hercule, dit-elle, l'a accoutumée depuis long-temps » à devenir traitable sur cet article. La compassion » d'ailleurs qu'elle s'est sentie pour Iole montre » assez, à l'entendre, combien peu elle est jalouse » d'une rivale. » Par cette pernicieuse adresse, et par ce désintéressement affecté, Déjanire délivre Lichas de ses frayeurs. Puis, lui montrant combien le mensonge est odieux, chez les grands surtout, où l'on peut aisément le confondre, elle le détermine à tout confesser : ce qu'il fait, en disant que ce n'est point par l'ordre d'Hercule qu'il a célé cette galanterie, puisqu'Hercule lui-même n'en fait pas mystère, mais par zèle pour la reine qu'il craignait d'affliger. « Car enfin, continue-t-il, ce » héros dont la valeur n'a rien trouvé d'insurmon- » table, est devenu l'esclave de l'amour. » C'est ce qu'Ovide a rendu ainsi :

[1] Quem numquam Juno seriesque immensa laborum
Fregerit, huic Iolen imposüisse jugum.

La reine n'en veut pas savoir davantage ; mais, dissimulant toujours malgré sa jalouse fureur, elle promet de bien traiter sa captive, et ordonne à Lichas de rentrer pour attendre le présent qu'elle destine à son époux en revanche de celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre elle-même.

[1] Ovid. *Heroïd.*, epist. 9.

Les filles du chœur finissent l'acte par des réflexions sur le pouvoir de l'amour. Des dieux qu'il a domptés, elles passent aux mortels, et décrivent le combat d'Hercule et du fleuve Achéloüs, au sujet de Déjanire. C'est une peinture vive et naturellement attachée au sujet.

ACTE III.

Tandis que Lichas, prêt à partir, entretient les captives, Déjanire sort pour confier au chœur ses douleurs cruelles. « Ah! s'écrie-t-elle, semblable à un pilote abusé, qui reçoit dans son » vaisseau un fardeau capable de le faire périr, » j'ai reçu entre mes bras ma rivale!... Les char» mes naissent de ses yeux et s'écartent des miens. » Voilà ce qui la désespère. Mais elle aime Hercule, tout infidèle, tout inconstant qu'il est; et, pour fixer son cœur, elle a employé un secret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre, il faut se ressouvenir de l'aventure du centaure Nessus. Hercule emmenait Déjanire à Trachine; il s'agissait de passer un fleuve. Nessus s'occupait à transporter les passans, et Hercule lui confia son épouse. Mais, comme le Centaure se mettait en devoir de l'enlever, le fils d'Alcmène le perça de

ses flèches trempées dans le sang empesté de l'hydre de Lerne qu'il avait tuée autrefois. Nessus, près d'expirer, dit à Déjanire que si elle voulait désormais ne plus craindre de rivale, elle devait prendre de son sang, qui serait pour Hercule un philtre capable de le rappeler. Déjanire, curieuse et jalouse, le crut. Elle emporta de ce sang, comme Sophocle et Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'est souvenue heureusement de ce philtre, et qu'elle en a teint une robe qu'elle envoie à Hercule. Cependant il lui prend un scrupule sur l'effet incertain de cette dangereuse épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le chœur même augmente sagement cette frayeur née du pressentiment. Mais la passion empêche Déjanire d'y réfléchir davantage, sur-tout à la vue de Lichas, qui vient recevoir d'elle ses derniers ordres. Elle étouffe alors ses craintes, franchit le pas, et demande le secret au chœur sur cette espèce de magie.

Ce scrupule, étouffé dès sa naissance, est très-habilement ménagé par Sophocle, et on le sentira bientôt. La reine donne donc à Lichas la robe destinée à Hercule, avec ordre de l'engager à s'en servir au plutôt, pour paraître plus décemment aux sacrifices; car tel est le vœu qu'elle a formé au sujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boîte toute cachetée du sceau de la reine, lui promet de

s'acquitter fidèlement de son devoir, et s'en va. Ovide exprime élégamment, en deux mots, l'innocence de Déjanire et de Lichas :

Ignaroque Lichæ quid tradat nescia, luctus
Ipsa suos tradit.

Ovid. *Metamorph.* l. 9, v. 155.

« Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle ignore elle-
» même ce qu'elle donne à Lichas, et ne sait pas
» que ce dépôt deviendra la matière de son deuil. »

Cependant le chœur fait des vœux en faveur d'Hercule, et conçoit d'heureuses espérances sur son retour.

ACTE IV.

Déjanire, ainsi qu'on l'a observé, était dans la situation où la malice du cœur humain, luttant avec la droiture qui lui est naturelle, balance entre le plaisir de se satisfaire et la crainte de faire mal : situation où d'ordinaire la passion l'emporte sur le devoir. Car, dans le doute, quand le cœur entre en négociation, il est déjà plus qu'à demi-vaincu. Aussi Déjanire a-t-elle suivi son penchant, sans se donner le loisir d'examiner si elle faisait bien ou mal. La manière même dont elle consultait le

chœur sur ses doutes, n'était qu'une adresse de sa passion, qui cherchait un appui plutôt qu'un conseil. Le remords en est le fruit. Rendue à elle-même, après le départ de Lichas, elle revient faire part à ses confidentes de la frayeur qu'elle ressent, et cherche à se rassurer, s'il est possible; car Sophocle nous la peint vertueuse, quoique jalouse. En effet, sa jalousie n'est pas celle d'une Médée qui veuille perdre une rivale et son époux; elle ne veut que ramener le cœur de l'un et le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'opération magique qu'elle a faite, et quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avait dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, d'en faire en secret et dans les ténèbres l'usage qu'elle souhaiterait, et d'empêcher sur-tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le flocon de laine dont elle s'est servie en guise d'éponges, pour insinuer son philtre dans la robe, s'est consumé de lui-même étant exposé au jour. Cette merveille effraie Déjanire, et elle commence, mais trop tard, à se défier des présens du Centaure. » Quelle » raison en effet un amant offensé et mourant au» rait-il eue de lui vouloir du bien? Sans doute » c'était pour se venger de son ennemi qu'il l'a » flattée d'une feinte confidence. » La reine se rap-

Digitized by Google

pelle de plus que les flèches dont le Centaure a été blessé étaient empoisonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne soit la victime de ce prétendu philtre. Elle est résolue, si la chose arrive, de se donner la mort, et de cacher sa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux, mais séduit, est bien dans la nature; et je ne pense pas qu'on puisse l'exprimer plus heureusement que l'a fait Sophocle. Le chœur tâche en vain de rassurer la reine, et de l'engager du moins à mieux espérer d'un stratagême qu'elle a cru innocent. Déjanire sent redoubler ses inquiétudes; et son fils Hyllus, qui revient à l'improviste, ne les confirme que trop par ce discours. « Ah! ma mère, puissiez-» vous, ou n'être pas ma mère, ou cesser de vivre, » ou plutôt être moins criminelle! vous avez tué » aujourd'hui mon père et votre époux. »

Déjanire épouvantée l'interroge, et reçoit à chaque réponse un nouveau coup de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale a mis Hercule. Ce héros était à Cénée, où il élevait un temple en l'honneur de Jupiter, et traçait le dessin du bois sacré. C'est là que son fils Hyllus l'a vu, et que Lichas est venu le trouver avec la cassette qu'il apportait. Il y a ici une faute assez difficile à justifier. C'est la même que dans les *Captifs de Plaute*. En effet, l'intervalle

de Cénée à Trachine est un détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de temps que Sophocle le suppose pour le voyage et le retour d'Hyllus et de Lichas. Comment Hyllus a-t-il pu, en quelques heures, aller trouver son père, le voir occupé à ses dessins d'architecture pour ériger un temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, et revenir avec son père pendant la durée de deux actes? Cela paraît forcé, sur-tout dans une tragédie grecque, où l'action n'est jamais interrompue. Mais Sophocle, si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptait sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athènes, où le grand nombre des spectateurs n'y regardait pas de si près, et se prêtait à la vraisemblance géographique, quand elle ne lui paraissait que médiocrement blessée. Ainsi et plus encore le font aujourd'hui les spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus. « Alcide, en » considération de son épouse, s'est revêtu de la » robe qu'elle avait envoyée. Il a paru dans cet » ornement à un pompeux sacrifice. Mais, à peine » le feu avait-il commencé d'embraser le bûcher » où étaient les victimes, que le venin dont la robe

Digitized by Google

» était infectée a fait sentir son funeste effet. Une » sueur violente est sortie de tout le corps d'Her- » cule. La fatale robe s'est attachée à sa chair sans » pouvoir en être enlevée qu'avec la chair même. » Le poison se glissant dans les veines a pénétré » jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle Lichas ; » lui demande de quelle main il a reçu cet horrible » présent : et sur sa réponse que c'est de Déjanire, » saisi de courroux et pressé par l'excès de la dou- » leur, il prend le malheureux Lichas, et le jette » si rudement sur un rocher, que son corps en est » brisé [1]. » (C'est pour rendre ceci croyable que Sophocle a cité le trait d'Iphitus.) « Tout le peu- » ple est frappé de terreur, et nul n'ose approcher » d'Hercule furieux. Il se roule par terre : puis il » se lève tout à coup, et pousse des cris effroyables » qui font retentir tous les rivages. Enfin, ajoute » Hyllus, Hercule, en portant çà et là ses regards » que la violence du mal rendait affreux, m'aper- » çoit dans la foule où je fondais en larmes. Il » m'appelle : Approchez, ô mon fils ; ne fuyez pas » un père déplorable : dussiez-vous expirer avec » moi ; approchez ; et, s'il vous reste quelque » pitié pour un père qui vous aime, tirez-moi au » plutôt de cette terre étrangère, afin que je ter- » mine ma destinée dans un lieu où je puisse me

[1] Voyez Ovide, *Métamorph.* l. 9.

» dérober aux yeux des mortels. A ces mots, nous » l'embarquons sur le vaisseau. Nous l'emmenons avec peine sur ces bords, et bientôt vous » le verrez ou mourant ou mort. » (C'est au chœur que ce discours s'adresse ; puis Hyllus se tourne vers la reine sa mère.) « Madame, tel est » l'effet de vos noirs projets et de votre attentat. » Que ne m'est-il permis de lancer sur vous les » imprécations que méritent les parricides! Mais » je le puis, madame ; et vos forfaits me rendent » tout permis. C'est bien la moindre vengeance » qu'un fils puisse tirer d'une mère qui a la noir» ceur de faire périr son père, et le plus grand » des héros. »

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une seule parole. Le chœur veut l'arrêter. « Madame, » pourquoi vous retirer ainsi sans rien répondre? » Ignorez-vous que le silence est l'aveu du crime? » Hyllus répond : « Laissez-la s'écarter. Puisse» t-elle fuir bien loin de mes regards qui l'ont con» fondue. Lui siérait-il de se couvrir du titre de » mère, elle qui l'a si indignement démenti ? » Qu'elle fuie donc ; qu'elle jouisse de son crime ; » et puisse le sort qu'elle a préparé à mon père » retomber tout entier sur sa tête ! » Ce silence de Déjanire est dans le même goût que celui d'Eurydice dans l'*Antigone* [1] : et l'on verra dans peu

[1] Voyez *Antigone*.

qu'il vaut mieux que ce vers affecté d'Ovide, si souvent répété dans sa lettre :

Impia, quid cessas Dejanira mori ?

Ovid. *Heroïd.* epist 9.

« Impie Déjanire, que tardes-tu à te donner la » mort ? » On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art : le silence est plus éloquent et plus vif.

Le chœur, ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'oracle ancien, à savoir qu'Hercule, après douze travaux, devait jouir d'un repos que rien ne pourrait troubler. On en voit l'accomplissement. Le chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint la jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribue enfin tous ces maux à Vénus.

ACTE V.

Aussitôt ces filles effrayées entendent dans le fond du palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille confidente de Déjanire, qui vient toute en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. « Sa mort est

» atroce, dit-elle, et vous en conviendrez. A peine » était-elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils Hyl- » lus, qui retournait vers son père, elle détourne » ses pas pour l'éviter, et seule au pied des autels » elle déplore sa viduité. Trouvait-elle sous ses » mains quelqu'une des choses nécessaires à son » usage, ses yeux se remplissaient de pleurs. Er- » rante çà et là dans le palais, à la vue de ses of- » ficiers, elle versait des torrens de larmes; elle » imputait aux dieux le renversement de sa mai- » son. Après ces premiers transports, je la vois » entrer brusquement dans l'appartement de son » époux. Cachée dans l'obscurité, je l'observe, en » silence; elle pare le lit d'Hercule, le baigne de » ses larmes; et s'y étant assise : ô couche nup- » tiale, dit-elle, tu me reçois pour la dernière fois. » A ces mots, elle découvre son sein. Je vole vers » son fils : mais, hélas! à mon retour, je trouve » qu'elle s'est frappée d'un poignard. Cette vue » attendrit Hyllus; il pleure une mère que ses » reproches ont portée à cet excès de désespoir; car » il avait appris, mais trop tard, la funeste erreur » où le Centaure avait fait tomber Déjanire. L'in- » fortuné Hyllus, livré à son repentir, s'approche » d'une mère expirante; il l'embrasse, il l'arrose » de ses pleurs, désespéré de lui avoir imputé un » crime, et de se voir privé d'une mère et d'un » père par une épouse et par un fils. Voilà la triste

» destinée de cette maison malheureuse. Que l'on » compte après cela sur le bonheur d'un seul jour. » Trop avides du lendemain, nous ne songeons pas » que l'heure présente est peut-être la dernière » pour nous. »

La mort d'Alceste, chez Euripide, a beaucoup de rapport à celle-ci; et il est évident que Virgile a imité ces morceaux des poëtes grecs, quand il nous peint Didon mourante :

Incubuitque thoro, dixitque novissima verba.

VIRGILE, *Æneid.* l. 4, v. 650.

« Elle s'assit sur sa couche nuptiale, et dit les » dernières paroles. »

Les filles de Trachine, à la vue de ce double malheur d'Hercule et de Déjanire, ne savent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudraient être transportées dans un autre climat; et elles redoutent la présence d'Hercule furieux, qu'on apporte sur la scène, entouré d'une nombreuse cour de gens éplorés.

Le sommeil où il paraît plongé tient l'assemblée en suspens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un vieillard l'avertit qu'Hercule n'est qu'assoupi par l'excès du mal, et qu'il serait dangereux de le réveiller. Il se réveille en effet, et s'écrie : « O Jupiter, en quelle région

« arrivé-je? Dans quelles mains suis-je tombé?
» Ah, je me sens dévoré; et mes cruelles douleurs
» reprennent toute leur violence. » Et après quelques interruptions; « O promontoire de Cénée,
» où j'ai élevé tant d'autels! ô dieux, était-ce là
» le prix que vous réserviez à ma piété? »

Il donne ensuite les marques les plus vives et les plus naturelles d'une douleur insurmontable. La scène d'Hippolyte, chez Euripide, est dans ce goût. Hercule se plaint qu'on réveille ses maux en voulant le soulager. Il ne peut souffrir qu'on le touche. Il sent de plus terribles accès. « Où êtes-
» vous, s'écrie-t-il, brigands, dont j'ai purgé les
» bords de la mer et les forêts? Le trépas en est
» la récompense; et, pour surcroît de désespoir,
» je ne vois personne qui s'arme pour couper la
» trame de mes malheureux jours, personne qui,
» le fer et la flamme en main, vienne briser les
» liens d'une vie intolérable. »

Le vieillard, le chœur et Hyllus se désespèrent de ne pouvoir lui apporter quelque soulagement. Mais Hercule, rentrant dans un nouvel accès, conjure son fils de lui percer le sein. C'est le seul bien qu'il puisse attendre de lui. Il implore, il mendie la mort; mais inutilement. Enfin, il dit ce beau morceau rapporté dans les *Tusculanes*[1],

[1] Cicér. l. 2 des *Tusculanes*.

et traduit de la main de Cicéron, ou, selon d'autres, de celle du poëte Attilius. « O entreprise » inouïe d'une femme! ô Déjanire! faut-il que je » sois ta victime! Non, jamais l'implacable Junon, » ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes » que la fille d'OEnéus. C'est elle qui m'a enveloppé de cette fatale robe, comme d'un filet tissu » par les mains des Furies, voile affreux, prison » horrible! Il s'attache à mon corps; il me dévore » les entrailles; il pénètre jusque dans mes veines : » mon noir sang bouillonne et se consume; mon » corps, brûlé par un feu invisible, n'est plus » qu'un fantôme. Quoi! ce que n'ont pu ni les » armes, ni les géans, ni le Centaure, ni la » Grèce, ni le reste de l'Univers que j'ai délivré » de cent monstres, une femme seule l'a tenté, » l'a exécuté; et c'est par ses mains que j'expire! » O mon fils! remplissez toute l'étendue de ce » tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une mère » parricide ne l'emporte pas. Allez, traînez cette » furie, livrez-la moi, et soyez le spectateur de » son supplice. Je veux éprouver en ce moment » qui vous préférez d'elle ou de moi. Allez, dis-je, » osez m'obéir; ayez pitié d'un père digne d'être » pleuré. Misérable, je verse des larmes; moi, » que personne n'entendit jamais pousser un gémissement dans l'horreur des plus affreux revers! « Ah! je rougis de ma faiblesse. Approche, mon

» fils ; sois témoin de l'excès de mes maux. Voici » mes entrailles ; peuple, regardez ce corps si » cruellement déchiré. Ah! quelles convulsions! » quelles flammes! quel renouvellement de sup- » plices! Jupiter, précipite-moi aux enfers : lance » tes foudres pour m'écraser. Mes plaies se rou- » vrent : je suis dévoré ; quel tourment! O forces » de mon bras, jadis si vantées, qu'êtes-vous de- » venues! O mains! est-ce vous qui avez étouffé » le lion de Némée [1] ! Oui, voici ce bras qui a cou- » pé les têtes renaissantes de l'hydre, ce bras qui » a dompté les Centaures, ce bras dont les coups » ont abattu le sanglier d'Erymanthe [2], ce bras » dont les efforts ont tiré Cerbère des enfers, ce » bras qui a mis en pièces le dragon dépositaire » des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé » par des exploits innombrables, et que nul mor- » tel n'a pu désarmer. Le reconnaissez-vous ? En » quel triste état le voyez-vous réduit! Brisé, » déchiré, atténué par un poison secret, il lan- » guit, il n'est plus reconnaissable. Fils de Jupiter » et d'Alcmène, (quels noms!) je deviens la vic- » time d'une perfide épouse. Mais, quand je serais » anéanti, je saurai en tirer vengeance. Qu'elle » vienne donc, et qu'elle apprenne à l'Univers

[1] Némée, forêt de l'Argolide.

[2] Érymanthe, montagne et forêt d'Arcadie.

» qu'Hercule, tout mort qu'il paraît, est encore » le fléau des impies. »

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de l'antiquité, puisqu'Ovide [1] a cru ne pouvoir faire mieux que de l'imiter dans ses *Métamorphoses*. Il le rehausse en y ajoutant cette belle pensée :

Defessa jubendo est
Sæva Jovis conjux ; ego sum indefessus agendo.

» La cruelle Junon est plus lasse de commander » et d'exiger des exploits, que moi d'obéir et d'en » faire. » Il serait bien à souhaiter qu'Ovide, plutôt que Sénèque, nous eût laissé les tragédies grecques remaniées à sa façon, comme il l'avait fait à l'égard de quelques-unes, qui n'ont pu passer jusqu'à nous, et qui nous font regretter les chefs-d'œuvre du génie tragique, dont on voit des vestiges dans ses *Métamorphoses*.

Hyllus, détrompé sur l'article de sa mère, cherche à désabuser Hercule; ce qui fait un grand jeu de théâtre. Car Hercule croit son fils touché d'une indigne pitié pour Déjanire, et il refuse longtemps de l'entendre. Enfin, l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence et la jalousie de Déjanire, sa mort, et l'aventure du Centaure. A ce nom, il ouvre les yeux ; il se ressouvient d'un

[1] Ovide, *Métamorph.* l. 9, v. 176.

oracle, et le déclare à son fils : c'est que Jupiter lui avait prédit qu'un mort lui ôterait la vie; ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet oracle antique un oracle plus récent dont on a parlé, à savoir qu'Hercule jouirait désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette scène est toujours dans le goût du théâtre. Car il se fait une suspension merveilleuse : le père tire le serment de son fils, et lui dit son secret et sa dernière volonté.

Il s'agit de le porter sur le mont OEta, de le placer sur un bûcher, et d'y mettre le feu de ses mains, et cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait frémir Hyllus. « Ah ! » que m'ordonnez-vous ? Que je devienne le bourreau de mon père ! » Hercule exige au moins qu'il fasse tout le reste; et Hyllus s'accorde à tout, hormis à ce dernier office. Mais le père, non content de ce trait d'obéissance, en demande encore un autre de lui. C'est d'épouser Iole : autre sujet de répugnance de la part du fils. « Quoi ? » épouser celle qui m'a ravi un père et une mère! » Non; il faudrait être agité des furies pour » commettre un pareil forfait. Je préfère la mort

» à cet hymen. » Je le veux, dit Hercule; et il le menace de tout son courroux, s'il n'obéit. Hyllus résiste autant que le peut souffrir la soumission d'un fils. Mais, sur l'assurance que tel est l'ordre des dieux, il se rend en disant qu'il ne saurait être coupable envers les dieux, en obéissant à un père.

Hercule satisfait, veut prévenir de nouveaux accès de fureur, et il ordonne qu'on l'enlève au plutôt pour le placer sur un bûcher. Il s'anime lui-même à étouffer les cris de la nature. « Ame » endurcie aux travaux, cœur de bronze, retiens » tes soupirs, et ne déshonore pas Hercule. » Son fils désolé aide à le transporter, prêt à lui rendre, malgré lui, le triste office que son père a exigé.

Telle est à peu près la dernière scène. Mais sa beauté et son feu ne sauraient paraître dans une simple analyse; et, comme elle n'a rien qui choque nos mœurs, je puis, sans rien craindre, la mettre ici dans son entier. On jugera mieux de ce qu'on perd, par l'impossibilité où nous mettent nos mœurs, sans compter le reste, de traduire entièrement les pièces des anciens. Il n'est question que de joindre la scène qu'on va lire au morceau que Cicéron a traduit, et que dit Hercule dans sa fureur.

Le chœur, touché de ses tourmens, s'écrie aussitôt : « Ah, malheureuse Grèce! quel sera ton deuil si tu perds ce héros!

HYLLUS, à son père.

Si vous me permettez de répondre un mot, je vous conjure, malgré l'état où vous êtes, de me prêter l'oreille jusqu'à la fin. Je ne demande rien que de juste. Rendez-vous pour un moment : calmez votre courroux, ou vous ignorerez éternellement quel est l'objet de votre douleur, et quel peut être celui de votre joie.

HERCULE.

Parle, et finis. La douleur m'empêche d'être à moi et de pénétrer dans des obscurités.

HYLLUS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur ma mère et votre épouse, son sort et son innocence.

HERCULE.

Misérable, oses-tu me parler d'une mère parricide?

HYLLUS.

Le secret que j'ai à vous révéler, me force de rompre le silence; elle n'était point coupable.

HERCULE.

Elle n'était point coupable!

HYLLUS.

Vous en conviendrez vous-même.

HERCULE.

Parle donc; mais crains, par une fausse pitié, de te rendre indigne d'un père tel que moi.

HYLLUS.

Elle n'est plus. Un coup mortel.....

HERCULE.

Quelle main l'a punie?

HYLLUS.

Elle s'est donné la mort.

HERCULE.

La perfide! C'était pour se dérober à ma juste fureur. Que ne puis-je.....

HYLLUS.

Vous parlerez autrement quand votre courroux sera calmé.

HERCULE.

Poursuis. Voyons le reste de cette étrange aventure.

HYLLUS.

Son crime est une erreur; ses vues étaient droites.

HERCULE.

Droites! Et elle a tué ton père!

HYLLUS.

C'est un philtre, non un poison qu'elle a cru vous préparer. Jalouse d'Iole, elle prétendait regagner votre cœur.

HERCULE.

Est-il dans ces lieux un magicien assez....

Digitized by Google

HYLLUS.

C'est du centaure Nessus qu'elle a reçu ce philtre.

HERCULE.

De Nessus! Ah! je suis perdu! J'ouvre les yeux; je vois tous mes maux. Partez, mon fils, et, puisque vous allez perdre un père, appelez tous ceux de ma maison, sur-tout l'infortunée Alcmène, que Jupiter me donna vainement pour mère. Allez, je dois leur déclarer les oracles sur mon sort.

HYLLUS.

Hélas! Alcmène n'est point en ces lieux. Elle est à Tirynthe [1] avec quelques-uns de vos enfans; les autres sont à Thèbes. Je suis seul, mais disposé à vous obéir. Commandez.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles, mon fils, et montre de qui tu as reçu le jour. Jadis, Jupiter, mon père, me prédit que nul homme vivant ne terminerait ma destinée; mais que ce serait un habitant des enfers. Mes destins sont accomplis : c'est le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochez de cet ancien oracle un autre plus récent. J'entrais dans la forêt sacrée de Dodone; un chêne prophé-

[1] Tirynthe, ville voisine d'Argos, ainsi nommée du fleuve *Tirynthe*. C'était la patrie d'Hercule, surnommée toutefois le Thébain, parce qu'Amphitrion était de Thèbes.

tique m'assigna cette journée de mon retour, comme le commencement d'un doux repos. Insensé, j'entendais une heureuse vie, et je devais entendre le trépas, qui est le terme de tous les maux. Entrez donc dans mes desseins, ô mon fils! n'attendez pas que mes fureurs me reprennent. Remplissez la plus sainte de toutes les lois. Obéissez à un père.

HYLLUS.

Ciel! où doit aboutir ce discours!.... Mais je ne sonde point vos projets. Ordonnez; j'obéis.

HERCULE.

Donnez-moi cette main pour gage de votre foi.

HYLLUS.

Hé! d'où vient cette inquiétude, mon père? Doutez-vous de mon obéissance?

HERCULE.

Approchez, vous dis-je. Commencez par-là d'obéir.

HYLLUS.

Vous le voulez; voici ma main.

HERCULE.

Jurez par Jupiter, mon père.....

HYLLUS.

Et que jurerai-je d'accomplir?

HERCULE.

Ce que je vous dirai après.

HYLLUS.

Je le ferai : j'en atteste Jupiter, témoin et garant des sermens.

HERCULE.

Liez-vous par des peines, si vous manquez d'obéir.

HYLLUS.

Hélas! puis-je y manquer? Mais soit; je me lie par les peines les plus terribles.

HERCULE.

Vous connaissez le sommet du mont OEta, consacré à votre aïeul Jupiter?

HYLLUS.

Je le connais. Combien n'y ai-je pas fait de sacrifices!

HERCULE.

Il m'en faut un autre. Le voici : transportez-moi, vous et vos amis, sur la croupe de ce mont. Faites un bûcher de chênes et d'oliviers sauvages. Osez m'y placer, et d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettez-y vous-même le feu. Point de larmes, point de gémissemens, pas même un soupir. C'est à cette marque que je te reconnaîtrai pour mon fils. Sinon, du fond des enfers, je serai ta furie et ton bourreau.

HYLLUS.

Ah, mon père! qu'avez-vous dit, et que m'ordonnez-vous!

HERCULE.

Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

Hélas, encore une fois, que me commandez-vous? Faut-il, pour être votre fils, que je sois parricide?

HERCULE.

Parricide? Non; mais mon libérateur.

HYLLUS.

Votre libérateur, en vous jetant au milieu des flammes!

HERCULE.

Si ce triste office te fait tant d'horreur, va, je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLLUS.

Oui, ces bras vous porteront.

HERCULE.

Et tu construiras le bûcher?

HYLLUS.

J'y consens encore: tout me sera doux, pourvu que je ne sois pas votre bourreau.

HERCULE.

Couronne, je t'en conjure, tes services si tendres et si considérables par ce léger devoir que j'exige.

Digitized by Google

HYLLUS.

Fallût-il tenter plus, que ne ferais-je pas pour un père ?

HERCULE.

Hé bien! écoute. Tu connais la fille d'Eurytus?

HYLLUS.

Iole.

HERCULE.

Elle-même. Si tu respectes les sermens faits à un père, si tu conserves la tendresse d'un fils, écoute, je te l'ordonne; garde-toi de désobéir; il faut....

HYLLUS.

Quoi ?

HERCULE.

L'épouser [1]. Nul autre que toi n'est digne de

[1] Le P. Porée m'a fait apercevoir que, dans ce trait, Racine s'est parfaitement rencontré avec Sophocle, ou l'a imité exprès en composant son *Mithridate*. En effet Mithridate, près d'expirer, donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus :

> Mais vous me tenez lieu d'empire et de couronne;
> Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,
> Madame; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
> Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.
>
> *Mithridate*, scène dernière.

Il est vrai que la situation est bien différente, puisque Xipharès était amant de Monime et rival de son père, ce qui ne se trouve pas dans Hyllus. Mais Racine a ajusté (comme on dit) la pièce au théâtre, et sa tragédie au goût français. Du reste, de part et

l'amante d'Hercule. Ne réplique pas : obéis ; ta condescendance pour mes premières volontés exige de toi ce dernier effort.

HYLLUS.

Ah! ciel..... Mais votre situation retient ma juste douleur. Hé, quel cœur ne se révolterait pas à cette étrange proposition ?

HERCULE.

Tu n'obéiras donc pas ?

HYLLUS.

Quoi ? épouser celle qui m'a ravi une mère ! celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ! la source unique de tous nos maux ! Ah ! il n'y a qu'un furieux qui puisse s'y résoudre. J'aime mieux mourir.

d'autre, Iole et Monime sont la cause, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle-même :

Hélas, et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable !

Plus on y regarde de près, plus on trouvera que les *Trachiniennes* ont pu être le germe de la tragédie de *Mithridate*; et, si mon ouvrage mérite une suite, j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine, pour faire voir comment il s'est nourri de l'esprit de l'antiquité tragique, dans les pièces mêmes où l'on soupçonnerait le moins quelque imitation. Cette comparaison ne saurait être qu'à l'avantage de Racine et du théâtre ancien.

HERCULE.

Je le vois trop : tu perds le respect envers un père mourant. Hé bien, sois assuré que ta désobéissance sera suivie des plus horribles malédictions.

HYLLUS.

Hélas ! et qui m'assurera que ce n'est point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

HERCULE.

C'est ton indocilité seule qui réveille mes fureurs.

HYLLUS.

Malheureux, dans quelle irrésolution me vois-je en ce moment !

HERCULE.

C'est la situation des fils parjures.

HYLLUS.

Ah ! mon père, je n'ai point appris de vous à être impie.

HERCULE.

Est-ce donc l'être que de m'obéir ?

HYLLUS.

Ce que vous me prescrivez est-il juste ?

HERCULE.

Très-juste ; j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

Hé bien, j'obéirai. Vous attestez les dieux, et

vous commandez. Me puniraient-ils d'avoir obéi à un père?

HERCULE.

Tu parles en fils digne d'Hercule. C'est la dernière grâce que j'avais à te demander ; tu me l'accordes ; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer sur le bûcher. Approchez tous ; enlevez-moi ; je ne songe plus qu'au terme de mes maux.

HYLLUS.

Allons, nulle loi ne me défend ce triste et cruel office, puisqu'un père le veut, et m'y contraint.

HERCULE.

Cœur endurci aux travaux, fais-toi un rempart d'airain ; n'attends pas les transports du mal, et suspends tes cris. Rends-moi agréable le sort le plus affreux [1]. Çà, levez-moi, chers amis. Prenez pour l'infortuné Hercule des sentimens que n'ont pas les dieux. Je suis leur sang ; ils me voient souffrir des tourmens horribles ; et ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoit son sort : le mien est déplorable pour moi, et honteux pour eux, mais plus supportable encore pour celui qui en est la victime.

On l'enlève.

[1] Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'est une méprise, à ce qu'il paraît.

LE CHŒUR.

Iole, que faites-vous? Ne sortez pas de ce palais. Témoin du destin de ce héros, vous avez vu, en peu d'heures, un renversement de fortune dont Jupiter seul est l'auteur. »

Il y a certainement beaucoup de feu et d'âme dans toute cette pièce; mais ce qui la rend plus intéressante, c'est l'art incomparable avec lequel Sophocle a su ménager ce feu, qui croît d'acte en acte, avec les événemens, jusqu'à la dernière scène, qui en jette les derniers et les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a servi de matière à plusieurs brillans morceaux d'Ovide, à une tragédie latine de Sénèque, et à une autre française de Rotrou. Mais tous, et même Ovide, ont dégénéré de la première simplicité. C'est que l'esprit humain veut toujours enchérir, et qu'il ne se contente pas du parfait, quand il y est arrivé.

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

HERCULE.

DÉJANIRE, épouse d'Hercule.

HYLLUS, fils d'Hercule et de Déjanire,

UN VIEILLARD trachinien.

UN VIEIL OFFICIER d'Hercule.

LICHAS, serviteur d'Hercule.

LA NOURRICE de Déjanire.

UNE SUIVANTE de Déjanire.

LE CHOEUR. (Il est composé de jeunes trachiniennes.)

La scène est à Trachine, ville de la Thessalie, dans le vestibule du palais de Céyx.

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, UNE SUIVANTE.

DÉJANIRE.

On ne peut, dit-on, comme on l'a toujours dit, prononcer sur le bonheur ou le malheur attaché à nos jours, avant que de toucher à leur terme fatal. Quant à moi, je puis assurer, par une expérience, hélas! trop précoce, que je suis destinée à être malheureuse et rongée de chagrins. J'en ai été assaillie dès ma tendre jeunesse : et, en effet, jamais femme étolienne a-t-elle eu sujet de redouter l'hymen autant que moi, lorsque je vivais à Pleuron[1], sous les yeux de mon père OEnéus? J'avais pour amant un fleuve, Achéloüs[2] dieu à

[1] Ville d'Étolie. Il y en avait une autre du même nom dans le Péloponèse (Note de M. Dupuis).

[2] Achéloüs, roi d'Étolie, fut, dit-on, noyé dans le Thoas, fleuve qui prend sa source au Pinde, et divise l'Étolie de l'Acarnanie, auquel il donna son nom. On attribue à ce roi l'invention

la vérité, mais terrible par trois formes qu'il prenait; tantôt bœuf, tantôt serpent, tantôt homme, avec des cornes et une large barbe, inondée d'eau qui sortait à gros bouillons de sa bouche. Au désespoir d'être recherchée par un tel amant, je désirais mourir mille fois plutôt que de combler ses vœux. Heureusement pour moi, un rival puissant, le vaillant fils de Jupiter et d'Aclmène, vint, quoiqu'un peu tard, me délivrer des poursuites du fleuve, dont il fut victorieux dans un combat sanglant qu'il lui livra. Qu'on ne m'en demande pas les détails et les circonstances, c'est au spectateur indifférent à les raconter. Je n'en sais aucun : tous mes sens étaient interdits par la crainte d'une issue qui pouvait me faire sentir le funeste avantage de la beauté : je sais seulement que, grâce au dieu des combats, cette issue me fut heureuse, si le bonheur peut s'allier avec les cruelles inquiétudes dans lesquelles j'ai vécu, depuis que, par la victoire d'Hercule, je suis devenue son épouse.

Nuit et jour je suis en proie à mille alarmes à son sujet. Il parcourt toutes les contrées; il vole de victoire en victoire, et les tendres fruits de notre amour sont ce qu'il voit le moins. Tel que le

de mêler l'eau avec le vin; d'où vient que souvent, chez les poëtes, toute eau potable porte le nom d'*Achéloüs*. (Note de M. Dupuis).

laboureur qui ne porte ses regards sur ses propriétés éloignées qu'au temps de la semence et de la récolte ; rien ne peut le fixer auprès de ses foyers : dès qu'il y a paru, il les quitte pour aller se dévouer au service de je ne sais qui ; et, maintenant même qu'il est sorti vainqueur de tous les combats qu'il a livrés, je n'en suis que plus alarmée ; car, depuis que son bras a porté la mort dans le sein d'Iphitus, je vis ici à Trachine, reléguée loin de ma patrie, et j'ignore absolument où il a porté ses pas, n'en recevant de nouvelles par personne. Je ne puis m'empêcher de craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Dix mois se sont écoulés et cinq autres en outre, sans qu'il me soit parvenu le moindre détail sur son compte. Tout cela m'annonce quelque chose de funeste. D'ailleurs un écrit qu'il m'a laissé en partant, augmente encore mes inquiétudes ; et plaise aux dieux qu'il ne me soit point fatal!

LA SUIVANTE.

Madame, s'il est permis à une esclave de se hasarder à donner des conseils, je dois parler ici pour soulager la douleur où je vous vois plongée sur l'absence de votre époux. Choisissez un de vos enfans, que vous chargerez d'aller chercher les traces de son père : Hyllus, son fils aîné, y mettra, comme j'en suis persuadée, toute l'ardeur

possible. Le voici qui arrive fort à propos; confiez-lui ce soin, si vous daignez goûter mes idées.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HYLLUS.

DÉJANIRE.

Mon fils, mon cher fils, jusque dans le rang le plus vil on trouve des gens pleins de sentimens : tout à l'heure cette esclave vient de me parler d'une manière digne d'une éducation distinguée.

HYLLUS.

Puis-je savoir, ma mère, ce qu'elle vous a dit?

DÉJANIRE.

Elle prétend qu'il est honteux pour vous de ne pas rechercher votre père, depuis si long-temps absent.

HYLLUS.

Mais, si l'on peut ajouter foi à des bruits, je sais où il est.

DÉJANIRE.

Et où est-il donc?

HYLLUS.

Il fut, l'année dernière, long-temps l'esclave d'une femme lydienne [1],

[1] Omphale, reine de Lydie.

Digitized by Google

DÉJANIRE.

S'il a été réduit à une telle extrémité, que n'entendra-t-on pas dire de lui !

HYLLUS.

On rapporte qu'il a rompu les liens de ce honteux esclavage.

DÉJANIRE.

Mais actuellement, où dit-on qu'il soit, vif ou mort ?

HYLLUS.

Il va porter, à ce qu'on prétend, s'il ne porte déjà, la guerre dans l'Eubée contre Eurytus.

DÉJANIRE.

« Mais savez-vous, mon fils, quels oracles » votre père m'a laissés, en partant, touchant » cette expédition ? »

HYLLUS.

Daignez-m'en instruire, ma mère, car je les ignore.

DÉJANIRE.

« Les voici : Il y périra, ou, enfin rendu à lui-» même, il jouira désormais d'un sort plus tran-» quille et plus doux. Vous voyez quelle est la si-» tuation inquiétante de ce héros dont dépendent » nos destinées ; car enfin c'est fait de nous, s'il

» n'est plus; et, tant qu'il vivra nous sommes trop » fortunés. Balancerez-vous donc à lui porter du » secours ? »

HYLLUS.

» J'y vole, ma mère; et croyez que, si j'avais » eu la moindre lumière de cet oracle paternel, » on me verrait depuis long-temps courir sur ses » pas. Mais enfin, quoique le bonheur qui accom- » pagne ses armes doive me rassurer, et calmer » votre inquiétude, je pars; et comptez que je » mettrai tous mes soins à m'instruire de tout ce » qui touche une tête si chère. »

DÉJANIRE.

Partez, mon fils, il y a toujours de la gloire à faire ce qu'on doit, quelque tard que l'on commence. Adieu.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LA SUIVANTE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O toi, qui, tous les jours, nous éclaires de tes rayons éclatans, et qui, tous les jours, laisses envelopper tes clartés par le voile obscur de la nuit, soleil, écoute nos prières : indique-nous, astre lumineux, où nous pourrions trouver le fils d'Alc-

mène, où s'est retiré ce héros. Est-il dans quelqu'île? habite-t-il l'un ou l'autre continent? Apprends-nous-le, toi dont l'œil éblouissant n'a point d'égal.

ANTISTROPHE I.

Hélas! nous entendons parler avec la plus vive affliction des peines auxquelles est en proie Déjanire, autrefois recherchée par deux amans : semblable à l'Alcyon, faible jouet des vagues, elle n'est pas un instant sans les plus affreuses inquiétudes, qui ne lui permettent point de sécher ses larmes. Nuit et jour, son tendre cœur occupe son esprit des moyens de découvrir un époux chéri dont la longue absence lui fait redouter quelque fatal événement.

STROPHE II.

Quiconque aura vu, sur le vaste océan, les flots poussés et repoussés par le souffle infatigable des vents du nord ou du midi, pourra se faire une idée de la vie d'Hercule, tous les jours de plus en plus agités ; c'est la mer de Crète. Mais quelque dieu propice, sans cesse précédant ses pas, le met à couvert des coups de la mort.

ANTISTROPHE II.

Permettez donc, princesse, que nous flattions vos espérances, et que nous blâmions l'excès de votre douleur. Non, vous ne devez pas perdre

tout espoir. Saturne, ce modérateur de l'Univers, dispose tout ici bas, pour que les mortels n'aient rien sans peines. Semblables aux révolutions régulières de l'Ourse autour du pole, les biens et les maux se succèdent continuellement dans l'homme. Ne voit-on pas constamment le jour succéder à la nuit, les faveurs aux rigueurs de la fortune? La douleur et la joie assaillissent souvent l'homme en même-temps. Pourquoi donc ne vous livrez-vous pas aux douceurs de l'espérance? Jupiter a-t-il jamais oublié de venir au secours de ses enfans?

DÉJANIRE.

Je suis sensible à la tendresse que vous êtes venues me témoigner, comme je ne puis en douter. Plaise aux dieux que vous n'éprouviez jamais les cuisans chagrins dont je suis déchirée! Les peines vous sont à présent inconnues : votre âge ne vous permet pas d'en connaître d'aucun genre : ni la chaleur, ni la pluie, ni le vent ne font aucune impression sur vous. Libre de soins, une jeune fille goûte d'innocens plaisirs jusqu'au moment où elle devient épouse : alors viennent s'emparer d'elle mille inquiétudes, soit sur un époux chéri, soit sur les enfans qu'elle aime. Que chacune de vous juge, d'après cela, en quel état doit me jeter ma tendresse. Je n'ai eu que trop souvent sujet de m'attrister : mais ma position actuelle est plus

cruelle que jamais. Voici en effet le souci qui me tourmente. Hercule, à son départ, m'a laissé un écrit qui renferme ses dispositions. Jamais il n'avait eu recours à une pareille précaution, en partant pour les autres expéditions qu'il avait entreprises : il y allait, assuré d'avance du succès, et sans crainte d'y succomber. Cette fois-ci, au contraire, il parle en époux expirant : il règle mon héritage, il divise ses états entre ses fils ; il détermine un terme au-delà duquel nous ne devons plus compter sur ses jours. Ce terme est d'environ trois mois, après l'année révolue de son départ pour son expédition. Il y périra, ajoute-t-il, ou enfin, rendu à lui-même, il jouira désormais d'un sort plus tranquille et plus doux. Tels sont, continue-t-il, les arrêts du destin sur les travaux d'Hercule. Cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique forêt de Dodone. Or, jeunes Trachiniennes, nous touchons au moment de voir accomplir ces prédictions : et « voilà ce qui ne me per» met pas d'abandonner mes yeux au sommeil, » dans la crainte continuelle où je suis d'être assez » infortunée pour survivre à ce héros. »

LE CHŒUR.

Calmez-vous : nous voyons venir un homme couronné de branches d'arbres : heureux présage !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'accours, ô princesse, le premier, pour mettre fin à vos alarmes : sachez donc que le fils d'Alcmène revient comblé de gloire, et chargé de dépouilles qu'il se propose d'offrir aux dieux de cette contrée.

DÉJANIRE.

Respectable vieillard, quelles douces paroles faites-vous entendre à mon oreille ?

LE VIEILLARD.

Je vous dis que vous allez voir arriver tout à l'heure votre époux chéri, lui-même, couronné de lauriers, à la tête d'une armée victorieuse.

DÉJANIRE.

Tenez-vous cette nouvelle de quelqu'un de ce pays, ou d'un étranger ?

LE VIEILLARD.

De Lichas, le héraut, qui rapporte cette heureuse nouvelle ; je la lui ai entendu dire dans la prairie voisine ; je l'ai prévenu, j'ai voulu être le premier à vous l'annoncer pour mériter vos bontés, et en obtenir quelque grâce.

DÉJANIRE.

Mais, qui empêche donc Lichas de se montrer, étant porteur d'une aussi bonne nouvelle?

LE VIEILLARD.

Il ne lui est pas facile de venir jusqu'à vous, princesse. Tout le peuple de Mélie [1] l'entoure, l'interroge, et il n'est pas libre. Chacun, curieux de savoir en détail un si grand succès, ne le laisse qu'après qu'il a satisfait à toutes ses questions. Leur vif empressement le retient malgré lui; mais il ne peut plus tarder à paraître.

DÉJANIRE.

O Jupiter! qui fixez votre séjour sur le mont OEta, vous m'accordez donc enfin, après une longue attente, d'éprouver la joie la plus vive! Que toutes les femmes, soit dans ce palais, soit au dehors, fassent éclater leur allégresse; car ce jour nous voit toutes comblées de satisfaction au-delà de nos espérances.

INTERMÈDE.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Que tout retentisse des chants d'allégresse des

[1] Ville de Thessalie, près de Trachine.

jeunes gens et des vieillards : célébrez Apollon, ce chef des chœurs, distingué par son carquois, et entonnez des hymnes en son honneur.

ANTISTROPHE.

Et vous, jeunes filles, faites de votre côté retentir, et célébrez le nom de Diane sa sœur, cette déesse d'Ortygie, qui, armée de torches, est si ardente à presser le cerf. Que les nymphes, ses compagnes, aient également part à vos louanges.

Le feu divin nous élève l'âme : nous allons nous prêter aux doux sons de la flûte, qui font sur nous la plus vive impression.

La présence de Bacchus jette un trouble heureux dans nos sens, et nous dispose à la danse. O Bacchus !.... ô Apollon ! .....

Vous voyez maintenant, aimable princesse, comme la joie succède à vos alarmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LICHAS, LE CHOEUR.

DÉJANIRE.

Je le vois; et mes yeux ne sont pas encore assez affaiblis, pour que je sois privée d'un tel spectacle[1]. Ah! vous voilà donc enfin, Lichas, vous que j'attends avec tant d'impatience. M'apportez-vous au moins de bonnes nouvelles?

LICHAS.

Princesse, elles ne peuvent être meilleures : je n'ai que des choses agréables à vous dire. Les grands succès ne doivent se rendre que d'une manière flatteuse.

DÉJANIRE.

O le plus précieux des mortels. D'abord......... Dites-moi d'abord ce que je veux savoir. Hercule revient-il plein de vie?

LICHAS.

Il était, quand je l'ai quitté, plein de force, plein de vigueur, dans tout son éclat, et ne souffrait l'atteinte d'aucune espèce de mal.

[1] Ces paroles s'adressent au chœur, et se rapportent à la pensée qui termine le premier acte. R-R.

DÉJANIRE.

Où l'avez-vous laissé? loin ou près d'ici? parlez donc.

LICHAS.

Sur le promontoire de l'Eubée, où il était occupé à élever des autels [1], et à offrir des fruits en sacrifice à Jupiter Cénée.

DÉJANIRE.

Est-ce un vœu qu'il acquitte, ou les ordres des dieux qu'il exécute?

LICHAS.

C'est un vœu qu'il a fait, après avoir subjugué le pays des jeunes captives que vous voyez approcher.

On les voit en effet dans le fond du théâtre, avec une jeune princesse à leur tête.

DÉJANIRE.

Ah, dieux! les voilà. Leur origine? leur rang? Qu'elles me paraissent à plaindre, si j'en juge d'après l'émotion qu'elles me causent!

LICHAS.

Après le sac de la ville où régnait Eurytus,

[1] Τέλη ἔγκαρπα ne désignent autre chose, comme l'observe très-bien M. Vauvilliers, que des autels faits par une certaine disposition d'arbres chargés de leurs branches, de leurs feuilles, et de leurs fruits; et c'est pour avoir voulu imiter cet effet naturel dans les faces des chapitaux ioniques, que Vitruve donne le nom d'*encarpa* à cet ornement d'architecture.

Hercule a choisi des captives pour les dévouer au service des dieux et au sien.

DÉJANIRE.

Mais Hercule a-t-il donc mis à la prise de cette ville tout le temps et la quantité de jours qui se sont écoulés depuis son départ ?

LICHAS.

Non, madame; car il convient lui-même qu'il en a passé la majeure partie parmi les Lydiens, en qualité d'esclave : on ne peut lui en faire aucun reproche; Jupiter l'avait ainsi ordonné. Il a donc été acheté par la reine Omphale; et il nous affirme avoir passé une année entière dans les fonctions d'un vil esclavage. Mais, sensible à cet affront, il jura d'en faire essuyer un semblable à celui qui le lui avait attiré, et de le réduire en servitude avec sa femme et ses enfans. Sa menace n'a point été vaine. En effet, à peine touchait-il au terme de l'expiation prescrite pour le meurtre d'Iphitus, qu'après avoir ramassé des troupes de toutes parts, il fondit sur la ville d'Eurytus, qu'il regardait comme la cause de son infamie : car cet Eurytus avait autrefois violé, à son égard, les lois de l'hospitalité, en l'offensant par des paroles piquantes, en lui reprochant de devoir plus à la vertu de ses flèches, qu'on ne pouvait éviter, qu'à son adresse à s'en servir; lui reprochant de plus

qu'il avait souffert d'Eurysthée des traitemens indignes d'un homme libre. Enfin, Eurytus eut l'audace de bannir Hercule de son palais dans la débauche d'un festin, ce qui avait été cause que ce héros irrité, rencontrant malheureusement sur un rocher près de Tirynthe, Iphitus occupé à chercher ses chevaux qui paissaient dans les pâturages, l'en avait précipité, sans lui donner le temps de se reconnaître et de se défendre. Jupiter, ce souverain dieu de l'Olympe, courroucé d'une telle action, a obligé son fils à se rendre esclave, pour avoir ôté par surprise, quoique la première fois, la vie à un homme. Il lui eût pardonné d'attaquer son ennemi à force ouverte; car les dieux eux-mêmes souffrent difficilement les injures. Maintenant toutes ces langues effrénées qui ont osé tenter de ternir la gloire d'Hercule, sont dans l'empire de Pluton; leur ville est dans l'esclavage, et ces jeunes femmes qui s'approchent, voient leurs jours de plaisir changés en jours de tristesse. C'est votre époux qui a ainsi disposé d'elles, et qui m'a chargé de ces ordres. Pour lui, bientôt quitte des sacrifices qu'il offre à Jupiter, pour le remercier de sa victoire, il reviendra aussitôt vers son épouse : c'est, j'imagine, de tout ce que je viens de vous dire, ce qui vous flatte le plus.

LE CHŒUR.

Voilà bien de quoi, ô princesse, vous livrer à

la joie, dans ce que vous voyez et dans ce que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Et comment les heureux succès de mon époux, dans les entreprises les plus justes, pourraient-ils me trouver indifférente! Il est bien juste que ma joie concoure avec l'événement. Cependant on ne peut guère, en examinant de près ces événemens, se défendre d'une certaine frayeur secrète qu'on ne saurait trop démêler : on doit craindre que ce bonheur ne soit pas durable. Mon cœur est rempli d'amertume à la vue de ces infortunées captives, loin de leur patrie désolée, de leurs possessions, de leurs habitations et de leurs parens. Que sait-on? Nées peut-être de parens libres, étaient-elles faites pour subir le joug d'un ignominieux esclavage? O Jupiter, qui d'une main puissante savez écarter les maux, ne livrez pas mes enfans à l'infortune où je vois ces captives déplorables; épargnez-moi, du moins tant que je vivrai, ce triste spectacle; car celui que j'ai sous les yeux me touche jusqu'à me saisir d'effroi. (*A une des jeunes captives.*) Vous, triste victime, qui me semblez la plus à plaindre, qui êtes-vous? Etes-vous épouse? êtes-vous mère? Votre grande jeunesse m'annonce que vous ne portez encore aucun de ces titres si doux; mais vos manières honnêtes décèlent votre rang. Dites-moi donc,

quelle est cette fille? quelle est sa mère? quel est son père? l'âme grande et élevée [1] par où elle paraît se distinguer de toutes les autres, me touche infiniment.

LICHAS.

Qu'en sais-je, moi, madame? Pourquoi me le demander? Il se peut qu'elle sorte d'un rang au-dessus du commun.

DÉJANIRE.

Ne serait-elle point issue du sang d'Eurytus?

LICHAS.

Je ne puis en rien savoir : je ne me suis point permis de question importune.

DÉJANIRE.

Aucune de ses tristes compagnes n'aurait-elle pu vous apprendre son nom ?

LICHAS.

Non : j'ai toujours observé le plus scrupuleux silence auprès d'elles.

DÉJANIRE.

Parlez vous-même, jeune infortunée : c'est ajouter à vos malheurs, que de me laisser ignorer qui vous êtes.

[1] φρονεῖν. M. Vauvilliers observe avec raison que ce mot grec signifie en cet endroit, avoir du courage, de la noblesse, de la grandeur d'ame. Déjanire pouvait s'en apercevoir, au geste, à l'air et au maintien.

LICHAS.

Elle ne parlera pas plus qu'elle a fait jusqu'à présent. Depuis qu'Hercule me l'a confiée, il ne lui est échappé aucune parole sur quoi que ce soit; mais elle n'a cessé de déplorer son sort et de verser des larmes sur son infortune. Le renversement de sa patrie la met en cet état, et elle a droit à toute sorte d'indulgence.

DÉJANIRE.

C'est bon : je ne veux pas la gêner; qu'elle entre dans mon palais; qu'elle ne redoute point que j'ajoute à ses peines : elle a bien assez de celles qu'elle éprouve : rentrons toutes. Vous, Lichas, allez où vos affaires vous appellent, je vais donner les ordres nécessaires dans l'intérieur.

SCÈNE II.

UN VIEILLARD [1], DÉJANIRE, LE CHOEUR.

LE VIEILLARD.

J'ose, madame, vous prier de vous arrêter un moment pour entendre, quand tout le monde se sera retiré, un secret de la dernière conséquence. Je veux vous instruire à fond de tout ce qui regarde les captives que vous admettez dans votre palais, sans les connaître.

[1] On peut supposer que c'est le même qui a paru précédemment. Il ne porte ici et là que le titre général de ἄγγελος, *Nuntius*, porteur de nouvelles. (Note de M. Dupuis)

DÉJANIRE.

Que voulez-vous me dire? qu'est-ce que cela signifie?

LE VIEILLARD.

Un moment d'attention : ce que j'ai à vous dire, doit vous intéresser autant que les choses que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Est-il nécessaire que je fasse revenir tous ceux qui se sont retirés? Ou, pouvez-vous vous expliquer avec moi en présence de ces jeunes filles?

LE VIEILLARD.

Il ne nous faut pas d'autres témoins que ce que nous sommes : laissez aller les jeunes captives.

DÉJANIRE.

Elles se sont retirées. Parlez donc maintenant.

LE VIEILLARD.

« Sachez, princesse, que Lichas vous trompe » dans tout ce qu'il vient de vous dire, ou qu'il » nous a trompés avant vous. »

DÉJANIRE.

Qu'entends-je? Eclaircissez-moi ceci? Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

LE VIEILLARD.

« Je lui ai ouï dire, en présence de plusieurs » témoins, qu'Hercule n'a fait cette expédition

» contre Eurytus qu'en faveur de sa chère captive. » Oui, l'amour, et non le prétendu esclavage chez » Omphale, ni cette feinte mort d'Iphitus précipité, l'amour, dis-je, est l'unique auteur de sa » bravoure et de ses triomphes. Hercule a désespéré d'obtenir cette princesse de son père Eurytus, et il a pris le parti de lui susciter une guerre » cruelle sur un prétexte léger. Il s'est vengé des » refus du roi par sa mort et par le ravage de ses » états. Vous voyez que sa captive prévient son » retour ; ce n'est pas sans dessein. Ne croyez pas » qu'il la traite en captive : l'Amour, devenu le » tyran de son cœur, ne le permettrait pas. Voilà » madame, ce que j'ai entendu de Lichas au milieu de la place publique de Trachine, aussi bien » que plusieurs autres citoyens qui sont en état de » le confondre. C'est un avis douloureux pour vous, » j'en gémis ; mais il n'est que trop fondé, et je » me suis cru obligé de vous en faire part.

DÉJANIRE.

» Malheureuse! Où suis-je, et que dois-je faire? » Quel serpent ai-je reçu dans mon sein?» Le perfide Lichas pouvait-il bien assurer qu'il ne savait pas son nom? N'annonce-t-elle pas assez ce qu'elle est? et l'éclat de son origine ne répond-il pas à celui de sa beauté[1]?

[1] M. Vauvilliers juge avec raison qu'il faut lire : ἦ κάρτα λαμπρὰ ; καὶ κατ' ὄμμα καὶ φύσιν.

LE VIEILLARD.

Fille d'Eurytus, elle s'appelle *Iole*. Lichas, ironiquement, ne disait rien de sa famille, sous prétexte qu'il ne s'en était point informé.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Nous ne desirons pas la perte des méchans ; mais au moins celle de ceux qui ourdissent le mal par des trames secrètes.

DÉJANIRE.

Frappée, comme d'un coup de foudre, de ce que je viens d'entendre, je vous demande conseil, jeunes Trachiniennes, dans cette conjoncture.

LE CHOEUR.

Il faut aller surprendre Lichas. On lui arrachera la vérité, si on le presse un peu fort.

DÉJANIRE.

J'y vole ; car je suis de votre avis.

LE CHOEUR.

Que nous ordonnez-vous ? Voulez-vous que nous restions ici ?

DÉJANIRE.

Restez........Mais je le vois qui revient de lui-même à ma rencontre.

SCENE IV.

LES MÊMES, LICHAS.

LICHAS.

« Madame, que voulez-vous que je dise à votre » époux en votre nom, car je pars pour l'aller re- » trouver. »

DÉJANIRE.

Après une si longue absence de Trachine, vous précipitez bien vîte votre départ, sans me donner le temps de vous faire répéter ce que vous m'avez dit d'Hercule.

LICHAS.

Je suis prêt à vous satisfaire sur tout ce que vous exigerez.

DÉJANIRE.

Mais puis-je compter que vous serez vrai ?

LICHAS.

Je prends les dieux à témoins que je ne vous dissimulerai rien de ce que je saurai.

DÉJANIRE.

Quelle est donc cette jeune captive que vous venez d'amener ici?

LICHAS.

Elle est de l'Eubée ; et je n'en sais pas davantage.

DÉJANIRE.

Prends garde à ce que tu dis : regarde-moi bien. A qui penses-tu parler ?

LICHAS.

» Hé, madame, d'où vient une pareille demande ? »

DÉJANIRE.

Prends sur toi, si tu fais bien, de répondre clairement à mes questions.

LICHAS.

Si j'en crois l'éclat qui vous environne, mes discours s'adressent à la reine Déjanire, fille d'OEneus, femme d'Hercule et ma souveraine.

DÉJANIRE.

Voilà précisément ce que je voulais entendre de ta bouche. Tu conviens donc que je suis ta souveraine ?

LICHAS.

« Sans doute. »

DÉJANIRE.

Eh bien, dis-moi maintenant de quelle manière crois-tu qu'on te doive punir pour lui avoir manqué de respect ?

LICHAS.

Quoi ! je vous ai manqué de respect ? Quel piége voulez-vous me dresser ?

DÉJANIRE.

« C'est, toi misérable, qui me tends des piéges.

LICHAS.

» Madame souffrez que je me retire. (*A part.*) Quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet entretien [1] !

DÉJANIRE.

» Non, je ne te relâche pas que tu ne m'aies » répondu. »

LICHAS.

» Sur quoi ? » (*à part.*) Car je ne m'attends pas que vous vous taisiez avant que d'être satisfaite.

DÉJANIRE.

» Cette captive que tu m'as amenée, t'est-elle » connue ou non ? »

LICHAS.

Je ne la connais pas du tout [2] : et pourquoi cette question ?

[1] Je crois devoir m'écarter également de la version du P. Brumoy et de celle de M. Dupuis. Celle-ci me paraît un peu trop contraire au respect dû à la Reine, qui avait intimidé Lichas, dès le commencement de cet entretien. Ce serviteur n'a pas dû dire avec M. Dupuis : « Je pars. J'ai tort de vous avoir écoutée si long-temps. » Les convenances sont mieux observées en faisant parler Lichas dans un *à parte*. Je me suis cependant un peu rapproché de la manière plus adoucie du P. Brumoy, parce qu'elle m'a paru plus conforme au sens que présente le scholiaste, où on lit, v. 419 : Κλύων οἶδεν) εἰκῆ ὁμιλήσας δηλονότι.

[2] J'ai lu ici avec M. Vauvilliers οὐ φημι, et non pas φημι seulement, comme dans le texte. La réplique de Déjanire prouve évidemment qu'il faut lire avec une négation.

DÉJANIRE.

Mais n'as-tu pas dit toi-même, que cette jeune captive que tu parais si peu connaître, était Iole fille d'Eurytus ?

LICHAS.

En présence de qui ? Où est l'homme qui pourrait me soutenir avoir entendu ce propos de ma bouche ?

DÉJANIRE.

Tu l'as tenu en présence d'une foule de citoyens ; quantité de gens t'ont ouï le tenir au milieu de la place de Trachine.

LICHAS.

Oui, ils ont pu l'entendre ; mais je le raportais comme un bruit qui courait, et non comme un fait.

DÉJANIRE.

C'était un bruit ?...... mais n'as-tu pas assuré d'une manière positive qu'elle t'était confiée en qualité de femme d'Hercule ?

LICHAS.

La femme !..... Je vous en conjure, madame, nommez-moi celui qui vous a rapporté cela.

DÉJANIRE.

Il te suffit de savoir qu'il était présent, lorsque tu as dit que ce n'était pas cette femme lydienne

qui était la cause du sac d'OEchalie, mais bien l'amour qu'Hercule portait à Iole.

LICHAS.

Madame, que cet homme paraisse ; car, après tout, je fais une folie de discuter les propos de quelqu'un qui n'ose se montrer [1].

DÉJANIRE.

Ne me cache rien, je te le demande au nom du dieu qui fait éclater son tonnerre sur le mont OEta. Tu parles à une femme incapable de noirs projets, qui n'a que trop appris à connaître le cœur humain, et qui sait que les mêmes sentimens n'y règnent pas toujours. Je reconnais que c'est une folie, de vouloir lutter contre l'amour ; car ce dieu gouverne même les autres dieux à son gré. Et comment trouverais-je mauvais qu'un mortel reçût sa loi, puisqu'il règne sur moi-même impérieusement ? Il y aurait donc de l'extravagance de ma part à en faire un crime à mon époux ou à cette jeune captive, dont je n'ai à me plaindre en aucune manière. Ainsi, ne crains point de me dire la vérité. Tu suis là un mauvais conseil, si c'est Hercule qui t'a engagé à m'en imposer : si tu t'y

[1] Je lis ici avec MM. de Vauvilliers et Dupuis :

ἅνθρωπος, ὦ δέσποιν᾽, ἀποστήτω. τὸ γὰρ
νοσοῦντι ληρεῖν ἀνδρὸς οὐχὶ σώφρονος.

es déterminé seul, tu t'exposes à n'être pas cru, même lorsque tu diras la vérité. Parle donc sans déguisement, et de plus, c'est un vilain vernis pour un homme d'honneur, que de se faire donner le renom de menteur : d'ailleurs, ne saurais-je toujours pas tôt ou tard la vérité ? Elle me reviendra de tous côtés par ceux devant qui tu t'es expliqué en rendant les faits tels qu'ils sont. Serait-ce la crainte de m'affliger qui te retiendrait ? Mais elle serait sans fondement, je souffre au contraire d'ignorer la vérité; et quel inconvénient pour moi de la savoir ? Ce ne serait pas la première fois que Hercule aurait donné sa foi à plusieurs femmes; et nulle d'elles n'a jamais éprouvé de moi aucun procédé fâcheux : je n'en userai certainement pas différemment envers celle-ci, quand je le saurais épris pour elle de la passion la plus violente. Je suis émue de la compassion la plus vive à son égard : je vois avec peine que sa beauté lui ait forgé des fers et ait entraîné l'entière destruction de sa patrie.... Mais oublions tout ceci. Je reviens à ce qui te regarde, et te pardonne d'user du mensonge avec qui tu voudras, mais jamais avec moi [1].

[1] Rien n'égale l'art et la finesse de Déjanire pour découvrir la vérité. Ce qu'elle vient de dire à Lichas est plein de la plus ingénieuse adresse. La jalousie de Mithridate n'est guère moins artificieuse pour parvenir à faire connaître à ce prince si son fils Xipharès a la préférence sur lui dans le cœur de Monime:

LE CHŒUR.

Rendez-vous aux sages conseils de la princesse. vous n'aurez qu'à vous louer de sa reconnaissance et vous vous acquerrez des droits à la nôtre.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice;
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire même,
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadêmes;
Mais ce temps là n'est plus; je régnais, et je fuis;
Mes ans se sont accrus, mes honneurs sont détruits;
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
D'un camp, prêt à partir, vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen, qu'une fuite si prompte,
Madame! et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse :
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place, même avant que de partir;
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès; en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

LICHAS.

Je vais donc, ô adorable princesse, vous parler sans feinte et vous déclarer la vérité, puisque vous montrez une aussi belle âme, autant d'indulgence

MONIME.

Xipharès! lui, seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?
Contre un si juste choix, qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor: c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui;
Et quoique votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! pourriez-vous approuver?...
Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une âme infortunée;
Je sais que c'est à vous que je suis destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien: quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnais toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITRIDATE.

Hé bien! n'en parlons plus, madame;

et autant de connaissance des faiblesses humaines. Les faits sont tels qu'on vous les a rendus : il est vrai qu'Hercule brûlant d'une passion ardente pour Iole, ne s'est déterminé à la destruction d'OEchalie, que pour se rendre plus sûrement maître de cette jeune princesse. Mais Hercule, car je dois lui rendre cette justice, ne m'a point enjoint d'en faire un mystère. J'ai pris de moi-même ce parti, par zèle pour vous, madame, que je craignais d'affliger par de semblables discours. La faute, s'il y en a une, doit toute retomber sur moi. Maintenant que vos désirs sont satisfaits, que vous savez tout, daignez marquer des bontés à Iole : votre intérêt et celui de votre époux l'exigent : non, ne rendez pas vaine la bonne volonté que vous lui avez témoignée. « Car enfin ce héros dont

Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils, je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous cependant ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez, je ne saurais mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, madame, allons ; je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre feinte.

Mithridate de Racine, acte III, scène V.

» la valeur n'a rien trouvé d'insurmontable, est » devenu l'esclave de l'amour[1]. »

DÉJANIRE.

Je suis toujours dans les mêmes dispositions à l'égard de cette infortunée captive. Je ne veux pas me préparer un surcroît de chagrins, en luttant contre un dieu aussi puissant que l'amour. Mais rentrons, pour que je vous donne mes ordres avant votre départ, et que je vous charge des présens que je destine à mon époux en retour de ceux que j'en viens de recevoir. Il ne convient pas que vous, qui êtes venu avec un si nombreux cortège, vous vous en retourniez seul et comme dépouillé de tout.

[1] Ainsi Monime est amenée à faire l'aveu de son amour pour Xipharès :

En quel extrémité, seigneur, suis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois ; et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins, qu'à vous plaindre bornée,
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer ;
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin, ce Xipharès, que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Toujours l'invincible amour peut se glorifier de ses triomphes. Passons sous silence ceux qu'il a remportés sur les dieux; omettons même les artifices qu'il a employés pour amener sous ses lois ou Saturne, ou le noir Pluton, ou ce dieu [1] qui donne de si violentes secousses à la terre. Ne parlons que des combats affreux qu'il a engagés en faveur de Déjanire, entre deux vaillans héros.

ANTISTROPHE.

L'un était le fleuve Achéloüs sous la forme d'un taureau, armé de cornes redoutables. L'autre était Hercule, fils de Jupiter, chargé de ses flèches, de sa pique et de sa massue; il venait de Thèbes, ville consacrée à Bacchus : tous deux enflammés d'amour, en vinrent aux mains. Vénus, qui préside à l'hyménée, était seule, le rameau à la main, l'arbitre du combat.

Quel bruit épouvantable rendait le choc des mains, des flèches et des cornes! Tous deux s'étreignaient fortement l'un contre l'autre, tous deux se heurtaient violemment la tête, et tous deux faisaient entendre leurs cris. Cependant la

[1] Neptune.



belle et tendre Déjanire, assise sur le bord du rivage, attendait l'époux que la victoire lui donnerait. Pour nous, pénétrées des sentimens d'une mère, nous déplorons sa triste position. Semblable à une génisse abandonnée par sa mère, elle ne peut voir sans effroi deux taureaux qui se la disputent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

DÉJANIRE.

(avec une boîte renfermant une tunique.)

Tandis que Lichas, prêt à partir, entretient les captives dans le palais, je suis venue, jeunes Trachiniennes, à l'insu de tout le monde, vous faire part des projets que j'ai formés, et pleurer avec vous sur mes justes sujets de peine. Ce n'est pas une vierge, non; mais c'est une épouse à qui je viens de donner l'hospitalité. « Ah! semblable » à un pilote alarmé, qui reçoit dans son vais- » seau un fardeau capable de le faire périr, j'ai » reçu entre mes bras ma rivale. » Nous voilà donc deux, maintenant, destinées à partager les caresses d'un seul homme, dans la même couche? C'est donc ainsi qu'Hercule prétend me récompenser du soin que j'ai pris de garder sa maison pendant sa longue absence? Je ne veux cependant pas donner un libre cours à mon courroux contre lui, tout infidèle, tout inconstant qu'il est. Et pourtant quelle est l'épouse qui se déterminerait à vivre sous le même toit avec une femme qui lui enleverait le cœur de son mari? Le pour-

rais-je, moi, sur-tout qui vois les charmes naître des yeux d'Iole, et s'écarter des miens? Tous les regards seront pleins de feu pour elle, tandis qu'ils s'éteindront insensiblement pour moi : je suis donc dans la position la plus désespérante. Je crains de ne plus conserver que le nom d'épouse auprès de cette jeune captive, qui en recueillera tous les plus précieux avantages. Mais c'est assez se plaindre; car, comme je l'ai déjà observé, il ne convient pas à une femme comme il faut, de se livrer à son ressentiment; et voici le secret que je crois immanquable pour fixer le cœur d'Hercule. Je conserve, depuis ma tendre jeunesse, dans un vase d'airain, une liqueur qui m'a été donnée par le vieux Nessus près d'expirer de sa fatale blessure. Ce Centaure, dont la peau était velue comme celle d'une bête féroce, s'occupait, moyennant un salaire fixé, de transporter les passans d'un bord à l'autre du fleuve Evenus : il n'employait pour cela ni nacelle, ni rame agile, ni voiles de vaisseaux; ses mains lui en tenaient lieu. Ma fuite, en suivant Hercule et quittant ma patrie, aboutit à ce passage : mon époux confia sa jeune épouse à ce Centaure, qui me prit sur son dos, et qui, dès qu'il fut au milieu du fleuve, osa porter sur moi une main lascive. Mes cris sur le champ armèrent le fils de Jupiter : une flèche lancée avec force, vint, en sifflant dans

l'air, percer le cœur du monstre, qui me parla en ces termes, avant de rendre le dernier soupir. « Fille du vieillard OEneus, puisque vous êtes la » dernière que j'aurai ainsi transportée, je veux » vous être utile, daignez m'écouter. Recueillez » avec soin le sang figé qui a découlé de ma plaie : » il a teint la flèche empestée par le sang de l'hydre » de Lerne; il vous sera un philtre précieux pour » vous gagner le cœur d'Hercule, et vous y faire » régner en dépit de toutes les rivales. » Je me suis rappelé tout cela, mes chères confidentes; je me suis servie de ce sang que je tenais précieusement renfermé chez moi : voici dans cette boîte une tunique qui en est teinte avec toutes les précautions prescrites par le Centaure. J'ignore l'art des poisons; je ne veux pas l'apprendre, et j'ai en horreur celles qui s'y adonnent; mais je ne me propose que d'user d'un philtre pour ramener Hercule, en le détachant de ma rivale. Je serai satisfaite si vous approuvez cet expédient; autrement j'y renoncerai.

LE CHŒUR.

Nous ne pouvons que vous applaudir, si vous êtes assurée de l'effet.

DÉJANIRE.

Je le crois certain; au moins je le présume : je n'en ai jamais fait l'épreuve.

LE CHŒUR.

On ne doit cependant s'en rapporter qu'à l'expérience; et l'effet ne peut vous être bien connu sur une simple présomption.

DÉJANIRE.

Au reste, nous allons savoir à quoi nous en tenir. Voici Lichas qui accourt ici. Soyez seulement discrètes sur mon projet; parce qu'on n'est pas exposé à rougir des actions honteuses qu'on aurait commises, si on ne peut vous les imputer.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LICHAS.

LICHAS.

Fille d'OEnéus, je viens prendre vos ordres : je me reproche le long séjour que je fais ici.

DÉJANIRE.

Tandis que vous vous entreteniez avec les jeunes captives, je préparais une tunique tissue de mes mains, renfermée dans cette boîte : vous la remettrez de ma part à mon époux : en la lui donnant, prévenez-le que je serais désolée qu'un autre en fit usage avant lui. Qu'il ne la déploie point pour la voir; l'éclat du soleil, celui même des lumières, soit dans les temples, soit dans les maisons, altéreraient la fraîcheur des couleurs : qu'il

la garde soigneusement pour s'en parer au premier jour de solennité, où il devra sacrifier un taureau. Car tel est le vœu que j'ai formé : j'ai promis qu'aussitôt que je verrais ou que j'apprendrais le retour de mon mari, je lui ferais présent de cette tunique pour offrir aux dieux un nouveau sacrifice. Il s'apercevra aisément que ce don vient de moi : j'y ai mis mon sceau dans cette intention. Partez maintenant, et gardez-vous surtout de passer vos ordres : renfermez-vous dans les bornes de la commission dont je vous charge : ce n'est que par-là que vous pourrez gagner ma bienveillance et celle d'Hercule.

LICHAS.

Madame, accoutumé à faire journellement de semblables messages, je ne ferai que ce qui pourra vous être agréable, en remettant cette boîte telle qu'elle est, cachetée de votre sceau, et accompagnant ce présent des mêmes expressions dont vous désirez que je me serve.

DÉJANIRE.

Ne différez donc plus de partir; vous savez l'état des choses ici, et comme tout s'y passe.

LICHAS.

J'ai eu le temps de m'en assurer; et je rapporterai que tout est dans l'état le plus désirable.

DÉJANIRE.

Parlez aussi à mon époux du tendre accueil que j'ai fait à la jeune captive.

LICHAS.

Je ne l'omettrai pas; car cè spectacle m'a ravi de joie et d'étonnement.

DÉJANIRE.

Ne lui parlez pas d'autres choses, de peur qu'il ne découvre mon empressement à le voir, avant que je sois assurée qu'il est dans les mêmes dispositions à mon sujet.

INTERMEDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O vous qui habitez les bains chauds près de la mer, autour du mont OEta : vous aussi, fixés sur le détroit de Malée et sur les rivages consacrés à la déesse distinguée par son carquois d'or : vous enfin, qui demeurez aux Thermopyles, siége des Amphictyons, réjouissez-vous.

ANTISTROPHE I.

Tous vos environs vont retentir des doux sons de la lyre qui le disputera aux tendres accords de la flûte; car le fils de Jupiter et d'Alcmène,

vient dans sa patrie chargé des riches dépouilles dont sa valeur l'a rendu maître.

STROPHE II.

Nous sommes restées, tandis qu'il errait sur les mers, pendant douze mois entiers, sans entendre parler de lui : sa tendre épouse ne cessait de se livrer à sa vive douleur. Mais le dieu des combats, ayant pris vigoureusement sa défense, nous le rend pour calmer nos alarmes.

ANTISTROPHE II.

Qu'il satisfasse notre impatience; qu'il paraisse au plutôt; qu'il quitte l'Eubée, après avoir achevé le sacrifice qu'il y fait; et que son vaisseau poussé par l'effort réuni de plusieurs rames, ne l'arrête que dans notre port : qu'on le voie arriver plein d'amour; et que le *charme* ait eu tout son effet sur son cœur, comme le Centaure l'a fait espérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

DÉJANIRE.

Chères confidentes, vous ne pourriez imaginer mes inquiétudes sur le succès de mon stratagème.

LE CHOEUR.

Mais pourquoi, digne fille d'OEnéus?

DÉJANIRE.

Je ne sais : je suis agitée malgré moi, dans la crainte d'être, avec de bonnes vues, l'instrument de quelque malheur.

LE CHOEUR.

Voulez-vous parler de ce que vous avez envoyé à votre époux?

DÉJANIRE.

Hélas! oui... Non, jamais je ne conseillerai à qui que ce soit de faire aucun essai dont les effets soient douteux.

LE CHOEUR.

Mais, si rien ne s'y oppose, dites-nous ce que vous avez tant à craindre.

DÉJANIRE.

Je vais vous raconter, dans la plus grande exactitude, tout ce qui s'est passé : vous ne vous y attendez pas; vous en serez effrayées. Le flocon de laine blanche dont je me suis servie pour insinuer le philtre dans la robe, s'est consumé de lui-même; et, sans que personne y ait touché, il a été réduit en cendres, sur une pierre où je l'avais exposé au jour; et, pour que vous compreniez cette merveille, je vais entrer dans de plus grands détails. Je me suis conformée exactement à tout ce que m'avait recommandé le Centaure, après qu'il eût été atteint de la flèche meurtrière; car j'ai encore présent le souvenir de ses préceptes, comme s'ils avaient été gravés sur l'airain, en caractères ineffaçables. Voici donc la manière dont il me parla. Il me dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, jusqu'au moment où je voudrais m'en servir : C'est ce que j'ai fait. Mais aujourd'hui que j'en avais besoin, je me suis retirée, en secret, et, dans les ténèbres j'y ai, avec un flocon de laine [1], teint de ce sang la tunique que j'ai envoyée à Hercule, comme vous le savez, après l'avoir pliée et renfermée dans une boîte, sans qu'elle ait vu le jour. De retour dans mes appartemens, je vois un

[1] Grec : *Avec de la laine d'une brebis, destinée, dans le garde-manger, pour ma table.*

prodige, qu'on ne saurait imaginer. Il se trouve que ce flocon de laine, exposé aux rayons du soleil, avait disparu, je ne sais comment : il était réduit en poussière, toute semblable à celle que la scie fait tomber du bois : et j'ai observé de plus qu'il s'élevait de dessus la pierre, où je l'avais placé, des bouillons d'écume, tels que ceux produits en automne, avec du vin versé de haut. D'après tout cela, je ne sais que penser : je redoute de m'être rendue coupable de quelque crime affreux. Quelle raison en effet ce Centaure furieux et mourant aurait-il eue de me vouloir du bien, à moi qui étais la cause de sa mort ? Non, il n'a pas prétendu m'en faire : mais il m'a flattée d'une fausse espérance pour se venger de son ennemi. Malheureusement je ne m'en aperçois que lorsqu'il n'est peut-être plus temps. O Hercule, si j'en crois un affreux pressentiment, tu ne périras donc que de ma main! Ce sang que j'ai recueilli a été versé par cette même flèche qui a fait couler celui du juste Chiron[1] : elle donne la mort à tout ce qu'elle touche : et comment le sang dont elle aurait été

[1] Hercule, dit-on, le blessa sans le vouloir, en combattant les centaures. Chiron blessé désirait vainement de finir ses jours, parce qu'il était immortel ; et Jupiter, par pitié, fit un échange de l'immortalité de Chiron avec l'humanité de Prométhée. C'est ainsi que, suivant quelques mythologues, Chiron mourut. (Note de M. Dupuis).

teinte, ne communiquerait-il pas ce mortel poison! Aussi prendrai-je le parti, ou plutôt il est déjà pris... Oui, si Hercule est la victime de ce prétendu philtre, je suis résolue à ensevelir ma honte et mon désespoir dans le tombeau. L'honneur défend de languir dans l'infamie.

LE CHŒUR.

Il est nécessaire de redouter les malheurs ; mais il ne faut pas, avant l'événement, exclure toute espérance.

DÉJANIRE.

Peut-on en concevoir de flatteuse, quand on a suivi des conseils pervers ?

LE CHŒUR.

Au reste, on est assuré de l'indulgence, quand on s'est prêté, sans le savoir, à un crime.

DÉJANIRE.

Tout cela ne tranquillise pas celui qui peut se reprocher d'y avoir trempé, et n'est bon que pour celui qui vit chez lui, sans se mêler de rien.

LE CHŒUR.

Vous ferez bien de mettre fin à vos plaintes, et de ne pas en dire davantage, si vous ne voulez pas être entendue de votre fils, qui revient de rechercher son père.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HYLLUS.

HYLLUS.

« Ah! ma mère, puissiez-vous, ou n'être pas » ma mère, ou cesser de vivre, ou plutôt être » moins criminelle! »

DÉJANIRE.

Qu'est-ce qui a pu, mon fils, me rendre aussi exécrable à vos yeux?

HYLLUS.

» Vous avez tué aujourd'hui mon père et votre » époux. »

DÉJANIRE.

Qu'entends-je?

HYLLUS.

Un malheur trop avancé pour qu'on puisse l'empêcher de se consommer.

DÉJANIRE.

Que dites-vous, mon fils? Quel mortel ose m'imputer un tel attentat?

HYLLUS.

C'est Hercule lui-même : et j'ai vu de mes propres yeux le mal qui le consume.

DÉJANIRE.

Où vous êtes-vous trouvé avec lui? Où l'avez-vous rencontré?

HYLLUS.

Je vais vous satisfaire, puisqu'il le faut. Hercule, après sa glorieuse expédition contre Eurytus, revenait triomphant et chargé de trophées : il s'arrête sur le cap Cénée, il y élève des autels et un temple de feuillage à Jupiter son père : c'est là, qu'à ma grande satisfaction, je le trouve après bien des recherches. Au moment où il se prépare à immoler plusieurs victimes, le héraut Lichas survient pour lui offrir de votre part un présent, cette fatale tunique! Il s'en est revêtu sur le champ, en considération de son épouse ; et déjà, sans ressentir aucune atteinte, il avait immolé douze taureaux, prémices de ses dépouilles : car il traînait à sa suite une centaine de victimes de diverses espèces. L'infortuné adresse ses vœux au ciel, montre de la joie, et parait se complaire dans son nouvel ornement. « Mais, à peine le feu avait-il » commencé d'embraser le bûcher où étaient les » victimes, que le venin dont la robe était infec- » tée a fait sentir son funeste effet. Une sueur vio- » lente est sortie de tout le corps d'Hercule. La fa- » tale robe s'est attachée à sa chair, comme si l'on » avait entrepris de l'y coller ; elle ne peut en être » enlevée qu'avec la chair même. » Un poison meurtrier, aussi actif que celui de la vipère, le ronge, pénètre jusqu'à la moelle des os. Mon père

appelle alors le malheureux Lichas, nullement coupable de ce forfait ; il lui demande de quelle main il a reçu cet horrible présent.

Lichas, qui n'avait aucune part à ce que vous aviez préparé, répond qu'il avait apporté la boîte telle qu'il l'avait reçue de vous seule. Sur cette réponse, pressé par la douleur du poison qui se glissait dans ses veines, Hercule saisit Lichas par le pied, et le lance rudement contre un rocher au milieu de la mer : la tête de ce malheureux est brisée par ce choc épouvantable, et l'on voit sa cervelle, toute teinte de sang, découler de ses cheveux. Tout le peuple à l'instant fait éclater les cris que lui arrachent et l'état d'Alcide et la mort de Lichas. « Nul n'ose approcher d'Hercule » furieux. Il se roule par terre : puis il se lève » tout à coup, et pousse des cris effroyables » qui font retentir les rochers d'alentour, les montagnes escarpées des Locriens, et les promontoires de l'Eubée. Succombant sous le poids de la douleur, souvent il s'étend sur la terre, souvent il fait entendre ses gémissemens et s'exhale en imprécations contre sa couche nuptiale, et contre son hymen avec la coupable fille d'OEneus, qu'il n'a épousée, dit-il, que pour le malheur de ses jours. Enfin, il lève ses yeux hagards et troublés, « et » m'aperçoit dans la foule où je fondais en lar» mes. Il m'appelle : Approchez, ô mon fils; ne

» fuyez pas un père déplorable : dussiez-vous expirer avec moi, approchez ; et, s'il vous reste » quelque pitié pour un père qui vous aime, tirez- » moi au plutôt de cette terre étrangère, afin que » je termine ma destinée dans un lieu où je puisse » me dérober aux yeux des mortels. A ces mots, » nous l'embarquons sur un vaisseau. Nous l'em- » menons avec peine sur ces bords, et bientôt vous » le verrez, ou mourant ou mort. Tel est, Ma- » dame, l'effet de vos noirs projets et de votre at- » tentat : » que les furies et la justice vengeresse me permettent de lancer sur vous les imprécations les plus affreuses. « Mais je le puis : et vos forfaits » me rendent tout permis. C'est bien la moindre » vengeance qu'un fils puisse tirer d'une mère qui » a la noirceur de faire périr son époux et le plus » grand des héros. »

LE CHŒUR.

» Madame, pourquoi vous retirer ainsi sans » rien répondre [1] ? Ignorez-vous que le silence » est l'aveu du crime ? »

SCÈNE III.

HYLLUS, LE CHOEUR.

HYLLUS.

» Laissez-la s'écarter. Puisse-t-elle fuir bien

[1] M. Dupuis observe, avec raison, que Jocaste dans l'*Œdipe*, et Eurydice dans l'*Antigone*, se retirent de même en silence.

» loin de mes regards. Lui siérait-il de se couvrir » du titre de mère, elle qui l'a si indignement démenti ? Qu'elle fuie donc ; et puisse lui arriver » tout le bien qu'elle a préparé à mon père ! »

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Voyez, chères compagnes, avec quelle promptitude s'est accompli l'ancien oracle de Dodone, qui avait prédit que le fils de Jupiter, après douze travaux, passerait des jours calmes, sereins et exempts de toute peine : les faits, hélas! par un accord merveilleux, ne répondent que trop à cette prédiction : car qui ne sait que celui qui n'ouvre plus les yeux à la lumière du jour, n'est plus exposé à de durs travaux?

ANTISTROPHE I.

Et comment Hercule, triste victime des conseils meurtriers du Centaure, pourrait-il continuer à jouir de l'éclat du soleil, portant dans les entrailles un poison enfanté par la mort, et puisé dans le sang infect de l'Hydre monstrueuse? D'ailleurs le sang de l'artificieux et cruel Nessus n'ajoute-t-il pas à l'activité de cet horrible poison?

STROPHE II.

Sans doute que l'infortunée Déjanire, déplore,

quelque part, son malheur? Sans doute qu'elle verse par-tout où elle est, des torrens de larmes, sur sa jalouse crédulité suivie d'un si funeste retour? Elle n'a pas réfléchi que la flèche s'était empestée dans le flanc de l'Hydre, et qu'elle-même se rendait à un avis donné par un cœur ulcéré et animé à la vengeance. Le destin lui révèle dans ce moment son erreur et les maux affreux qui en résultent.

ANTISTROPHE II.

Donnons un libre cours à nos larmes: le mal a fait maintenant tous ses progrès. O dieux! Non, jamais Hercule n'a été mis, même par ses plus cruels ennemis, dans une situation plus propre à nous toucher. O funestes armes qui l'avez, par droit de conquête, si rapidement rendu maître d'Iole, fléau des vaincus et des vainqueurs [1]! Tels sont cependant, comme on ne peut s'y méprendre, les maux que l'on doit attribuer à l'amour.

[1] Rien de plus froid, observe très-bien M. Vauvilliers, que le mot θοὰν. Aussi ai-je lu avec ce savant éditeur, θωὰν, expression très-propre pour désigner une jeune fille qui cause la perte de sa patrie et du vainqueur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Nous ne nous trompons pas; de nouveaux gémissemens frappent nos oreilles; qu'est-ce?... oui certes, des cris perçans et de désespoir nous annoncent quelque nouveau malheur. Mais voici la vieille nourrice qui va nous éclaircir tout ceci. Comme elle paraît affectée! comme son front est obscurci par la douleur!

SCÈNE II.

LE CHOEUR, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah! jeunes Trachiniennes, ce ne sont vraiment pas de légers malheurs qu'occasionne ce fatal présent envoyé à Hercule.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il de nouveau?

LA NOURRICE.

Hélas! Déjanire vient, sans avoir changé de place, de faire le dernier de tous les voyages.

LE CHŒUR.

Quoi! serait-elle morte ?

LA NOURRICE.

Vous ne dites que trop vrai.

LE CHŒUR.

L'infortunée n'existe plus ?

LA NOURRICE.

Je vous le répéterais inutilement.

LE CHŒUR.

Elle n'est plus ! Et comment a-t-elle fini sa carrière ?

LA NOURRICE.

De la manière la plus déplorable!

LE CHŒUR.

Dites-nous donc, nourrice, quelle a été sa fin ?

LA NOURRICE.

Elle-même s'est donné la mort.

LE CHŒUR.

Quelle fureur, ou quel accès de douleur l'a réduite à cette extrémité?

LA NOURRICE.

C'est l'excès du désespoir.

LE CHŒUR.

Mais quel moyen a-t-elle osé seule employer pour ajouter homicide sur homicide?

LA NOURRICE.

Un poignard.....

LE CHŒUR.

Ces horreurs se sont-elles passées sous vos yeux?

LA NOURRICE.

J'ai tout vu : j'étais auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Eh bien! comment cela s'est-il passé? Veuillez nous l'apprendre.

LA NOURRICE.

Elle n'a eu recours qu'à son propre bras.

LE CHŒUR.

Qu'entends-je?

LA NOURRICE.

La vérité.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! que cette jeune amante d'Hercule, qui ne traîne que le deuil après elle, cause ici de désastres!

LA NOURRICE.

Trop, sans doute! Ah! combien plus, si vous aviez été présentes à la fin tragique de Déjanire, oui, combien plus n'eussiez-vous pas été affectées!

LE CHŒUR.

Le bras d'une femme a eu assez de fermeté pour un pareil attentat sur elle-même!

LA NOURRICE.

Cela fait frémir ; vous en conviendrez vous-mêmes avec moi. A peine était-elle rentrée seule, qu'à l'aspect de son fils qui préparait une litière pour aller au-devant d'Hercule, elle s'est retirée à l'écart et hors des regards de tout le monde ; c'est alors que, furieuse et prosternée aux pieds des autels, elle déplorait le malheur affreux qui la réduisait à un pareil veuvage. « Trouvait-elle » sous ses mains quelqu'une des choses nécessaires » à son usage, ses yeux se remplissaient de pleurs. » Errante çà et là dans le palais, à la vue de ses » officiers, elle versait des torrens de larmes ; elle » imputait aux dieux le renversement de sa mai- » son. Après ces premiers transports, je la vois » entrer brusquement dans l'appartement de son » époux. Cachée dans l'obscurité, je l'observe en » silence ; elle pare le lit d'Hercule, le baigne de » ses larmes, et, s'y étant assise : ô couche nup- » tiale, dit-elle, tu me reçois pour la dernière » fois ! » A ces mots, elle détache avec précipitation l'agrafe d'or qui fixait le haut de son manteau sur son sein, elle se découvre entièrement tout le côté gauche. Je vole aussi-tôt vers son fils. Mais le temps que j'ai passé à aller et venir, lui a suffi pour se frapper d'un poignard. « Cette vue attendrit Hyllus ; il pleure une mère que ses repro-

» ches ont portée à cet excès de désespoir; car il » avait appris, mais trop tard, la funeste erreur » où le Centaure avait fait tomber Déjanire. L'infortuné Hyllus, » livré à la plus vive douleur, s'approche d'une mère expirante; il ne se permet pas de l'embrasser; mais il la serre entre ses bras, « l'arrose de ses pleurs, désespéré de lui avoir » imputé un crime, et de se voir en même temps » privé d'une mère et d'un père chéris. Voilà la » triste destinée de cette maison malheureuse! » Quelle folie, après cela, de compter sur deux ou plusieurs jours de vie! On ne doit s'occuper du lendemain qu'autant que l'on est assuré du présent.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, seul.

Dans ce double malheur, où porter nos regrets? Il nous serait difficile de décider lequel est le plus affreux. Nous pouvons jeter nos regards sur l'un, et tout à l'heure nous allons avoir l'autre sous nos yeux. Quel choix peut-on faire entre un malheur présent et un malheur assuré?

STROPHE.

Puissions-nous être assez heureuses pour quitter ces lieux, et être transportées dans un autre climat par un vent favorable! Le spectacle du fils intrépide de Jupiter, en proie à des maux incura-

bles, va nous donner la mort. On dit qu'il est bientôt aux portes du palais. Quel affreux spectacle!

ANTISTROPHE.

Oui sans doute, il est près d'ici, et ne doit pas être éloigné. Déjà les gémissemens, tels que ceux de la plaintive tourterelle, se font entendre..... Mais ceux qui le portent, se sont séparés de la foule: le bruit de leur marche nous annonce qu'ils sont à nos côtés. Où veulent-ils le déposer? Ah! voyez donc tout le soin qu'on prend autour de lui, pour avancer dans le plus morne silence! Hélas! hélas! on ne l'entend pas lui-même! que peut-on conjecturer? est-il mort, ou repose-t-il?

SCÈNE IV.

HERCULE, porté par des étrangers; HYLLUS, UN VIEIL OFFICIER, LE CHOEUR.

HYLLUS.

Ah! quelle cruelle position pour un fils! ah! quel affreux abyme! Que ferai-je? Que deviendrai-je? Infortuné!

LE VIEIL OFFICIER.

Réprimez vos cris, de peur de réveiller les douleurs horribles d'un père livré à tout l'excès de la fureur. Il respire, quoique vous le voyez couché sur son visage; ne vous permettez donc pas même d'ouvrir la bouche.

HYLLUS.

Ah! de grâce, répétez; mon père respire?

LE VIEIL OFFICIER.

Ne le tirez pas de son assoupissement. N'allez pas provoquer et irriter un mal que sa violence rend si dangereux.

HYLLUS.

Hélas! accablé par un déluge de maux, ma sensibilité a éclaté malgré moi [1]!

HERCULE.

» O Jupiter! en quelle région arrivé-je? Dans » quelles mains suis-je tombé? Ah! Je me sens » dévoré. Mes cruelles douleurs reprennent toute » leur violence. Ah!...

LE VIEIL OFFICIER, à Hyllus.

Ignoriez-vous donc de quel avantage il était de se taire, et de respecter un sommeil si précieux?

HYLLUS.

Le spectacle que j'ai sous les yeux, ne m'a pas permis de commander à ma douleur.

HERCULE.

» O promontoire de Cénée, où j'ai élevé tant

[1] J'ai suivi la leçon et l'interprétation de M. Vauvilliers, qui lit :

Επί μοι μελέῳ
Βάρος ἄπλετον. Ἐμμέμονε φρήν.

» d'autels ! O dieux ! Etait-ce là le prix que vous » réserviez à ma piété ?» O Jupiter! Quel... Quel fléau [1]! Que ne m'a-t-il été donné de ne jamais rien éprouver de semblable, de ne jamais ressentir la rage incurable d'un pareil mal ! Que peuvent contre lui, sans le secours de Jupiter, l'empirisme avec toutes ses merveilles, la médecine avec toutes ses ressources ? On n'a point encore vu de prodige dans ce genre. Ah! Ah! Ne troublez donc pas mon sommeil, laissez-moi donc dormir. Pourquoi me touchez-vous ? Pourquoi me retournez-vous ? Cruels ! Cruels ! Vous aiguillonnez mes douleurs assoupies : l'ardeur du mal me dévore ; je sens venir un terrible accès. « Où êtes-vous, brigands, » dont j'ai purgé les bords de la mer et les forêts ? » Le trépas en est la récompense ; et, pour surcroît de désespoir, je ne vois personne qui s'arme pour couper la trame de mes malheureux » jours, personne qui, le fer et la flamme en » main, vienne briser les liens d'une vie intolérable. Ah ! Ah ! »

LE VIEIL OFFICIER.

O fils d'Alcide, le mal est trop grand pour que je puisse procurer le moindre soulagement. Voyez

[1] Je lis ici avec M. Vauvilliers, d'après le savant Heath : [illegible]

donc vous-même ; vous y porterez toujours un intérêt plus direct qu'un étranger.

HYLLUS.

Les dieux ont tellement mis le comble à ses maux, que ni moi, ni d'autres ne pourrions parvenir à suspendre assez ses tourmens pour les lui faire oublier un instant.

HERCULE.

O mon fils, mon fils! où êtes-vous donc? Aidez-moi, aidez-moi à me soulever jusque-là. Ah! ah! O sort cruel! Je sens de nouveau, oui, je sens l'affreux poison, ce feu inextinguible qui me consume. O Pallas! Me voici de nouveau aux prises avec la douleur. O mon fils! que votre tendresse pour moi vous arme d'un poignard : plongez-le moi dans le sein : on ne pourra vous reprocher cette action : vous n'avez pas d'autre moyen de soulager les maux que je dois à la cruelle perversité de votre mère. Je ne puis lui souhaiter rien de pire que de la voir dans l'état où elle m'a réduit. O secourable Pluton! frère de Jupiter, suspendez, suspendez par une prompte mort mes affreux tourmens.

LE CHŒUR.

O chères compagnes, que de maux! et qui ne serait saisi d'horreur à la vue de ceux qui accablent notre roi, le meilleur des princes!

HERCULE.

O malheureux Alcide, on aurait de la peine à rendre les dures épreuves auxquelles t'ont exposé la force de ton bras et la vigueur de ton corps; et cependant, « non, jamais l'implacable Junon, » ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes, » que la fille d'OEnéus. C'est elle qui m'a enve- » loppé de cette fatale robe, comme d'un filet tissu » par les mains des Furies; voile affreux, prison » horrible! Il s'attache à mon corps; il me dévore « les entrailles; il pénètre jusque dans mes veines; » mon sang noir bouillonne et se consume; mon » corps, brûlé par un feu invisible, n'est plus » qu'un fantôme. Quoi! ce que n'ont pu ni les » armes, ni les géans, ni le Centaure, ni la Grèce, » ni le reste de l'Univers que j'ai délivré de cent » monstres », une femme seule, malgré la fai- blesse de son sexe, une femme, en un mot, l'a exécuté! « O mon fils, remplissez toute l'étendue » de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une » mère parricide ne l'emporte pas. Allez, traînez » ici cette furie, livrez-la moi. Je veux éprouver en » ce moment », si, témoin de son supplice, et touché de sa fatale beauté[1], vous lui accorderez des larmes plutôt qu'à moi. « Allez, dis-je, osez » m'obéir; ayez pitié d'un père digne d'être pleuré.

[1] Λωβητὸν εἶδος, doit se rendre ainsi en français, suivant l'observation très-juste de M. Vauvilliers.

» Misérable! Je verse des larmes; moi, que per-
» sonne n'entendit jamais pousser un gémissement
» dans l'horreur des plus affreux revers! Ah! je
» rougis de ma faiblesse. Approche, mon fils, sois
» témoin de l'excès de mes maux.... » Jette un
coup-d'œil sur mon corps nu. « Peuple, regardez
» ce corps si cruellement déchiré.... » Ah! Ah!
Malheureux que je suis! Hélas! Hélas! . . . Ah,
quelles convulsions! « Quelles flammes! Quel
» renouvellement de supplices! » Je n'aurai donc
aucun relâche. O Pluton, ouvre-moi tes enfers.
Foudre de Jupiter, frappe. O Jupiter, ô roi des
cieux, lance donc tes foudres pour me précipiter.
Ma douleur se ranime : « je suis dévoré; quel
» tourment! » O vigueur de mon corps! O cou-
rage! O mains, est-ce vous qui avez étouffé ce
lion redoutable de Némée, ce fléau des bergers,
dont personne n'osait approcher? Est-ce là ce
bras qui a coupé les têtes renaissantes de l'hydre,
qui a dompté les centaures, monstres affreux,
qui, fiers de leurs forces, secouaient tout joug,
et opprimaient tous les humains? Ce bras qui a
abbattu le sanglier d'Erymanthe? Est-ce bien là ce
bras dont les efforts ont tiré des enfers ce chien à
trois têtes, monstre invincible, sorti des flancs
d'un cruel serpent [1]? « Ce bras qui a mis en

[1] Echidna, monstre ayant la moitié du corps d'une belle nym-
phe, l'autre moitié d'un serpent affreux et terrible.

» pièces le dragon dépositaire des fruits d'or, ce » bras enfin, qui s'est signalé par des exploits in» nombrables, et que nul mortel n'a pu désarmer? » Le reconnaissez-vous? A quel triste état le voyez» vous réduit! Brisé, déchiré, atténué par un » poison secret, il languit, il n'est plus reconnais» sable. Fils de Jupiter et d'Alcmène (quels noms!) » je deviens la victime d'une perfide épouse. Mais, » quand je serais anéanti, je saurai en tirer ven» geance. Qu'elle vienne donc et qu'elle apprenne » à l'Univers qu'Hercule, tout mort qu'il paraît, » est encore le fléau des impies. »

LE CHŒUR.

O quel deuil pour toute la Grèce, si ce héros succombe à ses maux!

HYLLUS.

Mon père, malgré vos douleurs aiguës, daignez prêter un peu d'attention aux observations que j'aurais à vous faire : je ne vous demande rien que de très-juste; livrez-vous à moi, et n'écoutez pas aveuglément votre ressentiment : sans cela vous ignorerez et ce que vous désirez, et la vraie source de vos maux.

HERCULE.

Voyons, où veux-tu en venir? Car, avec mes douleurs, je ne puis te suivre dans tes discours énigmatiques.

HYLLUS.

Je veux vous parler de ma mère, de son sort

actuel et du malheur qu'elle a eu de tremper innocemment dans un crime.

HERCULE.

O perfide! Tu as l'audace de prononcer le nom d'une mère, la meurtrière de ton père? Tu veux que je l'entende nommer?

HYLLUS.

Les choses en sont à un tel point, que ce serait un crime de me taire.

HERCULE.

Quoi! Tu voudrais l'excuser, après ce qu'elle m'a fait?

HYLLUS.

Oui : vous-même m'y contraindrez.

HERCULE.

Allons, parle donc : mais prends garde à ce que tu diras.

HYLLUS.

Le fil de ses jours est tranché, et depuis très-peu de temps.

HERCULE.

Par qui l'a-t-il été? Quelle nouvelle!

HYLLUS.

Par elle seule.

HERCULE.

Hélas! elle n'eût jamais dû périr que de ma main.

HYLLUS.

Eh! bien, quand vous saurez tous les détails de cette mort, votre ressentiment n'y tiendra plus.

HERCULE.

Et comment cela serait-il possible? Quel étonnant langage!

HYLLUS.

« Son crime est une erreur, ses vues étaient » droites.

HERCULE.

« Droites! Et elle a tué ton père!

HYLLUS.

« C'est un philtre et non un poison qu'elle a » cru vous préparer. Jalouse d'Iole, elle prétendait regagner votre cœur.

HERCULE.

Est-il à Trachine un magicien assez habile?

HYLLUS.

C'est le centaure Nessus qui lui avait remis ce philtre, qui devait, disait-il, rappeler toute l'ardeur de vos feux pour elle.

HERCULE.

Hélas! hélas! Infortuné que je suis! C'en est fait de moi! Je suis perdu, je suis perdu! Je ne pourrai survivre à mes maux. Ah! J'ouvre les yeux, et je vois maintenant à quelle extrémité

je suis réduit. « Partez, mon fils, et, puisque » vous allez perdre un père, appelez tous ceux » de ma maison, sur-tout l'infortunée Alcmène, » que Jupiter me donna vainement pour mère. » Allez, je dois leur déclarer les oracles qui » regardent mon sort.

HYLLUS.

» Hélas, Alcmène n'est point en ces lieux. Elle » est à Tirynthe avec quelques-uns de vos enfans. « D'autres sont à Thèbes. » Plusieurs restent cependant encore ici, et nous sommes tout prêts à faire ce que nous saurons pouvoir vous être agréable.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles ; et montre-toi comme doit être celui qui peut se dire mon fils. « Jupiter » me prédit que nul homme vivant ne terminerait ma destinée; mais que ce serait un habitant » des enfers. Mes destins sont accomplis : c'est le » Centaure mort qui m'ôte le jour. » Rapprochons de cet ancien oracle un autre plus récent, mais parfaitement d'accord avec le premier. Je l'écrivis soigneusement. J'entrais dans la forêt de ces fameux Selles [1], habitans des montagnes, et qui ne se reposent jamais sous aucun toit, lorsqu'un

[1] Peuples voisins du temple de Dodone. Voyez Plin. *Histoire Naturelle*, liv. IV, ch. I, édit. in-12, donnée par M. l'abbé Brotier, de l'académie des Inscript. et Belles-Lettres.

de ces chênes consacrés à mon père, et qui rendent leurs oracles en toutes sortes de langues, me rendit celui-ci : il m'annonça que, quand je serais parvenu sain et sauf à l'époque présente, je commencerais à jouir d'un doux repos. « Insensé, j'en-» tendais une heureuse vie; et je devais entendre » le trépas, qui est le terme de tous les maux! » L'événement ne vérifie que trop ces prédictions : mon fils, entre maintenant dans mes desseins, et n'exige pas que je fasse de violens efforts pour t'engager à m'obéir. « Remplis la plus sainte de toutes » les lois. Obéis à un père.

HYLLUS.

» Ciel! où doit aboutir ce discours!...... Ce-» pendant je me rends à tout ce que vous exigerez. » Parlez. »

HERCULE, montrant la main droite d'Hyllus.

« Donne-moi cette main pour gage de ta foi. »

HYLLUS.

D'où vient que vous prenez tant de précautions pour vous en assurer?

HERCULE.

Tu ne te dépêcheras pas? tu ne m'obéiras pas?

HYLLUS.

La voilà. Je n'ai rien à vous refuser.

HERCULE.

Jure par Jupiter, mon père.

HYLLUS.

Quoi ? Et je jurerai......

HERCULE.

Que tu exécuteras tout ce que je t'ordonnerai.

HYLLUS.

Je le jure ! et j'en prends Jupiter à témoin.

HERCULE.

Lie-toi par des peines, si tu manques à ta parole.

HYLLUS.

Je n'y manquerai pas : je serai fidèle à remplir vos intentions : mais je me lie, malgré cela, par les peines les plus atroces.

HERCULE.

» Tu connais le sommet du mont Œta consacré » à ton aïeul Jupiter ?

HYLLUS.

» Je le connais. Combien n'y ai-je pas fait de » sacrifices ! »

HERCULE.

Transporte-moi, toi-même, aidé de quelques-uns de tes amis, sur la croupe de ce mont. Fais un énorme bûcher de chênes et d'oliviers. « Ose

[1] Grec : *D'oliviers sauvages mâles.*

» m'y placer ; et, d'un courage affermi, le flambeau à la main, mets-y toi-même le feu. Point » de larmes; point de gémissemens; pas même un » soupir. C'est à cette marque que je te reconnaî- » trai pour mon fils; sinon, du fond des enfers, » je serai ta furie et ton bourreau.

HYLLUS.

» Ah, mon père, qu'avez-vous dit, et que m'ordonnez-vous !

HERCULE.

» Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, » je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

» Hélas ! encore une fois, que me commandez- » vous ! Faut-il, pour être votre fils, que je sois » parricide ?

HERCULE.

» Parricide ? Non ; mais mon libérateur.

HYLLUS.

» Votre libérateur ! en vous jetant au milieu » des flammes ?

HERCULE.

» Si ce triste office te fait tant d'horreur, va, » je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le » reste.

HYLLUS.

» Ah ! volontiers, ces bras vous porteront.

HERCULE.

» Et tu construiras le bûcher ?

HYLLUS.

» J'y consens encore : je me prêterai à tout, » pourvu que vous n'exigiez pas que je sois votre » bourreau. »

HERCULE.

Voilà qui suffira. Mais couronne tous ces services essentiels par un léger devoir que j'ai fort à cœur.

HYLLUS.

Quelque chose que vous exigiez, je le ferai.

HERCULE.

» Hé bien, écoute. Tu connais la fille d'Eu- » rytus ? »

HYLLUS.

Iole ? C'est ainsi, je crois, qu'on l'appelle ?

HERCULE.

« Elle-même. Si tu respectes les sermens faits » à un père, si tu conserves la tendresse d'un fils, » écoute, je te l'ordonne ; garde-toi de désobéir ; » il faut l'épouser. Nul autre que toi n'est digne » de l'amante d'Hercule. » En sortant de mes bras, elle ne doit passer que dans les tiens. Mon cher fils, tu es seul fait pour être admis à sa couche. « Ne réplique pas : obéis. » Tu perds tout

le mérite que tu t'es acquis par ta soumission dans des circonstances importantes, si tu me refuses une semblable faveur.

HYLLUS.

Oh! ciel.... Ce serait affreux à moi de m'emporter contre quelqu'un accablé sous le poids du mal! Mais comment ne se révolterait-on pas à cette étrange proposition!

HERCULE.

» Tu n'obéiras donc pas?

HYLLUS.

» Quoi! épouser celle qui m'a ravi une mère,
» celle qui vous réduit vous-même à l'état où je
» vous vois! Ah! il n'y a qu'un furieux qui puisse
» s'y résoudre. J'aime mieux mourir que de me
» réunir à celle qui est la source de tous nos maux.

HERCULE.

« Je le vois trop : tu perds le respect envers un
» père mourant. Hé bien! sois assuré que ta déso-
» béissance sera suivie des plus horribles malédic-
» tions. »

HYLLUS.

Hélas! et qui m'assurera que ce n'est point la force du mal qui vous met des menaces aussi rigoureuses à la bouche?

HERCULE.

« C'est ton indocilité seule qui réveille mes » fureurs.

HYLLUS.

» Malheureux ! dans quelle irrésolution me » vois-je en ce moment !

HERCULE.

» C'est la situation des fils parjures. »

HYLLUS.

Quoi! vous, mon père, me recommanderiez une action infâme!

HERCULE.

Il n'y a pas d'infamie à m'obéir.

HYLLUS.

» Ce que vous me prescrivez est-il juste ?

HERCULE.

» Très-juste ; j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

» J'obéirai donc. Vous attestez les dieux, et » vous commandez. Me puniraient-ils d'avoir obéi » à un père ?

HERCULE.

» Tu parles en fils digne d'Hercule. » Ajoute à cette dernière faveur un peu d'empressement, pour prévenir de nouveaux accès de fureur, en te hâtant

de me placer sur le bûcher. Allons, approchez tous, enlevez-moi. Le trépas est le seul terme que je doive espérer à mes maux.

HYLLUS.

» Allons, nulle loi ne me défend ce triste et » cruel office, puisqu'un père le veut et m'y con- » traint. »

HERCULE.

Hé bien! fais, dépêche avant qu'un nouvel accès de fureur me saisisse. Courage [1], Hercule, ô toi, qui fus toujours supérieur à la douleur, montre ta fermeté; et, semblable à un vase d'airain exactement fermé et scellé, dont rien ne transpire, renferme ta peine au-dedans de toi-même.

HYLLUS.

Çà, mes amis, il faut l'enlever; secondez mes efforts. Prenons pour l'infortuné Hercule des sentimens que n'ont pas les dieux. Il est de leur sang; ils le voient souffrir des tourmens horribles, et ils

[1] J'ai suivi ici, mot à mot, la version de l'ancien éditeur. Il veut qu'on mette, dans le grec, un point après le dernier mot de cette phrase :

Ἄγε νῦν, πρὶν τήνδ' ἀνακινῆσαι
Νόσον.

Il suppose ensuite qu'Hercule s'apostrophe lui-même par ces mots : *courage*, etc. Ce sont encore les expressions de l'ancien éditeur, parce qu'elles rendent parfaitement le texte, et donnent le sens raisonnable et suivi de ce morceau.

l'abandonnent. Nul mortel ne prévoit son sort. Mais l'état actuel du malheureux Alcide est déplorable pour nous, honteux pour eux, et plus affligeant encore pour celui qui en est la victime. (*Au chœur.*) Et vous, jeunes Trachiniennes, quittez ces lieux [1]; venez être témoins d'un nouveau genre de mort, et de nouveaux supplices; tout est ici l'ouvrage de Jupiter.

[1] J'ai suivi en cet endroit, d'après M. Dupuis, l'édit. d'Alde, où on lit :

Λείπου μηδὲ σὺ, παρθέν᾽ ἐπ᾽ οἴκων.

Ce savant académicien critique aussi fort à propos le P. Brumoy, qui a cru que les paroles dont il s'agit, s'adressaient à Iole. « Il suppose par conséquent qu'Iole se montre sur la scène, » et que le chœur la renvoie : supposition sans fondement ; l'apparition de cette princesse serait très-déplacée. »

FIN DES TRACHINIENNES.

HERCULE
AU MONT ŒTA,
TRAGÉDIE DE SÉNÈQUE.

L'UN des Sénèques, ou plutôt celui qui a pris leur nom, et qui n'entendait pas mieux le théâtre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les tragiques grecs. Beaucoup moins encore a-t-il suivi leur inimitable et noble simplicité.

Les acteurs de Sénèque sont Hercule, Déjanire, Alcmène, Hyllus, Iole, une confidente, un chœur de femmes d'Ætolie, un autre d'OEchaliennes, Philoctète, Lichas, personnages dont quelques-uns ne sont amenés que pour orner la scène et l'action.

ACTE PREMIER.

Hercule se montre d'abord sans dire où, ni comment, ni pourquoi. Mais ce n'est pas Hercule : c'est le capitan des *Visionnaires* [1]. C'est pis en-

[1] Desmarets de Saint-Sorlin.

core. On en va juger. « Père des dieux, (dit l'Alcide latin), tu peux à présent régner en sûreté. » Ce bras t'a procuré la paix. Il n'est plus besoin » de lancer la foudre sur la terre. Rois perfides, » tyrans cruels, j'ai exterminé tout ce qui méritait le tonnerre, et toutefois on me refuse le » ciel! mon obéissance m'a montré tel que je suis, » digne fils de Jupiter. Junon même, cette implacable marâtre, m'a reconnu pour son fils. Que » tardes-t-on donc à me récompenser? Craint-on » qu'Atlas ne succombe sous le faix en portant » Hercule avec le ciel? Pourquoi différer le prix » qui m'est dû? La mort et l'enfer m'ont rendu à » toi [1]. » Il entre ici dans un détail de ses travaux,

[1] La traduction du P. Brumoy rend encore passable ce début de Sénèque; car le style de cette pièce est en cet endroit, comme en mille autres, si rempli d'enflure, de bouffissure et de pensées gigantesques, que l'*Hercule au mont OEta*, si ce ton se soutenait d'un bout à l'autre, pourrait être regardé comme une vraie parodie des *Trachiniennes*. Au reste, voici le texte du poëte latin :

Sator deorum, cujus excussum manu
Utræque phœbi sentiunt fulmen domus,
Securè regna : protuli pacem tibi,
Quacumque Nereus porrigi terras vetat.
Non est tonandum. Perfidi reges jacent,
Sævi tyranni. Fregimus quidquid fuit
Tibi fulminandum. Sed mihi cœlum, parens,
Adhuc negatur? Parui certè Jove
Ubique dignus : teque testata est meum
Patrem noverca. Quid tamen nectis moras ?

Digitized by Google

non pas comme l'Hercule de Sophocle, mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette sorte : » Je ne vous demande point, ô mon père, que » vous m'appreniez le chemin du ciel ; je saurai » le trouver. Craignez-vous que la terre ne repro» duise des monstres ? Quelle se hâte donc de les » enfanter tandis qu'elle jouit d'Hercule ! » A l'entendre, nul autre ne pourra marcher sur ses traces ; le soleil n'a pu suivre ses courses ; la nature s'est trouvée à bout, et la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle, et il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers, et l'Océan n'a pu briser les vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin, il ne lui reste plus rien à faire sur la terre, parce qu'elle n'ose-

Numquid timemur ? Numquid impositum sibi
Non poterit Atlas ferre cum cœlo Herculem ?
Quid astra, genitor, quid negas ? Mors me tibi
Certè remisit. . . . .

Père des dieux, dont le bras agitant la foudre fait frémir l'un et l'autre hémisphère, règne sans inquiétudes. Je t'ai procuré la paix, par-tout où l'océan permet d'étendre ses pas. Dépose ton tonnerre : les rois perfides, les tyrans sont dans la poussière. J'ai terrassé tout ce qui méritait d'être frappé de tes foudres ; et toutefois, malgré mon obéissance, on me refuse le ciel ! Je me suis cependant montré par-tout digne de Jupiter ; et ma marâtre ellemême n'a pas craint d'affirmer que tu étais mon père. Pourquoi donc tant de délais ? Serais-je redouté dans l'empyrée ? Serait-ce qu'Atlas succomberait sous le poids du ciel et d'Hercule réunis sur lui ? Pourquoi, mon père, pourquoi me refuser le ciel ? Ce n'est que pour en jouir que Pluton m'a rendu la liberté.

rait produire de nouveaux monstres. Le plaisant est qu'il fait réflexion que, par haine pour lui, Junon a transféré les montres au ciel. Devinerait-on comment? C'est qu'il y a dans le ciel des signes de constellations, qu'il a plû aux hommes d'appeler le lion, le serpent, etc. Ensuite, par une autre réflexion encore plus extravagante, il dit que ce sont ses travaux qui l'ont précédé au ciel, et qu'il y voit ses exploits écrits; mais que Junon a voulu sans doute lui rendre formidable le séjour céleste, en le remplissant de ces monstres[1]. Quelle

[1] V. 74, et seqq. :

Astra portentis priùs
Ferisque Juno tribuit, ut cœlum mihi
Faciat timendum. Sparseris mundum licet,
Cœlumque terris pejus, ac pejus styge
Irata faciat; dabitur Alcidæ locus.

En vérité, de pareilles rodomontades ne peuvent se soutenir que dans une farce. Elles font rire lorsqu'on les entend sortir de la bouche d'*Amphigouri* (dans un opéra comique de Panard); il est furieux de voir que la Foire, son amante, le rebute et s'enfuie avec un autre :

D'une beauté si blanche attendre un trait si noir.
. . . .
Mes fureurs me rendront pire qu'un maniaque :
Puisque je suis trahi, malheur au zodiaque.
. . . .
Le taureau déconfit, le lion mugissant.
Sous l'effort de mes coups, mourront en frémissant,
Plus de corne au bélier; la bouteille brisée,
La balance aux poissons servira de risée,
Les cris de l'écrevisse iront jusques à Meaux;

puérilité ! ce n'est pas tout. Junon a beau faire ; si elle lui refuse une place dans les cieux, il va renverser et refondre toute la terre, joindre l'Espagne à la Sicile, chasser bien loin la mer, frayer de nouvelles routes aux fleuves, et bouleverser tout. » Jupiter, ajoute-t-il, confiez les Dieux à ma » garde ; vous pouvez vous reposer sur moi de la » région céleste quand j'y serai. Zone glaciale, ou » torride, il n'importe ; croyez que les dieux se» ront en sûreté d'un pôle à l'autre. » Il se compare enfin à d'autres hommes divinisés, comme Apollon, Bacchus et Persée. « Qu'ont-ils fait, après » tout, pour mériter les honneurs divins ? l'un » a tué le serpent Python. Mais combien de Py» thons dans la seule Hydre de Lerne ! l'autre a » conquis les Indes. Qu'est-ce en comparaison du » monde subjugué ! un autre, a coupé la tête de » Méduse. Ce n'était qu'un monstre unique. » Après ce beau début, il envoie Lichas à Déjanire, et ordonne à d'autres de conduire des victimes au temple de Cénée. On commence à entrevoir ici qu'Hercule n'est donc pas encore à Trachine : ce qui se confirme par la suite. Il y a donc une duplicité

Je mettrai la pucelle entre les deux jumeaux.
L'heure presse ; il est temps de commencer l'ouvrage ;
Haine, dépit, courroux, signalez votre rage ;
Portons dans tous les cœurs les fureurs, les horreurs,
Les langueurs, les malheurs, les pleurs et les douleurs.

de lieu. Car Déjanire, qui paraîtra bientôt, est supposée à Trachine, comme chez Sophocle.

Ce n'est pas ainsi, comme on a pu le voir, que le sage Sophocle a exposé son sujet ; il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il a introduit Déjanire qui se plaint de l'absence de son mari, et qui tremble pour ses jours, ensuite Hyllus qu'elle envoie pour chercher les traces d'un père absent ; puis viennent les heureuses nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début si simple et si naturel, naissent peu à peu les merveilles que le poëte a étalées dans la suite. C'est qu'il songeait, comme depuis le prescrivit Horace, « à tirer la lumière du sein des ombres, et non pas » à répandre des nuages de fumée après de vains » éclats. »

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat[1].

En écoutant au contraire, dans Sénèque, Hercule qui ouvre la scène, l'on peut bien dire encore après Horace : « Où aboutira ce prometteur am« poulé ? »

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu[2] ?

Mais, avant que d'aller plus loin, on sera peut-

[1] Horace, *Art. Poët.* v. 143.
[2] *Ibid*, v. 138.

être curieux de voir la scène latine d'Hercule adoucie en français de la façon de Rotrou, dans son *Hercule mourant*. On y reconnaîtra de plus en plus que c'est, après tout, Sénèque qui a, pour ainsi dire, monté le tragique français au ton qu'il a pris depuis dans son plus beau siècle.

Puissant moteur des dieux, ferme appui de la terre,
Seul être souverain, seul maître du tonnerre,
Goûte enfin, roi des cieux, le doux fruit de mes faits,
Qui par tout l'Univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les sujets la trahison bannie.
J'ai des rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant et si beau,
Que la foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
Des objets de ton bras, le mien est l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
Tu n'as plus à tonner : et le ciel toutefois
M'est encore interdit après tous ces exploits.

Ces vers, tout magnifiques qu'ils sont, ne laissent pas d'être un vrai gasconisme. Cependant Rotrou y a bien abaissé le ton, et plus encore dans ce qui suit :

Parais-je encore un fils indigne de mon père ?
Junon n'a-t-elle pas assouvi sa colère ?
N'a-t-elle pas assez, par son aversion,
Fait paraître ma force et mon extraction ?

N'ai-je pas sous mes lois asservi les deux poles?
Et celui dont le ciel charge tant les épaules,
Et sur qui ce fardeau repose pour jamais,
Ne me peut-il porter avec ce rude faix?
Ainsi que mes exploits, rends ma gloire parfaite:
La Parque t'a remis le soin de ma défaite;
Et, de quelques efforts qu'elle attaque mes jours,
L'impuissante qu'elle est n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales rives,
Laissent enfin ma vie et mes forces oisives.
Et, voyant sans effet leurs monstres abattus,
Ces faibles ennemis n'en reproduisent plus.

Père de la clarté, grand astre, âme du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés,
Où ces bras triomphans ne se soient signalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumière.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas;
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune et les Tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde, au seul bruit de mon nom.
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes!
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.
Ces monstres, dont ma main a délivré cent lieux,
Profitent de leur mort, et s'emparent des cieux.
Le soleil voit par eux ses maisons occupées:

Sans en être chassés, ils les ont usurpées.
Ces vaincus, qui m'ont fait si célèbre aux neveux,
Ont au ciel devant moi la place que j'y veux.
Junon, dont le courroux ne peut encor s'éteindre,
En a peuplé le ciel pour me le faire craindre.
Mais qu'il en soit rempli de l'un à l'autre bout,
Leurs efforts seront vains; ce bras forcera tout.

Rotrou, comme il est visible, a passé bien des rodomontades pareilles à celles qu'il a mises. S'il eût voulu, par exemple, exprimer la menace que fait Hercule de tout bouleverser, il aurait pu lui mettre dans la bouche ce que dit l'Artabaze des *Visionnaires* [1] dans le vrai goût de Sénèque :

Quoi donc, je suis oisif, et je serais si lâche,
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
O dieux ! faites sortir d'un antre ténébreux
Quelqu'horrible géant, ou quelque monstre affreux !
S'il faut que ma valeur manque un jour de matière,
Je vais faire du monde un vaste cimetière.

C'est en effet ce que dit Hercule à la lettre.

La seconde scène de la tragédie latine n'est pas beaucoup plus sensée que la première ; mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre ; à savoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles d'OEchalie, et suivi d'une

[1] Personnage des *Visionnaires*.

troupe de captives, parmi lesquelles on voit Iole, fille du roi vaincu.

Iole et les captives plaignent leur destinée, mais d'une manière très-peu capable de tirer les larmes des spectateurs. Elles pleurent par sentences, et par antithèses. Il y en a d'assez belles, comme celle-ci :

Nunquàm est ille miser cui facile est mori [1].

. . . .

Felices sequeris, mors, miseros fugis [2].

» L'on ne doit pas nommer malheureux quicon-
» que a la liberté de mourir... O mort, tu ne pour-
» suis que les heureux ; tu fuis les misérables! »

Le triomphe d'Alcide est rehaussé par les malheurs qu'il a causés. On le peint impénétrable au fer et plus dur que l'acier. Les armes se brisent sur son corps, et quelles armes! On entre dans le détail de celles des Scythes, des Sarmates, des Partes. « Son poids seul a renversé l'OEchalie. »

Muros OEchaliæ corpore proterit [3].

« Ce qu'il projette de dompter est déjà dompté.
» Ses projets sont autant d'exploits. »

Vincere quod parat,

Iam victum est [4].

[1] V. 111.

[2] V. 122.

[3] V. 162.

[4] V. 163, 164.

» Ses regards seuls ont plus fait que la mort. »

Pro fato potuit vultus iniquior. [1]

» Enfin les captives trouvent un grand avantage » dans leur infortune, c'est qu'elle est extrême. » Il ne leur reste plus rien à appréhender; elles » ont vu Hercule en courroux. »

Commoda cladibus
Magnis magna patent. Nihil superest mali;
Iratum miseræ vidimus Herculem [2].

Conclusion :

Mais, comme il n'est peine d'âme si forte,
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler [3],

le chœur console Iole, et se console aussi par la grandeur même de leurs maux qui ne peuvent plus croître désormais. Dans cette idée, toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

ACTE II.

La vieille confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette princesse à la vue d'Iole, sa rivale. Mais, qui a dit à Déjanire qu'Iole

[1] V. 165.
[2] V. 170, et seq.
[3] La Fontaine.

était sa rivale? Rien ne marque qu'elle en ait été instruite. Sophocle y fait bien plus de façons : il ne développe ce mystère que peu à peu. La curiosité de Déjanire commence, et le zèle indiscret d'un courtisan achève ce triste éclaircissement. Sénèque suppose tout cela fait. Au moins devait-il en avertir. Mais comment la confidente prépare-t-elle les esprits à voir une épouse en fureur? C'est par des expressions presqu'aussi gigantesques que celles de la scène d'Hercule. Elle compare Déjanire à une tigresse et à une ménade; elle a raison; la peinture qu'elle en fait, dit encore plus: « Toute la douleur de la reine passe sur son front; » il n'en reste presque plus dans son cœur. Fu» rieuse, elle court çà et là. A peine le palais entier » suffit-il à ses courses. » Rotrou qui a traduit exactement cette pièce, rend littéralement les pensées de cette scène :

Elle court sans dessein, et sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le palais d'Alcide.
Elle renverse tout, rompt tout; et, sous ses pas,
La maison est étroite, et ne lui suffit pas.
Sa pâleur fait juger du mal qui la possède;
La rougeur tôt après à la pâleur succède:
Elle verse des pleurs; et, dans le même instant,
Du feu sort de ses yeux qui les sèche en sortant [1].

[1] V. 245, et seqq. :
Tùm per Herculeos lares

Quelles idées! En voici de bien plus fortes. Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette princesse vertueusement jalouse, s'il est permis de parler ainsi, et telle que Sophocle l'a représentée. « C'est une furie qui veut égaler sa vengeance aux » travaux d'Hercule et devenir pour lui pire que » Junon même. » Chez le poëte grec, elle ne veut que rappeler le cœur de son époux; ici elle ne songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Sénèque lui donne un autre caractère de jalousie que Sophocle, qu'elle soit même furieuse; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la pièce. L'on sait jusqu'où va la fureur d'une femme.

. . . . Notumque furens quid fœmina possit [1]?
VIRGILE, *Ænéide*, l. V, 5, v. 6.

Mais que Déjanire s'exprime en énergumène, voilà ce qui semble intolérable. Qui peut l'entendre, quand « elle s'anime à faire sortir de son » sein plus de monstres qu'Alcide n'en a terrassés? »

Lymphata rapitur; tota vix satis est domus:
Incurrit, errat, sistit. In vultus dolor
Processit omnis: pectori penè intimo
Nihil est relictum. Fletus insequitur genas,
Nec unus habitus durat, aut uno fuit
Contenta vultu. Nunc inardescunt genæ;
Pallor ruborem pellit, et formas dolor
Errat per omnes. Queritur, implorat, gemit.

quand elle dit « que son cœur en effet contient » tous ces monstres », et lorsqu'elle s'arrête à étaler fort au long des pensées brillantes qui sont plus le langage de l'esprit que du cœur? il est vrai qu'il y en a de belles; par exemple, celle-ci:

LA CONFIDENTE.

Vous mourrez.

DÉJANIRE.

Je mourrai, mais femme d'Hercule, et avant qu'il se soit déshonoré par un indigne amour [1]... Ou qu'il périsse, ou qu'il m'immole; qu'il joigne son épouse aux monstres qu'il a domptés; qu'il mette ma défaite au nombre de ses triomphes. Du moins, en mourant, j'embrasserai le lit d'Alcide [2].

De même, quand la confidente, pour la consoler, lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile, et qu'il cessera de l'aimer depuis sa victoire sur Eurytus. « Non, répond Déjanire, il » aime jusqu'aux malheurs d'Iole [3]... » Enfin, Déjanire, déterminée à mourir, après avoir immolé son époux et sa rivale, dit ce beau vers:

Felix jacet quicumque, quos odit, premit [4],

que Rotrou, son traducteur, a fort mal rendu ainsi:

Et qui tue, en mourant doit mourir satisfait.

[1] V. 332.
[2] V. 340, et seqq.
[3] V. 361.
[4] V. 30.

Digitized by Google

Il y a plusieurs autres pensées de cette espèce [1], mais elles sont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles se trouvent comme noyées. Ce sont de vraies pierreries qui sont confondues parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paraît froide au milieu de tant de feux! En effet, tout ce grand courroux qui ne menaçait que de fer et de flammes, n'aboutit qu'à tenter le secours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à sa confidente de répandre du sang de Nessus sur une robe qu'elle veut envoyer à son infidèle. Cependant elle prie l'Amour de seconder ses desseins. L'opération se fait en un instant : et Lichas, qui se présente à propos sans être appelé et sans dire un mot, est chargé de porter la robe à Hercule.

Le chœur, différent de celui du premier acte, et composé de filles étoliennes attachées à Déjanire, fait l'intermède sur cette parole de la reine, *Pleurez mes malheurs*. Elles se disposent à obéir. Mais leur ode, loin d'être plaintive, n'est qu'un tissu de morale savante et raffinée sur ce texte : « il » est rare qu'on soit fidèle aux malheureux [2]. »

[1] Telles que celle-ci encore, par exemple, v. 575 :

Merita vincunt et malos.

Les méchans mêmes sont sensibles aux bienfaits.

[2] V. 602.

Nam rara fides, ubi jàm melior
Fortuna ruit.

Le commentaire est fort long, et roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, et du bonheur des simples particuliers [1]. Cela ne vient

[1] On y trouve une peinture des courtisans, qui mérite en partie d'avoir place ici; v. 616, et seqq. :

Pauci, reges, non regna colunt;
Plures fulgor convocat aulæ.
Cupit hic regi proximus ipsi
Clarus claras ire per urbes.
Urit miserum gloria pectus.
Cupit hic gazis implere famem :
Nec tamen omnis plaga gemmiferi
Sufficit Istri; nec tota sitim
Lydia vincit : nec quæ zephyro
Subdita tellus stupet aurato
Flumine clarum radiare Tagum;
Nec si totus serviat Hebrus;
Ruraque dives cingat Hydaspes;
Intraque suos currere fines
Spectet toto flumine Gangem.
Avidis, avidis natura parum est.
Colit hic regem regumque lares,
Non ut presso vomere semper
Numquam cesset curvus arator,
Vel mille secent arva coloni :
Solas optat, quas donet, opes.
Colit hic reges, calcet ut omnes,
Perdatque aliquos, nullumque levet.
Tantum ut noceat cupit esse potens.

On en voit peu s'attacher à la personne des rois. La plupart ne courent qu'après l'éclat et les richesses dont le trône est environné. Celui-ci, la tête remplie d'une sotte vanité, veut paraître à côté de son roi dans les occasions de pompe et d'appareil. Celui-là ne cherche qu'à remplir ses trésors; mais il est insa-

guères au sujet. On serait dédommagé, si du moins on y reconnaissait un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet, à l'occasion des amateurs de la campagne et de la vie privée :

O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint,
Agricolas !

« Trop heureux ceux qui jouissent des charmes » de la campagne, s'ils savent connaître leur bon- » heur ! »

ACTE III.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en

tiable. Non, tout l'or que roule le Danube, que renferme la Lydie, qui brille dans le cours enchanteur du Tage, sur les bords de l'Hèbre, dans les riches campagnes de l'Inde, arrosées par l'Hydaspe et le Gange ; non, dis-je, tout cet or ne lui suffirait pas. Le monde, oui, le monde entier est trop pauvre pour un avare. L'un fait assidûment sa cour ; il n'y vient pas demander des terres incultes et stériles, qu'il se propose de rendre à l'agriculture, en y rappelant la fécondité par ses soins, ses peines et ses veilles ; il ne veut que des biens qu'il puisse prodiguer avec ostentation. L'autre ne se courbe auprès du trône que pour abaisser tout le monde par son crédit, en perdre quelques-uns, et ne prêter une main secourable à aucun : c'est pour nuire qu'il veut avoir le pouvoir en main.

effet. La cause de ses frémissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, et la robe envoyée, que le reste du sang dont on s'est servi pour teindre la robe, étant exposé au jour, s'est liquéfié et enflammé. Pour peindre cela, il a fallu que Sénèque ait eu recours à la géographie, et cherché des monts où les neiges fondent, et des côtes maritimes, où l'eau brisée se change en écume. « Tandis que j'admire ce prodige, conti- » nue Déjanire, la cause de ma surprise disparaît. » La terre même bouillonne comme les flots, et » tout ce que le venin touche est ébranlé[1]. » Ce n'est pas là du Sophocle; ou plutôt c'est le poëte grec sophistique en latin. Voici le même assaisonnement de la façon de Rotrou :

Une obscure fumée, au milieu de la porte,
M'a fait baisser la vue; et j'ai vu sur le seuil,
(O prodige, ô spectacle épouvantable à l'œil!)
Sous deux gouttes de sang, par hasard répandues,
Du bois se consumer, et des pierres fondues :
L'air en était obscur, la terre en écumait;
Le fer en était chaud, et le bois en fumait.

Si la traduction est niaise, c'est qu'il fallait bien qu'elle fût conforme au texte.

Hyllus revient tout à coup du promontoire de Cénée, où il a vu Hercule revêtu de la robe fatale

[1] V. 736, et seqq.

et faisant des sacrifices à Jupiter. Il débute ainsi : « partez, ma mère, fuyez ; cherchez un asyle au-» delà des terres de l'Océan, des astres et des en-» fers : fuyez, en un mot, au-delà des travaux » d'Alcide... Allez aux temples de Junon ; ils » vous seront ouverts : tous les autres vous sont » fermés [1]. » C'est que Junon était l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyllus y ait long-temps songé pour exprimer son courroux d'une façon si singulière. Rotrou l'a fait parler un peu plus sensément en ces termes :

Allez, courez, fuyez. Hé! quoi, Madame! O dieux!
Après cet accident vous êtes dans ces lieux!
Hélas, si quelque route en ce danger extrême,
Va plus loin que la terre, et que l'Erèbe même,
Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir,
Courez ; c'est le chemin que vous devez tenir.

Il dit enfin que le poison de Nessus fait mourir son père ; mais d'où sait-il qu'on a fait l'opération magique ? Déjanire se désespère à cette nouvelle : puis Hyllus fait dans les formes le récit de toute l'aventure. Ce récit est si peu sensé, qu'il suffira d'en donner un léger crayon, pour faire juger du reste. « Hercule [2], au milieu de sa prière à Ju-» piter, laisse échapper tout à coup un gémisse-

[1] V. 741, et seqq.
[2] V. 796, et seqq.

» ment involontaire. Ce gémissement, parce qu'il » est d'Hercule, retentit comme un cri horrible, » comme le mugissement d'un taureau frappé, » comme un bruit de tonnerre qui menace l'Univers. Ce gémissement frappe les astres et la mer. » Les Cyclades mêmes, et les côtes plus éloignées » en deviennent les échos. On voit pleurer Hercule; on croit que c'est un nouvel accès de fureur. » Tout fuit, tout tremble. Mais ce héros, jetant » çà et là des regards enflammés, cherche le seul » Lichas. Ce malheureux embrasse les autels. La » frayeur qui le glace, laisse à peine lieu à son supplice. Alcide lui prend la main. Voilà donc, dit-» il, le bras qui passera pour m'avoir abattu. Lichas fait périr Hercule, et, pour surcroît de » honte, Hercule va faire périr Lichas. Je souille » mes grands destins, et la mort de ce misérable » sera le dernier de mes travaux. Incontinent Lichas est jeté en l'air, et il arrose les nuées de » son sang. Tel un trait lancé par un Gète ou par » un Cydonien[1] s'élève dans les airs, hormis qu'il » s'élève moins haut; etc. » Le reste est à peu près dans le même goût, c'est-à-dire, entremêlé de faux sublime, et d'assez beaux vers. Rotrou, tout fidèle qu'il s'est montré à Sénèque, n'a osé traduire la plupart de ces pensées.

Après ce récit, le même jeu d'antithèses forme

[1] Cydon, ville de Crète.

la réponse de Déjanire. A la lire sérieusement et à tête reposée, on serait tenté de croire qu'elle n'a pas le sens commun; tant elle cherche à dire des choses spirituelles, et qui roulent toujours sur la pointe d'une aiguille. Car l'enthousiasme des tragiques de ce siècle a cela : il croît, il enchérit toujours sur le même ton, semblable à ces pièces de musique frelatées, qui, sur la même note, se multiplient à l'infini. Au reste toute la tirade de Déjanire ne signifie rien autre chose, sinon qu'elle est au désespoir, et qu'elle veut se donner la mort. Elle se taît chez Sophoche et s'en va. C'est un trait de maître, qu'un génie corrompu par le faux goût n'était pas capable de sentir. Mais le prétendu sublime qu'on a voulu substituer à ce silence éloquent, le vaut-il ?

Cette tirade est suivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers et de demi-vers, entre Déjanire et sa confidente. Ce n'est pas la méthode qui est blâmable; car elle est bonne et usitée au théâtre. Quand elle est naturelle, rien n'est plus vif, ni plus capable d'augmenter l'impression déjà faite dans les cœurs. Mais aussi rien de plus insupportable, quand l'art s'y trouve tout pur sans la nature et sans autre feu que celui d'un déclamateur, qui n'est qu'un feu emprunté. Les plus ingénieuses pensées sont alors dégoûtantes et fades. Un exemple suffira.

La confidente blâme Déjanire de ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès d'Hyllus, puisque l'effet du philtre est l'effet de l'erreur, et non pas du crime. Oui, chez Sophocle, mais non chez Sénèque. Supposons toutefois que la femme d'Hercule soit innocente, comme le poëte latin le suppose assez gratuitement, après ce qu'elle a fait au second acte : voici, dans ce cas, une partie des plus supportables de la conversation entre la reine et la confidente.

NUTRIX.

Nocens videri qui cupit, mortem cupit [1].

DÉJANIRA.

Mors innocentes sola deceptos facit.

NUTRIX.

Titana fugies?

DÉJANIRA.

Ipse me Titan fugit.

NUTRIX.

Vitam relinques misera?

DÉJANIRA.

At Alcidem sequar.

NUTRIX.

Superest, et auras ille cœlestes trahit.

DÉJANIRA.

Vinci Hercules cum potuit, hinc cœpit mori, etc.

[1] V. 890, et seqq.

LA CONFIDENTE.

Souhaiter la mort, c'est vouloir paraître coupable.

DÉJANIRE.

La mort seule rend l'erreur innocente.

LA CONFIDENTE.

Vous fuirez la lumière du jour?

DÉJANIRE.

C'est elle-même qui me fuit.

LA CONFIDENTE.

Vous quitterez la vie?

DÉJANIRE.

Ce sera pour suivre Alcide.

LA CONFIDENTE.

Il vit; il respire encore.

DÉJANIRE.

Être vaincu, c'est pour Hercule commencer de mourir.

Peut-être pourrait-on faire grâce à ce morceau, s'il était seul; mais il est poussé trop loin, et environné de faux brillans qui le dégradent. La confidente porte le zèle jusqu'à vouloir persuader à sa maîtresse qu'Alcide ne mourra point du venin de l'Hydre mêlé à celui de Nessus, parce que ce héros a tué l'Hydre et le Centaure, sans que leur

venin lui ait été nuisible. Ces remontrances étant inutiles, elle a recours aux larmes et aux prières. Mais Déjanire a pris son parti. Elle ne veut être justifiée qu'aux enfers : elle demande à grands cris les supplices de Sisyphe, d'Ixion, de Tantale et des Danaïdes ; elle parcourt le grand nombre des épouses cruelles, pour engager les dieux à l'associer à leurs peines, et lui fermer pour jamais l'entrée des Champs Elyséens. Un retour sur son innocence la console un moment. « Grand Alcide, » dit-elle, mon cœur fut innocent ; ma main seule » est coupable. »

Invicte conjux, innocens animus mihi,
Scelesta manus est [1].

Elle est prête à différer sa mort, et à l'attendre de la main d'Hercule, si cela peut le satisfaire. Elle souhaite qu'il brise son corps, comme il a fait celui de Lichas, et qu'il la jette jusque dans des villes écartées, jusqu'à un monde qui lui soit inconnu. Voilà une pensée burlesque qui gâte ce morceau, où il y a de belles choses. Rotrou a imité en partie cette impertinence, et il a laissé le reste, qui valait mieux :

Que de cette montagne, à tant d'autres fatale [2],
Ce corps précipité jusqu'aux enfers dévale !

[1] V. 964.
[2] Rotrou, *Hercule mourant*, act. III, sc. IV.

Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux,
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux,
Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue,
Et ma peau déchirée en d'autrés étendue!
Une mort est trop douce; il faut la prolonger,
Et mourir d'un seul coup, c'est trop peu le venger.

Quoique ces vers, comme beaucoup d'autres, sentent le poëme de *la Pucelle*, il est bon de les présenter aux lecteurs, pour rendre plus sensibles les divers changemens de la poésie, et l'histoire du goût que nous parcourons dans cet ouvrage.

Hyllus, que Sénèque suppose témoin du désespoir de sa mère, n'a encore rien dit jusqu'ici. C'était long-temps se taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà désabusé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ses jours. Mais celle-ci le presse au contraire d'en avancer le terme, et de la tuer de sa main. « Qui t'arrête, mon fils? Ce crime sera un » effet de ta pitié.... Tu balances, et je t'ai enlevé » Hercule.... Si les forfaits te sont inconnus, ap- » prends d'une mère à les commettre[1], etc. » Après

[1] V. 990, et seqq. :
Si tibi ignotum est
A matre disce. Seu tibi jugulo placet
Mersisse ferrum, sive maternum libet
Invadere uterum : mater intrepidum tibi
Præbebit animum. Non erit totum scelus
A te peractum. Dextrâ sternar tuâ,
Sed mente nostrâ. Natus Alcide times?

quelques autres traits qui reviennent à ceux-ci, Déjanire devient furieuse. Elle croit voir Mégère qui la poursuit avec une torche ardente, les enfers qui s'ouvrent, le palais qui s'écroule, tout l'univers qui s'arme contr'elle. Ce sont de belles images : mais tout ce fracas que fait publiquement une femme échevelée, est justement le moyen qui l'empêche de se donner la mort. Déjanire fait moins de bruit chez Sophocle, et c'est pour cela qu'elle exécute son dessein sans opposition. Ici elle avertit toute la terre de son projet, et personne ne s'y oppose. Cela n'est pas naturel.

Il est vrai qu'Hyllus délibère s'il n'ira pas sauver sa mère. Mais il lui prend un scrupule, une crainte d'être coupable en cela même envers son père mourant. A la vérité, il étouffe bientôt cette vaine crainte par une réflexion plus sensée ; et il court après Déjanire. Mais il n'est plus temps. Il n'a délibéré, ce me semble, que pour lui donner le loisir de se frapper ; car il fallait que Déjanire mourût, comme chez Sophocle. Les tragiques grecs, en suivant la nature et le bon sens qu'ils préféraient à une scène brillante, ne tombaient pas dans ces sortes d'inconvéniens, où « un » poëte imitateur se voit réduit comme à l'étroit, » ainsi que le dit Horace, lorsqu'il a commencé à » suivre un modèle dont il ne lui est pas permis » de s'écarter : »

. . . . . Nec desilies imitator in arctum
Undè pedem referre pudor vetet, aut operis lex [1].

L'intermède que fait le chœur ne vient à rien du tout. En voici la matière. « Hercule meurt, » tant est vrai l'oracle d'Orphée, que rien n'est » éternel ici-bas. » Cet oracle qui n'a rien de rare assurément, donne lieu aux Étoliennes de raconter toute l'histoire d'Orphée. Était-ce là sa place? On ne pardonnerait pas cette faute à un poëte novice.

ACTE IV.

On amène Hercule qui fait d'abord connaître combien il est furieux. Ce qu'il a dit de folies dans son bon sens, n'est rien au prix de ce qu'il exhale dans sa fureur. Ce qui est étonnant, c'est qu'un aussi bel esprit que Rotrou ait respecté le nom vrai ou supposé de Sénèque, jusqu'à traduire tout cela presque mot pour mot :

Fais d'un rapide cours, prince de la lumière,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carrière;
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs,
Et ne fais point de jour alors que je le perds [2].

[1] Horat. *Art Poët.* v. 134.
[2] Rotrou, *Hercule mourant*, act. III, sc. II.

Converte, Titan clara, anhelantes equos.
Emitte noctem. Pereat hic mundo dies
Quo moriar [1]....

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure,
Le cahos de retour confonde la nature!
La terre en cet effort est ferme sous mes pas:
Les astres font leur cours, le ciel ne se rompt pas!
Juge combien ma mort ébranle ta couronne.

C'est à Jupiter en personne que ce disconrs s'adresse:

Préviens avec honneur ce honteux accident,
Romps ce qu'on t'ôterait, perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos
Reddi decebat. Hinc et hinc compagibus
Ruptis, uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris? Herculem amittis pater!

Le beau de l'affaire, c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant, et à quel excès! J'en ai peut-être déjà trop cité. Le chœur y entre aussi comme par contagion, de manière que c'est une vraie conversation d'insensés ou de furies. Mais, de même que, dans une horrible tempête, on voit briller des éclairs, ainsi entrevoit-on dans cette scène d'éclatantes idées, comme quand Alcide se plaint de n'avoir pas été la victime des monstres

[1] V. 1131, et seqq.

qu'il a domptés, et d'être reservé à mourir par la main d'une femme : « Est-il possible, ajoute-t-il, » que j'aie perdu tant de fois une belle mort! »

Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honestam [1] !

Le magnifique endroit de Sophocle, traduit par Cicéron ou Attilius, est en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du poëte latin :

Est-ce donc-là ce bras dont les faits sont si rares [2],
Ce vainqueur des tyrans, cet effroi des barbares,
Ce fléau de révolte et de rébellions,
Ce *meurtrier* de serpens, ce dompteur de lions ? etc.

Ce bel endroit est toutefois défiguré par de faux brillans, dont il y en a un remarquable. Hercule ne sachant quelle est la cause du mal qui le dévore dit, en se déchirant les entrailles : « Que le mal » a trouvé un asyle au-delà. O mal semblable à Hercule ! » C'est pour faire entendre que ce mal est invincible comme lui. La pensée qui suit serait belle, si elle ne dégénérait pas en impiété :

D'un regard de pitié daigne percer la nue [3],
Et sur ton fils mourant arrête un peu la vue.

[1] V. 1206.

[2] Rotrou, act. III. sc. II.

[3] *Ibid.*

Vois, Jupin, que je meurs; mais vois de quelle mort,
Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense;
Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priais pas.
Quand j'ai dans les enfers affronté la mort même,
Je n'ai point reclamé ta puissance suprême;
J'ai des monstres divers purgé chaque élément,
Sans jetter vers le ciel un regard seulement.
Mon bras fut mon recours; et jamais le tonnerre,
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre:
Je n'ai rien imploré de ton affection!
Et je commence, hélas, cette lâche action!
Aux prières enfin ce feu me fait résoudre;
Et, pour toute faveur, j'implore un coup de foudre.

Le latin est plus serré et plus énergique:

Tot feras vici horridas,
Reges, tyrannos; non tamen vultus meos
In astra torsi. Semper hæc nobis manus
Votum spopondit [1].

Cette derniere pensée est sublime: « Mon bras » m'a tenu lieu de vœux. »

Nulla propter me sacro
Micuere cœlo fulmina. Hic aliquid dies

[1] v. 1295. et seqq.

Optare jussit. Primus audierit preces,
Idemque summus. Unicum fulmen peto.

Certes, si les savans qui, sur la simple critique du style, ôtent cette pièce à l'auteur de Médée, n'avaient égard qu'à ce morceau et à quelques autres, ils devraient la lui rendre sans balancer. Il paraît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la seconde scène de l'acte IV. de *Phèdre*, où Thesée parle ainsi au dieu de la mer, en le priant de le venger d'Hippolyte :

Et toi, Neptune, et toi si jadis mon courage,
D'infâmes assassins nétoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père :
J'abandonne ce traître à toute ta colère :
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Ce parallèle fait voir combien une main habile et délicate sait employer d'art dans une heureuse imitation. C'est là non-seulement tirer des pierreries du fumier d'Ennius :

Ennî de stercore gemmas,

mais encore savoir les tailler et les embellir ; ce que Rotrou n'a fait qu'imparfaitement.

Hercule, après avoir prié Jupiter de le foudroyer, s'adresse à Junon. « Que demandez-vous » de plus, fière Déesse ? Vous voyez Alcide sup» pliant. » Il implore les peuples, les villes et l'Univers entier pour obtenir la mort comme une récompense due à ses travaux. Cela est moins ampoulé que le reste. Rotrou dit noblement :

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort.

Alcmène survient avec Philoctète ; d'où et comment ? on ne le dit pas. Ce qui a donné lieu à Sénèque d'introduire Alcmène, c'est que Sophocle fait dire à Hercule, prêt à accomplir sa destinée, qu'on lui fasse venir sa mère et toute sa maison. Mais Hyllus le rappelle de son égarement, et lui fait souvenir qu'Alcmène et tous ses frères sont ailleurs.

Hercule chez Sénèque raconte en peu de mots ses tourmens, et Alcmène en est au désespoir. Pour Philoctète, c'est un personnage muet : de sorte que toute cette scène n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : « Qu'il faut le jeter dans la » mer, afin d'éteindre le feu qui le dévore. Car

» les fleuves ne suffiraient pas. Ils seraient desséchés[1]. » Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoute à cela qu'Alcide, plongé dans le Penée[2] « a fait bouillir les ondes ; que ce feu véhément convertirait » en soi le liquide élément. » Et il avait dit plus haut :

O cruelle douleur ! O tourment ! O martyre !
Ce lieu brûle déjà de l'air que je respire :
La place, autour de moi, fume de toutes parts,
Et ces humides fleurs sèchent à mes regards.

Le feu de Sénèque est encore plus actif et plus contagieux, que celui qui brûle Hercule. On le sent par ces vers de Rotrou, et par quelques-uns du grand Corneille.

Autre idée bizarre. Hercule dit que « quand il » serait attaché au mont Caucase pour être la proie » des vautours, quand plusieurs montagnes (que » nomme le poëte) se réuniraient pour l'écraser » comme les Titans, quand le monde entier tom» berait embrâsé sur lui, rien ne serait capable » de tirer un soupir de son sein, parce qu'il ne » craint rien de tout ce qu'il peut voir et repous-

1 V. 1364.

2 Pénée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde et qui coule entre les monts Ossa et Olympe, et arrose la vallée de Tempé.

» ser [1]. » On peut défier toutes les imaginations du monde, de rien imaginer de plus fort. Il n'est pas surprenant qu'après quelques autres idées pareilles, Hercule se pâme.

Alcmène, dans cet intervalle, fait des vœux ardens pour sa guérison, et Hyllus paraît. Il s'écrie que Déjanire est morte; non pas si simplement que je le dis, ce qui aurait suffi : mais avec les ornemens ordinaires, qui coûtent si peu au poëte latin. Hyllus aurait dû au moins ajouter qu'il a fait tout son possible pour empêcher sa mère de se percer, puisqu'il avait volé sur ses pas. Mais non : il semble qu'il n'ait couru que pour être le témoin de sa mort. Rotrou s'est bien aperçu de cette faute de Sénèque, et il l'a évitée habilement. Alcmène, qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus, le prie de ne pas réveiller Hercule; mais il n'est plus temps. Ce héros reprend ses esprits, et se croit transporté au ciel. C'est un effet de sa fureur tranquillisée, qui est très-bien ménagé. Rotrou l'a senti et en a profité :

Quel favorable sort a fini mes désastres [2],
Et m'a fait obtenir un rang parmi les astres?
O divin changement! O miracles divers!
Mon père, à ma venue, accourt les bras ouverts, etc.

[1] V. 1377, et seqq.

[2] Rotrou, *Hercule mourant*, act. IV, sc. II.

Mais ce spectacle céleste s'évanouit avec sa rêverie. Hercule se trouve à Trachine, et reconnaît Hyllus qui lui annonce la mort de Déjanire, et la justifie. Dès qu'Hercule apprend que c'est le sang du centaure Nessus qui cause ses tourmens, il reprend la tranquillité ; et, semblable à un malade revenu d'un long délire (chez Sophocle ce n'est qu'un sommeil), il dit :

Mes travaux ont leur fin [1].
Ce que vous m'apprenez explique mon destin.

C'est qu'il se ressouvient de l'oracle dont nous avons parlé dans la tragédie de Sophocle :

Appui des dieux et des humains [2],
Victorieux Alcide,
Un qui sera mort de tes mains,
Sera ton homicide.

Il fait donc les apprêts de sa mort et donne ses ordres. Il veut qu'on élève un bûcher au mont OEta. Il ordonne à Philoctète d'y mettre le feu et à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend pas. C'est que la belle scène de Sophocle a paru trop simple au poëte latin. Enfin Alcide console Alcmène, en lui remettant devant les yeux la gloire qu'elle a eue, d'avoir mis au monde un Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non, il pense mé-

[1] *Ibid.* [2] *Ibid.*

riter tout au moins qu'on le croie fils de ce dieu, et faire honneur à Jupiter même, quand il ne le serait pas. Il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette impertinence. Si le fleuve Achéloüs son rival s'était trouvé là, il aurait pu lui répondre, comme il fait chez Ovide:

Jupiter aut falsus pater est, aut crimine verus [1],
Matris adulterio patrem petis.

» Jupiter n'est pas véritablement votre père, » ou il ne l'est que par un crime. Vous achetez un » tel père au prix de l'honneur d'une mère. »

Tous les acteurs partent; et le chœur prie le soleil d'annoncer aux quatre parties du monde le trépas d'Alcide, afin que toutes les nations pleurent leur libérateur. Il prédit encore l'apothéose de ce nouveau demi-dieu, et en lui demandant quel lieu du ciel il voudra bien habiter, l'on souhaite qu'il soit placé loin du Lion et de l'Ecrévisse, de peur que ses regards ne troublent le cours des astres, et n'épouvante le soleil; flatterie qui surprendrait, si un long usage ne l'eût mise à la mode, par rapport aux empereurs, dans la boche de Virgile le plus sensé des poëtes, d'Horace, d'Ovide, et sur-tout de Lucain, qui enchérit encore sur la pensée de notre chœur. Il dit nettement à Néron que, quelque endroit du ciel qu'il veuille

[1] Ovid. *Métam.* l. IX, v. 24.

occuper, les dieux se feront un honneur de lui céder le pas, et que toute la nature lui laissera la liberté du choix. Il prie seulement ce prince de ne pas choisir l'un des deux poles, de peur de priver Rome de ses regards sereins; mais de se placer justement au milieu de la voûte céleste, qui sans cela, courrait risque d'être surchargée d'un tel faix:

Tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquet.
Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus quà vergitur austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam,
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio [1].

Le chœur des étoliennes finit son intermède en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre, puisqu'il n'y a plus d'Alcide, ou bien de lui donner un successeur. Vaine prière! Lucrèce fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes était inutile à la terre. « On se trompe, dit-» il, si l'on donne un grand prix dans son estime » aux exploits d'Hercule. Quel mal pourraient » nous faire après tout et le lion de Némée, et le » sanglier d'Arcadie? » Il parcourt ainsi les autres

[1] Lucan. *Pharsal.* l. 1, v. 50.

expéditions d'Hercule, qu'il ramasse en très-peu de vers. « Si tous ces monstres revivaient, reprend-» il, en quoi seraient-ils si nuisibles? La terre en » reproduit tous les jours sur les montagnes et » dans les forêts. Il ne tient qu'à nous de les évi-» ter. Mais si nous n'exterminons de notre cœur » des monstres beaucoup plus dangereux, à quels » périls ne sommes-nous pas exposés? »

Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus [1]
Ille Leonis obesset, et horrens Arcadius sus...?
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor; ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam sentit...
At, nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis, etc.

Revenons à Sénèque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

ACTE V.

Philoctète vient la raconter, et une confidente se présente pour l'entendre. Cela n'est guères théâtral. Il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité d'une suivante. Il faut qu'un récit de cette importance se fasse à une personne intéressée dans l'action.

[1] Lucret. *de rerum nat.* l. V, 42.

Il eût mieux valu encore imiter les Grecs, et adresser la parole au chœur qui représente le peuple. Ce sont là de ces fautes que les plus simples sentent sans les connaître ou les définir, parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impression sur eux. Aussi, ce sont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention, et sur lesquelles le poëte devrait consulter sa servante, comme faisait Malherbe.

La narration de Philoctète est aussi monstrueuse que le reste. C'est tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand, le poëte en fait un géant qui dégénère en nain. C'est l'effet de toute pensée outrée et folle. Elle devient puérile à force d'être *surhumaine*, s'il est permis d'user de ce terme. Rotrou a donné, tête baissée, dans le même défaut. Je dis tête baissée, car il a copié son modèle, et ne s'en est écarté que dans quelques endroits dont le ridicule lui a paru trop original. La scène commence ainsi dans Sénèque :

NUTRIX.

Effare casus, juvenis, Herculeos, precor, [1]
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.

PHILOCTETES.

Quo nemo vitam.

NUTRIX.

Lætus adeone ultimos

[1] V. 1613, et seqq.

Invasit ignes?

PHILOCTETES.

Esse jam flammas nihil
Ostendit ille, etc.

Et dans Rotrou : [1]

LUSCINDE.

Toi, qui sais de quel œil il vit borner ses jours,
Fais-moi de ce trépas le tragique discours :
Quelle fut sa vertu?

PHILOCTETE.

La mort lui parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut jamais si belle.

LUSCINDE.

Dieux! Et quel lui parut ce brasier dévorant?

PHILOCTÈTE.

Ce que te paraîtrait un brasier odorant, etc.

Le poëte latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu, et qu'il ait mis cet élément au nombre de ses trophées. Mais c'est bien une autre chose quand on vient au détail. Toute la forêt d'OEta est renversée. On s'arrête à peindre quel était chaque arbre, comment chacun tombe sous les coups, comment sur-tout un chêne résiste à la hache, parce qu'il est fatidique, comment :

[1] *Hercule mourant*, act. V, sc. 1.

Les arbres dépouillés de leurs feuillages verts[1]
Se virent bien plus nus qu'au milieu des hivers.

Et comment :

Le plus petit oiseau ne peut où se percher,
Et toute la forêt ne devient qu'un bûcher.

Saint Amand ne fit pas pis quand il mit les poissons aux fenêtres, dans le passage des Israélites à travers la mer rouge[2].

On fait donc de toute cette forêt un bûcher trop étroit pour Hercule. Il y monte, mais de quel air! « Il semble monter au ciel, non sur un » bûcher. »

Vultus petentis astra, non ignes, erant[3].

« Il brise de son poids toutes ces énormes » poutres. »

Omnes fregit impositus trabes[4].

Il donne ses flèches à Philoctète, et le prie de mettre le feu au bûcher, sur lequel il étend la peau du lion de Nemée avec sa massue. Cette massue est la seule arme qu'il ne donne pas à son ami, parce qu'elle lui serait inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourrait s'en servir, ni même la porter. Alcmène, qui assurément est de trop ici, au jugement du sage Sophocle, y fait l'échevelée. Il faut

[1] *Ibid.*
[2] Despréaux.
[3] V. 1645.
[4] V. 1647.

que son fils la harangue pour la consoler et l'empêcher

D'ôter à cette mort la qualité de belle [1].

Mais, après ce dernier devoir envers une mère, le héros prend un air de vainqueur. Jamais guerrier ne fut plus fier sur un char de triomphe, qu'il affecte de le paraître sur un bûcher. Il communique, même à sa mère et à l'assemblée, la sécurité et la noblesse de son courage. Les larmes cessent de couler, on croit voir Jupiter lui-même. Il lève au ciel des yeux sereins, et il fait une prière funèbre. Car, à l'entendre, Jupiter ne peut se dispenser de le faire dieu. Tant d'exploits l'y forceraient malgré qu'il en eût, particulièrement le dernier, qui est une victoire éclatante sur le plus terrible des élémens, sur le feu. A l'instant, Alcide anime Philoctète à approcher sa torche; il hâte même sa lenteur. Cet ami obéit en tremblant et en détournant ses regards. « Le bûcher » s'embrase : mais on dirait que les flammes res- » pectent le héros. Il faut qu'il aille les chercher, » et le feu gémit en l'approchant : »

Tantum ingemiscit ignis ad durum jecur.

On ne saurait nier, quoiqu'en disent quelques critiques, que cette pièce ne soit de la même main

[1] *Hercule mourant*, act V, sc. 1.

que le *Thyeste*, où le feu gémit de la même façon sans aucune différence :

Stridet in verubus jecur [1] :
Nec facilè dicam, corpora an flammæ magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipse fumus tristis ad nebula gravis,
Non rectus exit, etc.

Ce trait même est porté plus loin que dans l'*Hercule au mont OEta:* car « outre que le bassin où » Atrée a mis les membres épars du fils de Thyeste, » gémit ; outre que le feu se plaint, la fumée » même est attristée, et ne s'élève point directe- » ment. » Il ne serait peut-être pas fort difficile, après plusieurs comparaisons pareilles, de faire voir que les dix tragédies attribuées à Sénèque, sont véritablement de la même main. Mais cette critique nous mènerait trop loin, et serait d'ailleurs inutile pour notre but. Il suffit donc d'observer que le reste de la narration de Philoctète est dans ce goût, qui est véritablement plus outré que dans *Médée*, *Hippolyte*, *OEdipe* et *la Troade*, qu'on ne fait pas difficulté d'attribuer à Sénèque le philosophe, ou à son parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de se tourner, si ce n'est pour ranimer le courage de sa mère et des spectateurs. « A peine peut-on s'imaginer qu'il

[1] Sénèque, *Thyestes*, act. IV.

» est dévoré par les flammes. Il ne précipite point » sa mort, il goûte les tourmens, et s'en rassasie » à longs traits. Il plonge le visage dans la flamme, » et cela sans fermer les yeux. »

Alcmène vient interrompre, ou plutôt achever ce récit par ses pleurs. Elle tient en main une urne où sont les cendres de son fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées encore plus monstrueuses que celles qu'on a vues. On peut en juger par ce commencement : » O dieux, redoutez la mort à la » vue de cette urne : voilà Hercule entier, tout » grand qu'il était. » Cette scène est fort longue et très-peu touchante, quoique consacrée au deuil. C'est que le précepte d'Horace n'y est pas rempli : » Si vous avez dessein de me tirer des larmes, il » faut que vous pleuriez d'abord vous-même. »

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi.

A la vérité, Alcmène prétend pleurer, ou plutôt le poëte veut qu'elle pleure. Mais ces larmes, loin de ressembler aux pleurs de l'Aurore, sont, pour ainsi dire, de l'ambre distillé. On a vu assez de ces sortes de pensées alambiquées. Le reste deviendrait ennuyeux, comme la pièce même. Pour la finir, Hercule déifié paraît dans les airs. Il défend qu'on profane désormais sa destinée par d'indignes larmes. Alcmène en peut à peine croire ses

yeux. Enfin, elle et le chœur concluent à respecter l'apothéose. On s'est étendu sur cette pièce, parce qu'il a paru important de faire bien connaître le génie du siècle où les Sénèques et leurs échos dominaient. Par ce contraste des Latins et des Grecs, on sent mieux le fort et le faible du goût des uns et de celui des autres : l'on voit de plus ce que notre théâtre a emprunté de tous les deux.

FIN D'HERCULE AU MONT OETA.

Digitized by Google

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

L'on peut dire de cette pièce qu'elle est, par rapport à celle de Sénèque, une seconde édition revue, corrigée et augmentée. Rotrou qui aimait et entendait les Grecs, a eu ici le malheur de se laisser séduire par la pompe apparente de Sénèque, et de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modèle. C'est qu'il ne distinguait pas, non plus que le grand Corneille, anciens et anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût universel, dans ceux des anciens que la postérité a consacrés.

ACTE PREMIER.

On a vu comment il ouvre la scène. C'est en introduisant Hercule qui se loue à outrance, comme dans le poëte qu'il lui a plu de traduire. Pour l'unité de lieu, il n'en faut pas chercher une bien exacte dans Rotrou. Cependant il suppose Hercule à Trachine; et une bonne partie de l'action se passe dans le palais.

Déjanire, soupçonnant les amours de son époux et d'Iole, vient s'en éclaircir avec lui. Il a beau vouloir cacher ce qu'il en est; elle est trop éclairée pour être dupe. Elle s'en tient à ses soupçons, et médite sa vengeance avec autant de jalousie, mais beaucoup moins de fureur que dans le poëte latin. C'est que l'auteur français a jugé à propos de couper les longues scènes de Sénèque, pour les semer par morceaux dans sa tragédie, dont il enfle les actes par ce moyen. Je prie le lecteur de bien peser tous ces termes; c'est l'unique artifice de beaucoup de poëtes. La question est de savoir si cela est dans la nature, qui seule est la règle de toute bonne composition.

Déjanire écartée, on voit reparaître Hercule avec son Iole, qui travaille en tapisserie, dans un autre appartement que celui de la scène précédente. Celle-ci est une scène de galanterie qui ne donne pas grande idée d'Hercule, et qui fait beaucoup attendre d'Iole. Mais le spectateur est trompé dans l'un et l'autre cas. En effet, cet Hercule, livré à un amour qui le déshonore, et qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en spectacle, redevient dans la suite le véritable Alcide, au lieu que cette Iole, si sage et si généreuse, qui reproche à Hercule d'avoir sacrifié l'OEchalie à une indigne passion, ne joue pas dans la suite un grand rôle. Ce n'est qu'un personnage subalterne et sans action, introduit

seulement pour autoriser la jalousie de Déjanire. Aussi Sophocle, et même Sénèque, ne le montrent-ils qu'autant qu'il est nécessaire pour produire cet effet.

La reine survient et surprend Mars avec Vénus, comme elle le dit elle-même. Hercule ne peut s'en défendre ; son amour est découvert. Il a donc recours à de méchantes excuses, qui achèvent de le confondre, et il joue un aussi mauvais personnage, en présence de sa femme, que devant sa maîtresse. Alcide, ainsi maltraité d'une et d'autre part, insulte à la douleur de Déjanire, et menace Iole de faire mourir Arcas, jeune prince qu'elle aime, et qui lui était destiné avant ses malheurs. Voilà le premier acte, où il est aisé de discerner l'allongement que Rotrou a fait à Sénèque, pour ajuster sa pièce à la française.

ACTE II.

Luscinde, confidente de Déjanire, commence le second acte, ainsi que dans le latin, c'est-à-dire, en préparant le spectateur à voir cette princesse dans toute sa fureur. En effet, Déjanire paraît telle qu'on l'a annoncée, et que l'a peinte Sénèque, avec toutes les horreurs de la plus jalouse

rage, qui n'aboutit pourtant qu'à teindre une robe du sang de Nessus: traduction très-littérale de la scène latine avec tous ses défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire semblait menacer de quelque chose de plus que d'un simple philtre. C'est à en faire un, qu'aboutit son désespoir affecté : encore est-ce par hasard qu'elle s'en souvient, après avoir refusé de prêter l'oreille à un magicien. Elle s'était défiée des charmes :

Hé! quel charme assez fort
Pourrait sur son esprit faire un utile effort !

Elle avait même dit beaucoup plus. Comment donc se ravise-t-elle tout à coup de recourir à un expédient qu'elle avait dédaigné, qu'elle n'avait pas éprouvé, et d'en attendre un heureux succès.

Iole vient se présenter à elle assez mal à propos. Elle lui demande la mort pour éviter les poursuites d'Hercule :

Vous-même portez-lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce discours n'est qu'un voile artificieux pour cacher l'infidélité d'Alcide et son intelligence avec Iole. C'est pourquoi elle maltraite sa captive, et ne lui épargne pas même les termes, d'*infâme*, d'*imprudente* et d'*effrontée*; injures à la mode dans le siècle passé, et que la politesse du nôtre a bannies, en substituant celles de

barbare, *cruelle*, *perfide*, *lâche*, etc. Que dirait donc Homère, s'il revenait dans les divers temps de notre langue [1]?

Iole, ainsi persécutée de toutes parts, se désespère. Elle craint plus pour Arcas, que pour elle-même. La mort lui coûterait peu. Arcas paraît aussitôt à la fenêtre de sa prison, où Hercule l'a relégué, et il dit à Iole :

Quelle heureuse nouvelle
Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle?
Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas?

IOLE.

La mort.

ARCAS.

Et qui sera l'auteur de mon trépas?

IOLE.

Moi-même.

Iole explique cette énigme, et apprend à son amant qu'Hercule veut les perdre, ou les séparer pour toujours. Mais, en même temps, elle lui jure une fidélité si constante, que tous deux béniront, dit-elle, leur mort et leur bourreau.

[1] Sans avoir recours à l'autorité des anciens et au bon sens, les modes diverses de notre langue ne nous montrent que trop, qu'en tout siècle les injures ne signifiaient que ce que les nôtres signifient. Il ne faut donc pas faire aux anciens leur procès sur cet article.

ACTE III.

Dans cet acte, au lieu de la prison d'Arcas, on voit un temple où Hercule fait un sacrifice avec Philoctète, pour rendre grâces à Jupiter de la conquête de l'OEchalie et d'Iole. Toute sa suite se met à genoux, et le héros fait à son père une prière très-noble pour le bonheur et le repos de l'Univers. Elle finit ainsi :

Qu'une éternelle paix règne entre les mortels !
Qu'on ne verse du sang que dessus les autels !
Que la mer soit sans flots ! Que jamais vent n'excite
Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite !
Et que la foudre enfin demeure, après mes faits,
Dans les mains de mon père un inutile faix.

Alcide, dans cette pompe sacrée, est revêtu d'un ornement extraordinaire, et c'est sur ce vêtement que Déjanire a répandu le venin du Centaure. L'effet en est si prompt, qu'Hercule se levant tout à coup s'écrie :

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume ?
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume ?
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle ? O tourment sans égal !

Ouvre, enfer, à mes cris tes cavernes profondes,
Prête contre ce feu le secours de tes ondes.
Souffre Alcide là-bas, non pas comme autrefois,
Pour désarmer la Parque, et ruiner ses lois;
Mais Alcide souffrant d'insupportables peines,
Et qui porte déjà les enfers dans ses veines.

Lichas interrogé de qui il a reçu ce voile, répond que c'est de la reine. Sur quoi Hercule prend sa massue, et poursuivant ce malheureux domestique, il l'assomme derrière le théâtre.

Voilà le commencement des fureurs d'Alcide, dont tout le reste de la pièce est composé. Sénèque a fourni assez à Rotrou pour en parsemer trois actes entiers.

Hercule revient, et fait une scène véritablement belle, par la noblesse que lui a donnée le poëte, en corrigeant l'enflure du latin, dont il a seulement conservé le fond. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de son épouse. Mais, tandis qu'il va la chercher, elle paraît d'un autre côté pour faire part de ses frayeurs à sa confidente au sujet du prodige qu'elle vient de voir, et dont nous avons parlé. C'est qu'elle s'est aperçue que le sang du Centaure exposé au jour devenait un feu dévorant. Agis, un des confidens d'Hercule, la rencontre, et lui tient le même discours qu'Hyllus à sa mère, chez Sénèque. Il lui conseille une prompte fuite,

et lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vu dans le poëte latin, hormis qu'Agis tient toujours la place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec sa mère dans une pareille situation. Déjanire, quoique innocente, est déchirée de remords, et veut se tuer. Elle se trouble, et croit que tout l'Univers s'arme pour son trépas :

Ah ! je découvre enfin l'appareil de ma perte ;
D'affreuses légions la campagne est couverte ;
Le juste bras du ciel sur ma tête descend ;
Les enfers vont s'ouvrir, et la terre se fend.

Toute cette scène est pleine de feu et de vers bien frappés.

ACTE IV.

Hercule n'a pu trouver Déjanire pour s'en venger ; cela était pourtant aisé ; mais il fallait que cette princesse se frappât elle-même, et qu'Hercule, privé de sa vengeance, achevât d'exhaler sur le théâtre les sentimens que lui prête Sénèque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits ; il les a même adoucis. Mais Philoctète, qui l'accompagne toujours, est un personnage aussi inutile qu'Agis ; l'un et l'autre ne font le rôle que de spectateurs

et de confidens. Le héros, dans cette scène dont on a déjà vu des morceaux, se rappelle ses exploits, sa force passée et ses douleurs présentes. Ce ne sont qu'exclamations pompeuses et que gémissemens enflammés, dont le génie de Sophocle est le premier auteur.

Le poëte français introduit Alcmène, ainsi que Sénèque. Cette princesse, également oisive dans l'un et dans l'autre, n'est là que pour augmenter, par sa présence, les cris de son fils Hercule, et pour lui fournir de nouvelles pensées, en l'interrompant. Les transports et l'évanouissement d'Alcide sont employés de la même manière que dans la tragédie latine. Il ne se retire que pour se plonger une seconde fois dans le fleuve, et cependant Agis raconte à Alcmène la mort de Déjanire, qui s'est tuée. C'est avec habileté que Rotrou a écarté son héros durant ce récit; car, dès qu'il l'entendra, il sera éclairci dans sa destinée.

Il revient sans avoir pu trouver de soulagement dans les eaux du Pénée, ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle s'est dérobée à sa fureur, en se cachant dans quelque asyle inconnu. Le spectateur se prête sans y penser à tous ces prétextes; et il faut avouer que l'enchantement de l'action tragique sert souvent à ces sortes de défauts introduits dans le théâtre français. C'est ici qu'on apprend à Alcide que Déjanire a terminé son sort;

qu'elle a péché, non par fureur, mais par pure imprudence, et qu'enfin le voile dont il s'est revêtu était empoisonné du sang du Centaure. Ce seul mot ouvre les yeux d'Hercule qui se souvient de l'oracle, comme dans Sophocle et Sénèque, de manière que le cinquième acte n'est plus que la mort et l'apothéose du héros. Il n'y a qu'une seule différence de Rotrou avec Sénèque. Le Français a senti combien le dernier acte latin était vide et dénué d'action. Pour animer davantage le sien, il fait dire à son Hercule, en finissant le quatrième acte et parlant à Philoctète :

Toi, fidèle témoin des conquêtes d'Alcide,
Gloire de la valeur et du sang Péantide,
Reçois ce dernier gage, et te sers à ton tour
De ces traits teints du sang qui me prive du jour.
Mais, et ressouviens-toi d'accomplir ma prière,
Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve première.
Il possède le cœur d'une jeune beauté
Dont trop indignement le mien fut rebuté.
Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole,
Et qu'il y rende l'âme aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas est une pierre d'attente pour remplir le vide des scènes suivantes. Mais on verra que c'est un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'est-elle pas indigne du grand Alcide

prêt à devenir un dieu? N'était-ce pas assez que, dans un premier emportement d'amour dédaigné, il eût menacé Iole de ce sacrifice? Mais s'il eût dû en venir à l'effet, fallait-il attendre si tard, et remettre à un autre le soin de venger, après sa mort, un vain amour dont il n'était plus question? C'est un dernier trait fort peu héroïque.

ACTE V.

Philoctète se met en frais, comme chez Sénèque, pour raconter pompeusement la mort d'Hercule à une suivante. Ce héros sur son bûcher a, dit-il, réitéré l'arrêt qu'il avait prononcé contre Arcas.

Alcmène arrive avec une urne qu'elle tire d'un tombeau, et dit :

En ce vase chétif tout Hercule est enclos
Je puis en une main enfermer ce héros :
Ceci fut la terreur de la terre et de l'onde,
Et je porte celui qui soutint tout le monde.

Mais, au lieu de s'abandonner à des lamentations alambiquées qui ne finissent point chez Sénèque, elle prend ici des sentimens de ven-

geance, et veut que Philoctète accomplisse à l'égard d'Arcas les dernières volontés d'Hercule. Philoctète sent si bien l'indignité de cette vengeance, qu'il a beaucoup de peine à obéir. Il s'en défend tant qu'il lui est possible; il justifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcmène est inexorable; et Philoctète consent, malgré lui, à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fond du théâtre. Mais Iole se met au devant des traits de Philoctète, et demande grâce pour son amant, ou la mort pour elle. Philoctète est touché. Mais il se voit contraint de servir les fureurs d'Alcmène, que ce délai aigrit de plus en plus. Il se met donc en devoir de percer Arcas, et Iole se jetant sur lui, s'écrie :

Traître, j'attends le coup que ta main lui prépare :
En ce sein innocent pousse ton trait vainqueur ;
Tu frapperas Arcas, puisqu'il est dans mon cœur.

Elle demande si elle est abordée à un climat barbare, où l'on vive de sang et de carnage. Qu'était-il besoin qu'Alcide cherchât aux enfers ce qu'il trouvait chez lui ?

Quel monstre plus sanglant, quel plus cruel Cerbère
Que ses propres parens, avait-il à défaire ?
Que voit-on en ces lieux, que des objets d'horreur?
Et qu'y respire-t-on, que meurtre et que fureur ?

Elle a raison ; et l'on ne conçoit pas trop comment Alcmène est assez cruelle pour s'obstiner à répandre un sang innocent sur le tombeau de son fils. Iole, quoiqu'inutile dans le reste de la pièce, fait là un beau rôle. Mais c'est aux dépens d'Alcmène et d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ses juges, ni sauver Arcas, tire de sa robe un poignard, et menace de s'en frapper si l'on perce Arcas. On la désarme; et déjà la victime était prête à tomber, lorsqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctète. Le ciel s'ouvre : on voit Hercule sur un nuage. Il donne la vie et Iole, à Arcas. Il défend qu'on pleure Alcide devenu dieu, et il ordonne qu'on lui dresse des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Sénèque, et l'épisode d'Arcas la rend plus defectueuse. C'est dans un sens contraire à celui d'Horace : *Dignus vindice nodus* [1].

[1] Horat. de *Art Poet.*

FIN D'HERCULE MOURANT.

NOTE
RELATIVE A LA TRAGÉDIE
DES TRACHINIENNES.

Le lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici la traduction en vers latins que Cicéron a donnée, au 2e. livre de ses *Tusculanes*, des plaintes d'Hercule, et de l'imitation en vers français que Racine le fils a faite du même morceau.

O multa dictu gravia, perpessu aspera,
Quæ corpore exantlato atque animo pertuli.
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantùm invexit tristis Eurystheus mali,
Quantùm una vecors OEneò patre edita.
Hæc me irretivit veste furiali inscium,
Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
Urgensque graviter pulmonum haurit spiritus:
Jàm decolorem sanguinem omnem exsorbuit:
Sic corpus clade horribili absumptum extabuit.
Ipse illigatus peste interimor textili.
Hos non hostilis dextra, non terrâ edita
Moles Gigantum, non biformato impetu
Centaurus, ictus corpori infixit meo,
Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non sæva terris gens relagata ultimis,

Quas peragrans undique omnem hinc feritatem expuli:
Sed fœmineâ vi, fæmineâ interimor manu.
O nate, verè hoc nomen usurpa patri,
Nec me occidentem matris superet caritas.
Hùc arripe ad me manibus abstractam piis.
Jam cernam mene, an illam potiorem putes.
Perge, aude, nate, illacryma patris pestibus:
Miserere, gentes nostras flebunt miserias.
Heu, men' virginali more ploratum edere,
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo!
Sic fæminata virtus afflicta occidit.
Accede, nate, assiste, miserandum aspice
Eviseeratum corpus lacerati patris.
Videte cuncti, tuque cœlestum sator,
Jace, obsecro, in me vim coruscam fulminis.
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent vertices:
Nunc serpit ardor. O antè victrices manus,
O pectora, ô terga, ô lacertorum tori!
Vestrone pressu quondam Nemeæus leo
Frendens efflavit graviter extremum halitum?
Hæc dextra Lernam, tætrâ mactatâ excetrâ,
Placavit: hæc bicorporem afflixit manum:
Erymanthiam hæc vastificam abjecit beluam:
Hæc à Tartareâ tenebricâ abstractum plagâ
Tricipitem eduxit Hydrâ generatum canem:
Hæc interemit tortu multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem arborem.
Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam è nostris spolia cepit laudibus.

Plus barbare pour moi qu'Eurysthée et Junon,
O fille d'OEnéus, quelle est ta trahison!
Et quels sont les tourmens dont tu me rends la proie,
Par le fatal présent que ta fureur m'envoie!
Tu m'as enveloppé de ce voile mortel,
Ce voile que pénètre un poison si cruel:
Voile affreux qu'ont tissu Mégère et Tisiphone.
Tout mon sang enflammé dans mes veines bouillonne,
Je succombe, je meurs brûlé d'un feu caché,
Qu'allume en moi ce voile à mon corps attaché!
Ainsi ce que n'ont pu, dans l'horreur de la guerre,
Centaures ni Géans, fiers enfans de la terre,
Ce que tout l'univers n'osa jamais tenter,
Une femme le tente et l'ose exécuter!
Mon fils, soutiens ton nom : ton amour pour ton père,
Doit effacer en toi tout amour pour ta mère.
Va chercher, va saisir celle qui m'a trahi;
Traine-là jusqu'à moi; va, cours et m'obéi.
Cours venger... mais hélas! que fais-je, misérable?
Je pleure, et jusqu'ici, d'un front inébranlable,
De tant d'affreux revers j'ai soutenu l'horreur.
Mon fils, de ce poison vois quelle est la fureur!
Ose approcher; et vous, accourez tous ensemble,
Peuple, que dans ce lieu mon malheur vous rassemble.
Contemplez en moi seul tous les tourmens divers.
Ah! précipite-moi dans le fond des enfers,
Termine par ta foudre et ma vie et ma honte,
Grand Dieu, témoin des maux dont l'excès me surmonte!
Qu'est devenu ce corps que j'ai reçu de toi?
Mes membres t'offrent-ils quelque reste de moi?

Digitized by Google

Non, cette main si faible et presque inanimée
N'est plus la main fatale au lion de Némée.
Est-ce donc là ce bras de Cerbère vainqueur,
Ce bras dont le Centaure éprouva la vigueur,
Ce bras qui fit tomber le monstre d'Érymanthe,
L'Hydre contre mes coups sans cesse renaissante,
Et l'affreux surveillant de ce fruit renommé;
Ce bras qu'aucun mortel n'a jamais désarmé!

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR.

OEDIPE. — OEdipe chassé de Thèbes par ses deux fils, page 41.

OEDIPE A COLONE. — Libations faites aux Euménides, page 72.

PHILOCTÈTE, page 194.

VA1
1553959

Digitized by Google



